This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

Google

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

OXFORD UNIVERSITY

ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

V. PER.

CHOIX LITTERAIRE.

Floriferis ut apes in saltibus omnia libant,
Omnia nos itidem depascimur aurea dicta,
Aurea, perpetuâ semper dignissima vitâ.
LUCR. Lib. 3.

TOME NEUVIEME.

A GENEVE
ET
A COPPENHAGUE,
Chez CL. & ANT. PHILIBERT, Freres.

M. DCC. LVII.
AVEC PERMISSION.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 MAY 1983
OF OXFORD
LIBRARY

CHOIX LITTERAIRE.

ARTICLE PREMIER.

REFLEXIONS

Sur le Fanatiſme. *

LE Fanatiſme eſt un zèle aveugle & paſſionné, qui naît des opinions ſuperſtitieuſes, & fait commettre des actions ridicules, injuſtes, & cruelles; non-ſeulement ſans honte & ſans remords, mais encore avec

A 2 une

* Encyclopédie. Cet Article eſt de Mr. *De Leyre* Auteur de l'*Analyſe des Ouv. du Chanc. Bacon*, & Directeur du *Journ. Etranger*. Nous aurions ſouhaitté un peu moins de déclamation dans quelques endroits, & un peu plus d'exactitude & de préciſion dans d'autres. Quoique cet Article ſoit un peu long, le Lecteur ne s'en apercevra pas.

une ſorte de joie & de conſolation. Le *fanatiſme* n'eſt donc que la ſuperſtition miſe en action.

Imaginez une immenſe rotonde, un panthéon à mille autels; & placé au milieu du dôme, figurez vous un dévot de chaque ſecte éteinte ou ſubſiſtante, aux piés de la divinité qu'il honore à ſa façon, ſous toutes les formes biſarres que l'imagination a pû créer. A droite, c'eſt un contemplatif étendu ſur une natte, qui attend, le nombril en l'air, que la lumiére céleſte vienne inveſtir ſon ame; à gauche, c'eſt un énergumène proſterné qui frappe du front contre la terre, pour en faire ſortir l'abondance: là, c'eſt un ſaltinbanque qui danſe ſur la tombe de celui qu'il invoque; ici c'eſt un pénitent immobile & muet, comme la ſtatue devant laquelle il s'humilie: l'un étale ce que la pudeur cache, parce que Dieu ne rougit pas de ſa reſſemblance; l'autre voile juſqu'à ſon viſage, comme ſi l'ouvrier avoit horreur de ſon ouvrage: un autre tourne le dos au midi, parce que c'eſt-là le vent du démon; un autre tend les bras vers l'orient, où Dieu montre ſa face rayonnante: de jeunes filles en pleurs meurtriſſent leur chair encore inno-

cente,

cente, pour appaiser le démon de la concupiscence par des moyens capables de l'irriter; d'autres dans une posture toute opposée, sollicitent les approches de la divinité: un jeune homme, pour amortir l'instrument de la virilité, y attache des anneaux de fer d'un poids proportionné à ses forces; un autre arrête la tentation dès sa source, par une amputation tout-à-fait inhumaine, & suspend à l'autel les dépouilles de son sacrifice.

Voyez-les tous sortir du temple, & pleins du dieu qui les agite, répandre la frayeur & l'illusion sur la face de la terre. Ils se partagent le monde, & bien-tôt le feu s'allume aux quatre extrémités; les peuples écoutent, & les Rois tremblent. Cet empire que l'enthousiasme d'un seul exerce sur la multitude qui le voit ou l'entend, la chaleur que les esprits rassemblés se communiquent, tous ces mouvemens tumultueux augmentés par le trouble de chaque particulier, rendent en peu de tems le vertige général.

Poussez-les dans le desert, la solitude entretiendra le zèle: ils descendront des montagnes plus redoutables qu'auparavant; & la crainte, ce premier sentiment de l'homme,

préparera la soûmission des auditeurs. Plus ils diront de choses effrayantes, plus on les croira; l'exemple ajoûtant sa force à l'impression de leurs discours, opérera la persuasion: des bacchantes & des corybantes feront des millions d'insensés: c'est assez d'un seul peuple enchanté à la suite de quelques imposteurs, la séduction multipliera les prodiges; & voilà tout le monde à jamais égaré. L'esprit humain une fois sorti des routes lumineuses de la nature, n'y rentre plus; il erre autour de la vérité, sans en rencontrer autre chose que des lueurs, qui se mêlant aux fausses clartés dont la superstition l'environne, achèvent de l'enfoncer dans les ténèbres.

La peur des êtres invisibles ayant troublé l'imagination, il se forme un mélange corrompu des faits de la nature avec les dogmes de la religion, qui mettant l'homme dans une contradiction éternelle avec lui-même, en font un monstre assorti de toutes les horreurs dont l'espèce est capable: je dis *la peur*, car l'amour de la divinité n'a jamais inspiré des choses inhumaines. Le *fanatisme* a donc pris naissance dans les bois, au milieu des ombres de

de la nuit; & les terreurs paniques ont élevé les premiers temples du Paganiſme.

Plutarque dit qu'un Roi d'Egypte connoiſſant l'inconſtance de ſes peuples prompts à changer de joug, pour ſe les aſſervir ſans retour, ſema la diviſion entr'eux, & leur fit adorer pour cela, parmi les animaux, les eſpèces les plus antipathiques. Chacun, pour honorer ſon Dieu, fit la guerre aux adorateurs du Dieu oppoſé, & les nations ſe jurèrent entr'elles la même haine qui régnoit entre leurs divinités: ainſi le loup & le mouton virent des hommes traînés en ſacrifice au pié de leurs autels. Mais ſans examiner ſi la cruauté eſt une des paſſions primitives de l'homme, & s'il eſt par ſa nature un animal deſtructeur; ſi la faim ou la méchanceté, la force ou la crainte, l'ont rendu l'ennemi de toutes les eſpèces vivantes; ſi c'eſt la jalouſie ou l'intérêt qui a introduit l'homicide ſur la terre; ſi c'eſt la politique ou la ſuperſtition qui a demandé des victimes; ſi l'une n'a pas pris le maſque de l'autre, pour combattre la nature & ſurmonter la force; ſi les ſacrifices ſanglans du paganiſme viennent de l'enfer, c'eſt-à-dire de la férocité des paſſions noires & tur-

bulentes, ou de l'égarement de l'imagination, qui se perd à force de s'élever ; enfin, de quelque part que vienne l'idée de satisfaire à la divinité par l'effusion du sang, il est certain que, dès qu'il a commencé de couler sur les autels, il n'a pas été possible de l'arrêter ; & qu'après l'usage de l'expiation, qui se faisoit d'abord par le lait & le vin, on en vint de l'immolation du bouc ou de la chèvre, au sacrifice des enfans. Il n'a fallu qu'un exemple mal interprété pour autoriser les horreurs les plus révoltantes. Les nations impies à qui l'on reprochoit le culte homicide de Moloch, ne répondoient-elles pas au peuple qui alloit les exterminer de la part de Dieu, à cause de ces mêmes abominations, qu'un de ses Patriarches avoit conduit son fils sur le bûcher ; comme si une main invisible n'avoit pas détourné le glaive sacrilège, pour montrer que les ordres du ciel ne sont pas toûjours irrévocables ?

Avant d'aller plus loin, écartons de nous toutes les fausses applications, les allusions injurieuses, & les conséquences malignes dont l'impiété pourroit s'applaudir, & qu'un zèle trop prompt à s'allarmer nous attribueroit peut-

être.

être. Si quelque lecteur avoit l'injustice de confondre les abus de la vraie religion avec les principes monstrueux de la superstition, nous rejettons sur lui d'avance tout l'odieux de sa pernicieuse logique. Malheur à l'écrivain téméraire & scandaleux, qui profanant le nom & l'usage de la liberté, peut avoir d'autres vuës que celles de dire la vérité par amour pour elle, & de détromper les hommes des préjugés funestes qui les détruisent! Reprenons.

Il est affreux de voir comment cette opinion d'appaiser le ciel par le massacre, une fois introduite, s'est universellement répandue dans presque toutes les religions; & combien on a multiplié les raisons de ce sacrifice, afin que personne ne pût échapper au couteau. Tantôt ce sont des ennemis qu'il faut immoler à Mars exterminateur: les Scythes égorgent à ses autels le centiéme de leurs prisonniers; & par cet usage de la victoire, on peut juger de la justice de la guerre: aussi chez d'autres peuples ne la faisoit-on que pour avoir de quoi fournir aux sacrifices; desorte qu'ayant d'abord été institués, ce semble, pour en expier les horreurs, ils servirent enfin à les justifier. Tan-

Tantôt ce ſont des hommes juſtes qu'un Dieu barbare demande pour victimes: les Gètes ſe diſputent l'honneur d'aller porter à Zamolxis les vœux de la patrie. Celui qu'un heureux ſort deſtine au ſacrifice, eſt lancé à force de bras ſur des javelots dreſſés: s'il reçoit un coup mortel en tombant ſur les piques, c'eſt de bon augure pour le ſuccès de la négociation & pour le mérite du député; mais s'il ſurvit à ſa bleſſure, c'eſt un méchant dont le Dieu n'a point affaire.

Tantôt ce ſont des enfans à qui les Dieux redemandent une vie qu'ils viennent de leur donner; *juſtice affamée du ſang de l'innocence*, dit Montagne. Tantôt c'eſt le ſang le plus cher: les Carthaginois immolent leurs propres fils à Saturne, comme ſi le tems ne les dévoroit pas aſſez tôt. Tantôt c'eſt le ſang le plus beau: cette même Ameſtris qui avoit fait enfoüir douze hommes vivans dans la terre, pour obtenir de Pluton, par cette offrande, une plus longue vie; cette Ameſtris ſacrifie encore à cette inſatiable divinité quatorze jeunes enfans des premiéres maiſons de la Perſe, parce que les ſacrificateurs ont toûjours fait entendre aux hommes qu'ils devoient offrir à l'autel ce qu'ils avoient de plus pré-

précieux. C'eſt ſur ce principe que chez quelques nations on immoloit les premiers-nés, & que chez d'autres on les rachetoit par des offrandes plus utiles aux miniſtres du ſacrifice. C'eſt ce qui autoriſa ſans doute en Europe la pratique de quelques ſiecles, de voüer les enfans au célibat dès l'âge de cinq ans, & d'emprisonner dans le cloître les frères du Prince héritier, comme on les égorge en Aſie.

Tantôt c'eſt le ſang le plus pur : n'y a-t-il pas des Indiens qui exercent l'hoſpitalité envers tous les hommes, & qui ſe font un mérite de tuer tout étranger vertueux & ſavant qui paſſera chez eux, afin que ſes vertus & ſes talens leur demeurent ? Tantôt c'eſt le ſang le plus ſacré : chez la plûpart des idolâtres, ce ſont les Prêtres qui font la fonction des bourreaux à l'autel ; & chez les Sibériens on tuë les Prêtres, pour les envoyer prier dans l'autre monde à l'intention du peuple. Enfin toutes les idoles de l'Inde & de l'Amérique ſe ſont abreuvées de ſang humain. Quel ſpectacle pour Cortez entrant dans le Mexique, de voir immoler cinquante hommes à ſon heureuſe arrivée ! mais quel étonnement, quand un des peuples qu'il avoit vaincus, députa vers

lui

lui avec ces paroles: »Seigneur, voilà cinq »esclaves; si tu es un Dieu fier qui te paisse »de chair & de sang, mange-les, & nous »t'en aménerons davantage; si tu es un Dieu »débonnaire, voilà de l'encens & des plumes; »si tu es homme, pren les oiseaux & les »fruits que voici.« C'étoient pourtant des sauvages qui donnèrent cette leçon d'humanité à des Chrétiens, ou plûtôt à des barbares que les vrais Chrétiens reprouvent.

Mais si l'ignorance ou la corruption abusent des meilleures institutions, quel sera l'abus des choses monstrueuses? Aussi quand on se fut apprivoisé avec ces sacrifices inhumains, les hommes devenus les rivaux des Dieux, affectèrent de ne les imiter que dans leurs injustices: de-là l'usage d'appaiser les mânes, comme on appaisoit les Dieux, par le sang; en quoi l'avarice des Prêtres du Paganisme ne servoit que trop bien la haine des Rois. Ce ne sont plus des hécatombes où le sacrificateur trouve des dépouilles & le peuple des alimens, mais les plus chères victimes, qu'une barbare superstition immole à la politique. Ce même Achille qui avoit arraché Iphigénie au couteau de Calchas, demande le sang de Poli-

Polixene. Achille eſt Dieu par l'homicide, comme il étoit devenu héros à force de maſſacres. C'eſt ainſi que le *fanatiſme* a conſacré la guerre, & que le fléau le plus déteſtable eſt regardé comme un acte de religion: auſſi les Japonois n'ont-ils parmi leurs ſaints que des guerriers, & pour reliques que des ſabres & des cimeterres teints de ſang. C'eſt aſſez d'une injuſtice diviniſée, pour encourager l'émulation à faire des progrès abominables. Un conquérant ſignalera ſon entrée à Corinthe par le ſacrifice de ſix cents jeunes Grecs qu'il immole à l'ame de ſon pére, afin que ce ſang efface ſes ſouillures, comme ſi le crime pouvoit expier le crime.

Mais tous ces actes d'inhumanité feroient moins de honte à l'imbécillité de l'eſprit humain, qu'à la mémoire de quelques cœurs lâches & barbares, ſi l'on n'avoit vû les ſectes & les peuples entiers ſe dévoüer à la mort par des ſacrifices volontaires.

Que les Gymnoſophiſtes Indiens ſe brûlent eux-mêmes, afin que leur ame arrive toute pure au ciel; comme ils attendent que la vieilleſſe ou quelque maladie violente leur aît ôté toute eſpérance de vivre, c'eſt choiſir le

genre

genre de sa mort, & non en prévenir le terme: mais qu'une jeune épouse se jette dans le bûcher de son époux; que les esclaves suivent leur maître, & les courtisans leur Roi, jusqu'au milieu des flammes; que les Tartares Circassiens témoignent leur deuil à la mort d'un grand, par des meurtrissures & des incisions dans tout le corps, jusqu'à rouvrir leurs plaies pour prolonger le deuil: voilà ce dont on ne peut attribuer la cause qu'à l'extravagance de l'imagination poussée hors des barrieres naturelles de la raison & de la vie, par une maladie inconcevable.

Quand on est entêté de ses Dieux, & frappé d'une vaine terreur jusqu'à mourir pour leur plaire, ménagera-t-on beaucoup leurs ennemis? De-là ces siecles de persécution qui achevèrent de rendre le nom Romain odieux à toute la terre, & qui feront à jamais l'horreur du Paganisme, & de toutes les sectes qui voudroient l'imiter. Le zèle d'une religion naissante irrite les sectateurs de l'ancienne; tous les événemens sinistres retombent sur les nouveaux impies (car c'est sous ce nom que les ministres de la superstition ont toûjours diffamé tous leurs contradicteurs), &

les

les ennemis du culte dominant y ſervent de victimes. On prend prétexte de la zizanie qui ſe mêle entre les enfans du même père, pour éteindre toute la race des prétendus factieux; mais admirez une légion de ſix mille hommes, qui, plûtôt que de verſer le ſang des innocens, ſe laiſſe décimer & hacher toute en pieces: bel exemple pour les tyrans de toutes les ſectes! L'acharnement de la réſiſtance, & l'impuiſſance même de la tyrannie, augmentent les torrens de ſang humain: on ne voit qu'échafauts dreſſés dans les principales villes d'un grand Empire; &, ſi l'on en croît les annales de l'Egliſe, les bûchers manquent aux victimes qui courent s'immoler. La fureur de mourir ayant ſaiſi tous les eſprits, on ſe précipite du haut des toîts; en vain la religion défend de braver les Empereurs, le *fanatiſme* cherche la palme par la deſobéiſſance, & les hommes ſe pouſſent les uns les autres dans les ſupplices.

La défection enveloppe une ville entiére dans la proſcription, & tous ſes habitans périſſent dans les flammes. L'obſtination & la rigueur s'engendrent mutuellement, & ſe reproduiſent tour-à-tour. Mais quel dut être l'é-

l'étonnement des Payens, continuent les historiens Ecclésiastiques, quand ils virent les Chrétiens devenus plus nombreux par la persécution, se déclarer une guerre plus implacable que celle des Nérons & des Domitiens, & continuer entr'eux les hostilités de ces monstres? Au défaut d'autres armes, ils s'attaquent d'abord par la calomnie, sans songer qu'on ne se fait point des amis, de tous ceux qu'on suscite contre ses ennemis. On accuse les uns d'adorer Caïn & Judas, pour s'encourager à la méchanceté; les autres de paitrir les azimes avec le sang des enfans immolés: on reproche à ceux-là des impudicités infâmes, à ceux-ci des commerces diaboliques. Nicolaïtes, Carpocratiens, Montanistes, Adamites, Donatistes, Ariens, tout cela confondu sous le nom de *Chrétiens*, donne aux idolâtres la plus mauvaise idée de la religion des Saints. Ceux-ci, coupables à force de piété, renversent un temple de la fortune; & les Payens, aussi fanatiques pour leurs Dieux que quelques-uns de leurs ennemis contre les idoles, commettent des atrocités inouies, jusqu'à ouvrir le ventre à des vierges vivantes, pour faire manger du blé; parmi

parmi leurs entrailles, à des pourceaux. Jérusalem, cette boucherie des Juifs, devient aussi celle des Chrétiens, qui y sont vendus par milliers à leurs frères de l'ancien Testament. Ceux-ci ont la cruauté de les acheter, pour en faire mourir de sang-froid quatre-vingt-dix mille : & comme si les Chrétiens avoient été la cause du massacre des onze cent mille ames qui périrent pour l'accomplissement des prédictions, au lieu d'attribuer ces châtimens, avec Josephe leur historien, à l'impiété des zélés qui avoient répandu le sang des ennemis dans le temple, ils rejettent sur le Christianisme toute la haine dont l'univers les accable ; &, ce que le *fanatisme* a pû seul inspirer, ils scient les prisonniers, mangent leur chair, s'habillent de leur peau, & se font des ceintures de leurs entrailles. Cet excès de vengeance cause des représailles qui font consumer dix-huit cent mille ames par le fer & par le feu.

Mais voici le *fanatisme* qui, l'Alçoran d'une main & le glaive de l'autre, marche à la conquête de l'Asie & de l'Afrique. C'est ici qu'on peut demander si Mahomet étoit un *fanatique*, ou bien un imposteur ? Il fut d'a-

bord un *fanatique*, & puis un imposteur; comme on voit parmi les gens destinés par état au culte des autels, les jeunes plus souvent enthousiastes, & les vieillards hypocrites; parce que le *fanatisme* est un égarement de l'imagination qui domine jusqu'à un certain âge, & l'hypocrisie une réfléxion de l'intérêt, qui agit de sang-froid & avec de longues combinaisons. C'est ainsi que Jurieu (s'il faut en croire les historiens d'un parti contraire au sien) disoit des prétendus prophêtes du Vivarès, qu'ils pouvoient bien être devenus fripons, mais qu'ils avoient été prophêtes. La jeunesse emportée par la précipitation du sang, saisit de la meilleure foi toutes les idées de religion ou de morale outrées, & se laisse toûjours aller trop avant; mais détrompé de jour en jour par l'expérience, on tâche d'achever sa route en biaisant, parce qu'on ne peut tout-à-fait reculer sans se perdre. On rabât alors de ses maximes tout ce que l'enthousiasme y avoit ajoûté de faux ou de pernicieux; on modifie un peu l'austérité de ses principes; enfin on tire de ses illusions tout le parti qui se présente, & cela s'exécute sourdement par l'amour-propre dans les ames les plus pures:

car

car remarquez que le *fanatisme* ne régne guére que parmi ceux qui ont le cœur droit & l'esprit faux, trompés dans les principes, & justes dans les conséquences; & que semblables aux chevaux ombrageux, on les guériroit en les familiarisant avec les objets de leur vaine frayeur. Mahomet une fois desabusé, il lui en coûta moins de soûtenir son illusion par des mensonges, que d'avoüer qu'il s'étoit égaré: son génie ardent lui avoit fait voir ce qui n'étoit pas un Archange Gabriel, un prophête dans lui-même; & quand il se fut assez rempli de son vertige pour le communiquer, il ne lui fut pas difficile d'entretenir dans les esprits un mouvement qui avoit cessé dans le sien. D'ailleurs, comment n'eût-il pas conservé une sorte de confiance obscure en ce qui le servoit si bien? Mais ce n'est pas assez de répondre à cette question, si l'on ne demande grace aux lecteurs pour l'avoir faite: car il est peut-être contre le droit des gens, & contre les égards que les nations se doivent entr'elles, de jetter de pareilles imputations sur les législateurs mêmes qui les ont séduites; parce que le préjugé qui leur déguise la force des preuves d'une religion contraire,

ſemble les autoriſer à la récrimination. Ainſi, loin d'approuver celui qui mettroit ſur la ſcène un prophête étranger pour le joüer ou le combattre; tandis que le ſpectateur bat des mains & applaudit à ſon heureuſe audace, le ſage peut dire au grand poëte: *ſi votre but avoit été d'inſulter un homme célèbre, ce ſeroit une injure à ſa nation; mais ſi vous ne vouliez que décrier l'abus de la religion, eſt-ce un bien pour la vôtre?* A Dieu ne plaiſe qu'on prétende juſtifier un culte auſſi contraire à la dignité de l'homme; mais comme on parle ici pour toutes les nations & pour tous les ſiécles, on deviendroit ſuſpect au grand nombre des lecteurs qui veulent s'éclairer, en s'accommodant au langage d'une legère portion de la terre. Ceux qui ſont perſuadés, n'ont pas beſoin de preuves; & ceux qui ne le ſont pas, ſans doute ne veulent pas l'être: ainſi ne balancez pas à déteſter le *fanatiſme* par-tout où vous le verrez, fût-il au milieu de vous.

Parcourez tous les ravages de ce fléau, ſous les étendarts du Croiſſant, & voyez dès les commencemens, un Califе aſſûrer l'empire de l'ignorance & de la ſuperſtition en brulant tous les livres, comme inutiles, s'ils ſont confor-

mes

mes au livre de Dieu; ou comme pernicieux, s'ils lui ſont contraires : raiſonnement trop politique pour être divin. Bientôt un autre Caliſe contraindra les Chrétiens à la circonciſion, tandis qu'un Empereur Chrétien force les Juifs à recevoir le baptême; zêle d'autant plus blâmable dans celui-ci, qu'il profeſſoit une religion de grace & de miſéricorde. Chez le peuple conquérant, la victoire eſt appellée *le jugement de Dieu*; & deux religions oppoſées mettent au rang des notes de leur divinité, la proſpérité temporelle, comme ſi le Royaume de J. C. étoit de ce monde. Des Chrétiens trop fervens oſent maudire Mahomet à la face des Sarraſins; & ceux-ci, par un zêle auſſi barbare que celui des autres pouvoit être indiſcret, coupent la tête aux blaſphémateurs, & raſent les Egliſes.

Mais voici d'autres fureurs & d'autres ſpectacles. (Pardon, ô religion ſainte, ſi je rouvre ici tes plaies, & la ſource de tes larmes éternelles!) Toute l'Europe paſſe en Aſie par un chemin inondé du ſang des Juifs qui s'égorgent de leurs propres mains, pour ne pas tomber ſous le fer de leurs ennemis. Cette épidémie dépeuple la moitié du monde habité;

gagner & perſuader, attacher les incrédules par le ſentiment, & retenir les libertins par la conviction. Les nations idolatres devroient-elles lui reprocher, que depuis deux mille ans la terre éprouve les plus ſanglantes révolutions dans toutes les contrées, où ſa loi pure a pénétré? Qu'eſt-ce donc, diſent-elles, qui a fait des eſclaves en Amérique, & des rebelles au Japon? ſeroit-ce la contradiction qui regne entre le dogme & la morale? non. Mais la fureur des paſſions ſoûlevées par un levain de *fanatiſme*; peut-être l'aheurtement à des opinions, qui n'ayant point leurs racines dans l'eſprit humain, ni leur modèle dans la nature, ne peuvent ſe ſoûtenir que par des reſſorts violens; la confuſion des idées, l'inévidence des principes, le mélange du faux & du vrai plus funeſte qu'une ignorance abſolue, cauſent cette alternative de bien & de mal qui fait de l'homme un monſtre compoſé de tous les autres. Eſt-il bien ſurprenant, quand il ne ſuivra plus le fil de la raiſon, le plus céleſte de tous les dons, qu'un Roi de Perſe immole au ſoleil ſon Dieu, ceux qu'il appelle *les diſciples du crucifié*, & qu'un Prince Chrétien aille brûler le temple du feu, & la ville

des

des adorateurs du ſoleil ; qu'on voye pendant dix ſiécles deux empires diviſés par un ſeul mot ; qu'un conquérant faſſe vœu d'exterminer tous les ennemis du Prophête, comme ceux-ci ſe voüoient depuis deux cents ans au maſſacre des infideles, & qu'il détruiſe l'Empire d'Orient aux acclamations des Occidentaux, qui béniront le ciel d'avoir puni leurs fréres ſchiſmatiques par la main des ennemis communs ? Eſt-il poſſible que les Rois condamnent à mort tous les ſujets de leurs Etats qui veulent retourner au paganiſme, parce que la nouvelle religion ne leur convient pas ; que les peuples excédés de la tyrannie de leurs conquérans, renoncent à cette même religion qu'ils ont reçûe par force ; que dans la réaction des ſoûlevemens, ils s'oublient juſqu'à trépaner les Prêtres & raſer les Egliſes, & qu'enfin pour une Egliſe détruite, on égorge toute une nation ? Prenez garde de vous laiſſer ſéduire à ce ton emphatique ; ouvrez les annales de toutes les religions, & jugez vous même.

Au reſte, ſi les excès de l'ambition ſe trouvent ici confondus avec les égaremens du *fanatiſme*, on ſait que l'une eſt le vice des chefs ;

&

& l'autre la maladie du peuple. C'eſt aux lecteurs clairvoyans à démêler les nuances étrangères dans la teinture dominante. Ceux-là ne commettront pas l'injuſtice de rejetter ſur la religion, des abus qui viennent de l'ignorance des hommes. Le Chriſtianiſme eſt la meilleure école d'humanité. Une loi, dit un Auteur qu'aucun parti ne deſavoüera, quelle que fut ſa croyance; » une loi qui ordonne » à ſes diſciples d'aimer tous les hommes, » ſans en excepter même leurs ennemis; qui » leur défend de perſécuter ceux qui les haïſ» ſent, & de haïr ceux qui les perſécutent «, cette loi ne leur permet pas de maudire ceux qui béniſſent Dieu dans une autre langue. Ce n'eſt pas à elle qu'on imputera ces fleuves de ſang que le *fanatiſme* a fait couler.

Parcourez donc la ſurface de la terre; & après avoir vû d'un coup d'œil tant d'étendarts déployés au nom de la religion, en Eſpagne contre les Maures, en France contre les Turcs, en Hongrie contre les Tartares, tant d'ordres militaires fondés pour convertir les infidèles à coups d'épée, s'entr'égorger aux piés de l'autel qu'ils devoient défendre; détournez vos regards de ce tribunal affreux élevé

levé fur le corps des innocens & des malheureux, pour juger les vivans comme Dieu jugera les morts, mais avec une balance bien différente. *Sufpect*, *convaincu*, *pénitent & relaps*; qualifications odieufes qu'inventa la tyrannie, afin que perfonne ne pût fe dérober aux profcriptions : car ainfi que dans une forêt on a foin de marquer d'avance à l'écorce les arbres qu'on a réfolu de couper, de même jettoit-on des notes d'héréfie ou de magie fur tous ceux qu'on vouloit dépouiller & brûler. S'il eft vrai qu'après les Edits fanguinaires d'Adrien, qui fit périr un million d'hommes pour caufe de religion, les Juifs ayant paffé dans l'Arabie deferte, y établirent la loi de Moyfe par la voie de l'inquifition; les voilà dans le cas de ce tyran qui fut brûlé dans un taureau d'airain, funefte invention de fa barbarie; mais ce n'eft pas à des Chrétiens de les en punir, eux qui profeffent la loi de miféricorde, & qui reprochent aux Juifs de n'avoir imité que le Dieu des vengeances.

» Cette fauffe idée de Dieu & de la reli» gion, dit Tillotfon, que nous ne craindrons pas de citer encore, » les dépouille l'un & » l'autre de toute leur gloire & de toute leur » ma-

» majesté. Séparer de la divinité la bonté &
» la miséricorde, & de la religion la compas-
» sion & la charité, c'est rendre inutiles les
» deux meilleures choses du monde, la divi-
» nité & la religion. Les Payens regardoient
» si fort la nature divine comme bonne & bien-
» faisante envers le genre humain, que les
» Dieux immortels leur sembloient presque faits
» pour l'utilité & l'avantage des hommes. En
» effet lorsque la religion nous pousse à faire
» mourir les hommes pour l'amour de Dieu,
» & à les envoyer en enfer le plûtôt qu'il est
» possible, lorsqu'elle ne sert qu'à nous ren-
» dre enfans de la colère & de la cruauté,
» ce n'est plus une religion, mais une impié-
» té. Il vaudroit mieux qu'il n'y eût point
» de révélation, & que la nature humaine
» eut été abandonnée à la direction de ses
» panchans ordinaires, qui sont beaucoup plus
» convenables au repos & au bonheur de la
» société, que de suivre les maximes d'une re-
» ligion qui inspireroit une fureur si insensée,
» & qui travailleroit à détruire le gouverne-
» ment de l'état, & les fondemens de la pros-
» périté du genre humain. «

Comptez maintenant les milliers d'esclaves
que

que le *fanatisme* a faits, soit en Asie, où l'incirconcision étoit une tache d'infamie; soit en Afrique, où le nom de Chrétien étoit un crime; soit en Amérique, où le prétexte du baptême étouffa l'humanité. Comptez les milliers d'hommes que le monde a vu périr, ou sur les échafauts dans les siécles de persécution, ou dans les guerres civiles par la main de leurs concitoyens, ou de leurs propres mains par des macérations excessives. La terre devient un lieu d'exil, de péril & de larmes: ses habitans, ennemis d'eux-mêmes & de leurs semblables, vont partager la couche & la nourriture des ours: tremblans entre l'enfer & le ciel qu'ils n'osent regarder, les cavernes retentissent des gémissemens des criminels & du bruit des supplices. Ici les viandes sont proscrites comme une *semence de corruption*; là le vin est prohibé comme une *production de satan*. Les abstinens appellent le mariage une *invention des enfers*; & pour mieux garder la continence, ils se mettent dans l'impossibilité de la violer. Plusieurs, après avoir attenté sur eux-mêmes, rendent ce service à tous les étrangers qui passent chez eux, malgré qu'ils résistent au nouveau signe d'alliance. Les hermita-

mitages deviennent la prison des Rois & le palais des pauvres, tandis que les temples sont la retraite des voleurs. On entend pendant la nuit des pénitens vagabons traîner des chaînes, dont le bruit effrayant jette la consternation dans les ames superstitieuses. On voit courir par bandes des gens à demi-nuds qui se déchirent à coups de foüet. On se voile le visage à l'occasion d'un tremblement de terre. On passe des jours entiers les bras attachés à une croix, jusqu'à mourir de ces pieux excès. L'Italie, l'Allemagne & la Pologne sont inondées de ces maniaques destructeurs de leur être ; mais ces flagellations, aussi pernicieuses aux mœurs qu'à la santé, tombent enfin par le mépris ; correctif bien plus sûr que la persécution. En effet il n'y a pas de doute qu'ils ne fussent tous morts sur la place, plûtôt que de mettre bas leurs armes de pénitence, si l'on eût tenté de les leur arracher par force ; tant les vaines terreurs de l'imagination dans les uns, & l'amour de quelque indépendance dans les autres, rendent les ames furieuses & redoutables. Aussi quand vous verrez des hommes renoncer à tout pour un seul objet, craignez de les troubler dans

la

la possession de ce qui leur reste, parce que la violence de vos efforts rendroit leur cause bonne, fût-elle injuste; la compassion vous attirera des ennemis, & à eux des partisans, puis des fauteurs, enfin des disciples dont le nombre se multipliera à proportion de vos rigueurs. Gardez-vous sur-tout d'en faire des victimes; car c'est par la persécution qu'on a vû dans une religion de patience & de soûmission, s'élever l'abominable doctrine du *tyrannicide*, appuyée sur douze raisons en l'honneur des douze Apôtres; & ce qu'on aura de la peine à croire, c'est qu'elle fut établie pour justifier l'attentat d'un Prince contre son propre sang. Après que les Souverains eurent pris le prétexte de la religion pour étendre leur domination, ils furent obligés de subir un joug qu'ils avoient eux-mêmes imposé, & de se conformer à un droit abusif que la main dont ils l'avoient emprunté reclama contr'eux. La puissance qui autorisa les conquêtes sur les nations infidelles, cimenta sur ces fondemens la déposition des conquérans rebelles, & les donations établirent les réserves, par des conséquences aussi pernicieuses que les principes étoient injustes. Dès qu'il y

eut

eut des hommes assez bons, ou plûtôt assez méchans pour accepter le titre de Rois *in partibus*, on ne dut plus s'étonner qu'il se formât une secte d'assassins, ennemis sacrés de la Royauté. Des Monarques accoûtumés de marcher à l'appel d'un seul homme, ne demanderent plus où, ni pourquoi, & confondirent dans leurs ligues les rivaux d'un chef ambitieux, avec les ennemis de la religion. L'enseigne des clés fut aussi respectée que l'étendart de la croix, parce que celle-ci étoit sortie des temples, sa véritable place, pour entrer dans les camps, où elle fut profanée. Il y a des abus accidentels qu'on ne peut ni prévenir ni prévoir; mais quand ils naissent essentiellement de la chose, on ne sauroit y remédier de trop bonne heure. Dès la premiére croisade, on pouvoit s'assûrer qu'il faudroit un jour en lever une contre les croisés même. L'ambition aveugle saisit le moment & le côté favorable, sans envisager les suites fâcheuses de ces usurpations; & quand elle se trouve liée par sa propre injustice, il n'est plus tems d'invoquer des droits qu'on a violés. Auroit-on vû dans deux vastes états une pépiniere d'enfans sortir de leurs familles, pour aller

aller à six cents lieues battre les ennemis du baptême, si le mauvais exemple de leurs parens n'eût autorisé ce ridicule emportement? Auroit-on vû, si l'on n'avoit mal économisé les trésors spirituels, & distribué sans discernement les palmes que la religion accorde aux martyrs, une armée de bergers, de voleurs, d'hommes bannis & excommuniés, sous le nom de *ribauts* & de *pastoureaux*, attaquer les Rois & le Clergé, desoler le patrimoine de l'Etat & de l'Eglise, jusqu'à ce qu'un boucher ayant renversé le pasteur d'un coup de coignée, la populace se jettat sur le troupeau, & l'assommât comme du bétail ordinaire? L'allégorie des deux glaives & des deux luminaires a fait plus de ravage que l'ambition des Tamerlan & des Gengis. Graces au ciel, il n'est plus de puissance qui se prétende établie sur les nations & sur les Souverains, pour planter & pour arracher les couronnes, pour juger de tout & n'être jugée de personne. Pourquoi regarder l'hérésie comme un crime inexpiable? eh! n'a-t-on pas une raison de le pardonner dans ce monde, dès qu'il ne se pardonne point dans l'autre? Pourquoi faire mourir dans les supplices un ordre

de guerriers qu'il suffisoit d'éteindre. La persécution enfante la révolte, & la révolte augmente la persécution. Ce n'est pas qu'on doive tolérer l'audace du premier insensé qui vient troubler l'Etat par ses visions ou ses opinions; mais si les maîtres de la morale violent la foi des sermens & des traités envers des novateurs, il est indubitable que leurs sectateurs, jugeant de la doctrine par les œuvres (méthode assez conséquente, quoi qu'on en dise), ne mettront pas la vérité du côté de l'injustice, & se prendront d'un saint enthousiasme pour ces prétendus martyrs de l'erreur: alors on verra sortir de leurs cendres des étincelles qui mettront tout un Royaume en combustion.

Toutes les horreurs de quinze siécles renouvellées plusieurs fois dans un seul, des peuples sans défense égorgés aux piés des autels, des Rois poignardés ou empoisonnés, un vaste Etat réduit à la moitié par ses propres citoyens, la nation la plus belliqueuse & la plus pacifique divisée d'avec elle-même, le glaive tiré entre le fils & le pére, des usurpateurs, des tyrans, des bourreaux, des parricides & des sacrilèges violant toutes les conventions di-

divines & humaines par esprit de religion; voilà l'histoire du *fanatisme* & ses exploits.

Qu'est-ce donc que le *fanatisme?* c'est l'effet d'une fausse conscience qui abuse des choses sacrées, & qui asservit la religion aux caprices de l'imagination & aux déréglemens des passions.

En général il vient de ce que la plûpart des législateurs ont eu des vues trop étroites, ou de ce qu'on a passé les bornes qu'ils se prescrivoient. Leurs loix n'étoient faites que pour une société choisie. Etendues par le zèle à tout un peuple, & transportées par l'ambition d'un climat à l'autre, elles devoient changer & s'accommoder aux circonstances des lieux & des personnes. Mais qu'est-il arrivé? c'est que certains esprits d'un caractère plus analogue à celui du petit troupeau pour lequel elles avoient été faites, les ont reçûes avec la même chaleur, en sont devenus les apôtres & même les martyrs, plûtôt que de démordre d'un seul *iota*. Les autres au contraire moins ardens, ou plus attachés à leurs préjugés d'éducation, ont lutté contre le nouveau joug, & n'ont consenti à l'embrasser qu'avec des adoucissemens; & de-là le schisme entre

les *rigoristes* & les *mitigés*, qui les rend tous furieux, les uns pour la servitude, & les autres pour la liberté.

Les sources particuliéres du *fanatisme* sont: 1°. Dans la nature des dogmes; s'ils sont contraires à la raison, ils renversent le jugement, & soûmettent tout à l'imagination, dont l'abus est le plus grand de tous les maux. Les Japonois, peuples des plus spirituels & des plus éclairés, se noyent en l'honneur d'Amida leur Dieu sauveur, parce que les absurdités dont leur religion est pleine leur ont troublé le cerveau. Les dogmes obscurs engendrent la multiplicité des explications, & par celles-ci la division des sectes. La vérité ne fait point de *fanatiques*. Elle est si claire, qu'elle ne souffre guère de contradictions; si pénétrante, que les plus furieuses ne peuvent rien diminuer de sa jouissance. Comme elle existe avant nous, elle se maintient sans nous & malgré nous par son évidence. Il ne suffit donc pas de dire que l'erreur a ses martyrs; car elle en a fait beaucoup plus que la vérité, puisque chaque secte & chaque école compte les siens.

2°. Dans l'atrocité de la morale. Des hom-

hommes pour qui la vie est un état de danger & de tourment continuel, doivent ambitionner la mort ou comme le terme, ou comme la récompense de leurs maux: mais quels ravages ne fera pas dans la société celui qui desire la mort, s'il joint aux motifs de la souffrir des raisons de la donner? On peut donc appeller *fanatiques*, tous ces esprits outrés qui interprètent les maximes de la religion à la lettre, & qui suivent la lettre à la rigueur; ces Docteurs despotiques qui choisissent les systêmes les plus révoltans; ces casuistes impitoyables qui desespèrent la nature, & qui, après vous avoir arraché l'œil & coupé la main, vous disent encore d'aimer parfaitement la chose qui vous tyrannise.

3°. Dans la confusion des devoirs. Quand des idées capricieuses sont devenues des préceptes, & que de legeres omissions sont appellées de grands crimes, l'esprit qui succombe à la multiplicité de ses obligations, ne sait plus auxquelles donner la préférence: il viole les essentielles par respect pour les moindres: il substitue la contemplation aux bonnes œuvres, & les sacrifices aux vertus sociales: la superstition prend la place de la loi naturelle,

& la peur du ſacrilège conduit à l'homicide. On voit au Japon une ſecte de braves dogmatiſtes qui décident toutes les queſtions, & tranchent toutes les difficultés à coups de ſabre ; & ces mêmes hommes qui ne ſe font point un ſcrupule de s'égorger, épargnent très-religieuſement les inſectes. Dès qu'un zèle barbare a fait un devoir du crime, eſt-il rien d'inhumain qu'on ne tente ? Ajoûtez à toute la férocité des paſſions, les craintes d'une conſcience égarée, vous étoufferez bientôt les ſentimens de la nature. Un homme qui ſe méconnoît lui-même au point de ſe traiter cruellement, & de faire conſiſter l'eſprit de pénitence dans la privation & l'horreur de tout ce qui a été fait pour l'homme, ne raménera-t-il pas ſon pére à coups de bâton dans le deſert qu'il avoit quitté ? Un homme pour qui un aſſaſſinat eſt un coup de fortune éternelle, doutera-t-il un moment d'immoler celui qu'il appelle l'ennemi de Dieu & de ſon culte ? Un Arminien pourſuivant un Gomariſte ſur la glâce, tombe dans l'eau ; celui-ci s'arrête & lui tend la main pour le tirer du péril : mais l'autre n'en eſt pas plûtôt ſorti, qu'il poignarde ſon libérateur. Que penſez-vous de cela ?

4°.

4°. Dans l'usage des peines diffamantes; parce que la perte de la réputation entraîne bien des maux réels. Les révolutions doivent être plus fréquentes, ou les abus affreux, dans les pays où tombent ces foudres invisibles qui rendent un Prince odieux à tout son peuple. Mais heureusement il n'y a que ceux qui n'en sont pas frappés, qui les craignent; car un Monarque n'a pas toûjours la foiblesse, comme Henri II. Roi d'Angleterre, ou comme Louis le Débonnaire, de subir le châtiment des esclaves pour redevenir Roi.

5°. Dans l'intolérance d'une religion à l'égard des autres, ou d'une secte entre plusieurs de la même religion; parce que toutes les mains s'arment contre l'ennemi commun. La neutralité même n'a plus lieu avec une puissance qui veut dominer; & quiconque n'est pas pour elle, est contr'elle. Or quel trouble ne doit-il pas en résulter? la paix ne peut devenir générale & solide que par la destruction du parti jaloux; car si cette branche venoit à ruiner toutes les autres, elle seroit bien-tôt en guerre avec elle-même: ainsi le *qui vive* ne cessera qu'après elle. L'intolérance qui prétend mettre fin à la division, doit l'augmen-

ter néceſſairement. Il ſuffit qu'on ordonne à tous les hommes de n'avoir qu'une façon de penſer, dès-lors chacun devient enthouſiaſte de ſes opinions juſqu'à mourir pour leur défenſe. Il s'enſuivroit de l'intolérance, qu'il n'y a point de religion faite pour tous les hommes; car l'une n'admet point de ſavans, l'autre point de Rois, l'autre pas un riche; celle-là rejette les enfans, celle-ci les femmes; telle condamne le mariage, & telle le célibat. Le chef d'une ſecte en concluoit que la religion étoit un je ne ſai quoi compoſé de l'eſprit de Dieu & de l'opinion des hommes: il ajoûtoit qu'il falloit tolérer toutes les religions pour avoir la paix avec tout le monde; il périt ſur un échafaut.

6°. Dans la perſécution. Elle naît eſſentiellement de l'intolérance. Si le zèle a fait quelquefois des perſécuteurs, il faut avoüer que la perſécution a fait encore plus de zélateurs. A quels excès ne ſe portent pas ceux-ci, tantôt contre eux-mêmes, bravant les ſupplices; tantôt contre leurs tyrans, prenant leur place, & ne manquant jamais de raiſon pour courir tour-à-tour au feu & au ſang?

Il courut dans le xj. ſiécle un fléau, miraculeux

culeux selon le peuple, qu'on appella la *maladie des ardens.* C'étoit une espèce de feu qui dévoroit les entrailles. Tel est le *fanatisme,* cette maladie de religion qui porte à la *tête*, & dont les symptomes sont aussi différens que les caractères qu'elle attaque. Dans un tempérament flegmatique, elle produit l'obstination qui fait les *zélateurs*; dans un naturel bilieux, elle devient une phrénésie qui fait les *sicaires*, noms particuliers aux *fanatiques* d'un siécle, & qu'on peut étendre à toute l'espèce divisée en deux classes. La premiére ne sait que prier & mourir; la seconde veut regner & massacrer: ou peut-être est-ce la même fureur qui, dans toutes les sectes, fait tour-à-tour des martyrs & des persécuteurs selon les tems. Venons maintenant aux symptomes de cette maladie.

Le premier & le plus ordinaire est une sombre mélancolie causée par de profondes méditations. Il est difficile de rêver long-tems à certains principes, sans en tirer les conséquences les plus terribles. Je suis étranger sur la terre, ma patrie est au ciel, la béatitude est reservée aux pauvres, & l'enfer préparé pour les riches, & vous voulez que je

cultive

cultive le Commerce & les Arts, que je reste sur le trône, que je garde mes vastes domaines? Peut-on être Chrétien & César tout-à-la-fois? .... Heureux ceux qui pleurent & qui souffrent! que tous mes pas soient donc hérissés de ronces! Ajoûtons peine sur peine pour multiplier ma joie & ma félicité .... Que répondre à ce *fanatique?* ..... qu'il use très-mal des choses, parce qu'il ne prend pas bien les paroles, & qu'il reçoit de la main gauche ce qu'on lui a donné de la main droite. Relâchement que toutes ces mitigations, vous dira-t-il: quand Dieu parle, les conseils sont des préceptes; ainsi je vais de ce pas m'enfoncer dans un desert inaccessible aux hommes. Et il part avec un bâton, un sac, & une haire, sans argent & sans provision, pour pratiquer la loi qu'il n'entend pas.

Au second rang sont les visionnaires. Quand à force de jeûnes & de macérations, on ne se croit rempli que de l'esprit de Dieu; qu'on ne vit plus, dit-on, que de sa présence; qu'on est transformé par la contemplation en Dieu même, *dans une indépendance des sens tout-à-fait merveilleuse, qui loin d'exclure la jouïssance, en fait un droit acquis à la raison;*

la

la vertu victorieuse des passions s'en sert quelquefois comme un Roi de ses esclaves. Tel est le jargon mystique, dont voici à-peu-près la cause physique. Les esprits rappellés au cerveau par la vivacité & la continuité de la méditation, laissent les sens dans une espèce de langueur & d'inaction. C'est sur-tout au fort du sommeil que les phantômes se précipitant tumultueusement dans le siége de l'imagination, ce mélange de traits informes produit un mouvement convulsif, pareil au choc brisé de mille rayons opposés qui coïncident & se croisent ; de-là viennent les ébloüissemens & les transports extatiques, qu'on devroit traiter comme un délire, tantôt par des bains froids, tantôt par de violentes saignées, selon le tempérament & les autres situations du malade.

Le troisiéme symptome est la pseudoprophétie, lorsqu'on est tellement entêté de ses chimères phantastiques, qu'on ne peut plus les contenir en soi-même : telles étoient les Sibylles aiguillonnées par Apollon. Il n'est point d'homme d'une imagination un peu vive, qui ne sente en lui les germes de cette exaltation méchanique ; & tel qui ne croit pas aux Sibylles, ne voudroit pas se hasarder à s'asseoir sur

leurs trépiés, fur-tout s'il avoit quelque intérêt à débiter des oracles, où qu'il eût à craindre une populace prête à le lapider au cas qu'il reſtât muet. Il faut donc parler alors, & propoſer des énigmes qui ſeront reſpectées juſqu'à l'évenement, comme des myſtères ſur leſquels il ne plaît pas encore à la Divinité de s'expliquer.

Le quatriéme degré du *fanatiſme* eſt l'impaſſibilité. Par un progrès de mouvemens, il ſe trouve que les vaiſſeaux ſont tendus d'une roideur incompréhenſible; on diroit que l'ame eſt refugiée dans la tête ou qu'elle eſt abſente de tout le corps: c'eſt alors que les épreuves de l'eau, du fer, & du feu ne coûtent rien; que des bleſſures toutes céleſtes s'impriment ſans douleur. Mais il faut ſe méfier de tout ce qui ſe fait dans les ténébres & devant des témoins ſuſpects. Hé, quel eſt l'incrédule qui oſeroit rire à la face d'une foule de fanatiques? Quel eſt l'homme aſſez maître de ſes ſens pour examiner d'un œil ſec des contorſions effrayantes, & pour en pénétrer la cauſe? Ne ſait-on pas qu'on n'admet au *fanatiſme* que des gens préparés par la ſuperſtition? Toutefois comme ces énergumènes ne par-

parviennent à l'état d'insensibilité, que par les agitations les plus violentes, il est aisé de conclure que c'est une phrénésie dont l'accès finit par la léthargie.

Si tous ces hommes aliénés que vous avez vûs dans ce vaste panthéon étoient transportés à leur demeure convenable, il seroit plaisant de les entendre parler. Je suis le Monarque de toute la terre, diroit un tailleur, l'Esprit-saint me l'a dit. Non, diroit son voisin, je dois savoir le contraire, car je suis son fils. Taisez-vous, que j'entende la musique des globes célestes, diroit un Docteur: ne voyez-vous pas cet esprit qui passe par ma fenêtre? il vient me revéler tout ce qui fut & qui sera..... J'ai reçu l'épée de Gédeon: allons, enfans de Dieu, suivez-moi, je suis invulnérable..... Et moi, je n'ai besoin que d'un Cantique pour mettre les armées en déroute.... N'êtes-vous pas cet Apôtre qui doit venir de la Transylvanie? Nous nous promenons depuis long-tems sur les rivages de la mer pour le recevoir... Je suis venu, moi, pour la rédemption des femmes, que le Messie avoit oubliées..... Et moi je tiens école de prophétie: approchez, petits enfans.

Si

Si ces divers caractères de folie, qui ne sont point tracés d'imagination, avoient par malheur attaqué le peuple, quels ravages n'auroient-ils pas fait? des hommes *étonnés* (*genus attonitum*) auroient grimpé les rochers & percé les forêts: là par mille bonds & des sauts périlleux on eût évoqué l'esprit de révélation; un Prophête bercé sur les genoux des croyantes les plus timorées, seroit tombé dans une épilepsie toute céleste, l'Esprit divin l'auroit saisi par la cuisse, elle se seroit roidie comme du fer, des frissons tels que d'un amour violent auroient couru par tout son corps; il auroit persuadé à l'assemblée qu'elle étoit une troupe imprenable; des soldats seroient venus à main armée, & on ne leur auroit opposé que des grimaces & des cris. Cependant ces misérables traînés dans les prisons, eussent été traités en rebelles. C'est à la Medecine qu'il faut renvoyer de pareils malades. Mais passons aux grands remedes qui sont ceux de la politique.

Ou le gouvernement est absolument fondé sur la religion, comme chez les Mahométans; alors le *fanatisme* se tourne principalement au-dehors, & rend ce peuple ennemi du genre

humain par un principe de zèle : ou la religion entre dans le gouvernement, comme le Christianisme descendu du ciel pour sauver tous les peuples ; alors le zèle, quand il est malentendu, peut quelquefois diviser les citoyens par des guerres intestines. L'opposition qui se trouve entre les mœurs de la nation & les dogmes de la religion, entre certains usages du monde & les pratiques du culte, entre les loix civiles & les préceptes divins, fomente ce germe de trouble. Il doit arriver alors qu'un peuple ne pouvant allier le devoir de citoyen avec celui de croyant, ébranle tour-à-tour l'autorité du Prince & celle de l'Eglise. L'inutile distinction des deux puissances a beau vouloir s'entremettre pour fixer des limites, il faudroit être neutre. Mais l'empire & le sacerdoce, au mépris de la raison, empietent mutuellement sur leurs droits ; & le peuple qui se trouve entre ces deux marteaux supporte seul tous les coups, jusqu'à ce que mutiné par ses Prêtres contre ses Magistrats, il prenne le fer en main pour la gloire de Dieu, comme on l'a vû si souvent en Angleterre.

Pour détourner cette source intarissable de des-

defordres, il ſe préſente à la vérité trois moyens; mais quel eſt le meilleur? Faut-il rendre la religion deſpotique, ou le Monarque indépendant, ou le peuple libre?

1°. On pourra dire que le tribunal de l'inquiſition, quelque odieux qu'il dût être à tout peuple qui conſerveroit encore le nom de quelque liberté, préviendroit les ſchiſmes & les querelles de religion, en ne tolérant qu'une façon de penſer: qu'à la vérité une chambre toûjours ardente brûleroit d'avance les victimes de l'éternité, & que la vie des particuliers feroit continuellement en proie à des ſoupçons d'héréſie ou d'impiété; mais que l'Etat feroit tranquille & le Prince en ſureté: qu'au lieu de ces violentes maladies qui épuiſent tout-à-coup les veines du corps politique, le ſang ne couleroit que goutte à goutte; & que les ſujets dans un état d'infirmité habituelle ne ſe plaindroient pas des bruſques fermentations qu'éprouvent les gouvernemens d'une conſtitution vigoureuſe.

2°. Que ſi vous préferiez les périls inſéparables de la liberté, à l'oppreſſion continuelle, feroit-il mieux de mettre votre Souverain à l'abri de toute domination étrangére, & qu'il n'y

n'y eût qu'un ſeul chef dans l'Etat? *Mais s'il n'y a point de barriere au pouvoir du Souverain*..... Hé quoi! ne nous reſte-t-il pas des loix fondamentales & des corps intermédiaires? *Il s'enſuivroit donc une réforme générale dans le corps dévoué au culte religieux.* Mais ſeroit-ce un malheur qu'un corps trop puiſſant perdît quelque choſe, ſi tant d'autres devoient y gagner? Tandis qu'il reſteroit une extrême conſidération pour les richeſſes, le commerce tiendroit les autres Etats en équilibre; la nobleſſe ne prévaudroit pas; les tribunaux ſe rempliroient d'excellens ſujets, qui ne ſont pas toûjours tels dans l'ordre Eccléſiaſtique: au lieu de ces diſcuſſions théologiques, qui tourmentent les eſprits ſans affermir la religion, l'application ſe tourneroit vers les matiéres de droit public; on s'éclaireroit ſur les véritables intérêts de la nation: cette fourmiliére, qui ſe jette dans les bas emplois de la Magiſtrature & de l'Egliſe, peupleroit les campagnes & les atteliers; on s'occuperoit du travail des mains, beaucoup plus naturel à l'homme que les travaux de l'eſprit. Il ne faudroit qu'adoucir la condition du peuple, pour l'accoûtumer inſenſiblement à cette amélioration.

3°. Les Rois ont tant d'intérêt à arrêter les progrès du *fanatisme*; s'il leur fut quelquefois utile, ils ont eu tant de raisons de s'en plaindre, qu'on ne peut assez demander comment ils osent traiter avec un ennemi si dangereux. Tous ceux qui s'occupent à le détruire, de quelque nom odieux qu'on les appelle; sont les vrais citoyens qui travaillent pour l'intérêt du Prince & la tranquillité du peuple. L'esprit philosophique est le grand pacificateur des Etats; c'est peut-être dommage qu'on ne lui donne pas de tems-en-tems un plein pouvoir. Les Sintoïstes, secte du Naturalisme au Japon, regardent le sang comme la plus grande de toutes les souillures; cependant les Prêtres du pays les détestent & les décrient, parce qu'ils ne prêchent que la raison & la vertu, sans cérémonies.

Un peu de tolérance & de modération; surtout ne confondez jamais un malheur (tel que l'incrédulité) avec un crime qui est toûjours volontaire. Toute l'amertume du zèle devroit se tourner contre ceux qui croyent, & n'agissent pas; les incrédules resteroient dans l'oubli qu'ils méritent, & qu'ils doivent souhaiter. Punissez à la bonne heure ces libertins qui ne

se-

secouent la religion, que parce qu'ils sont révoltés contre toute espèce de joug, qui attaquent les moeurs & les loix en secret & en public : punissez-les, parce qu'ils deshonorent & la religion où ils sont nés, & la philosophie dont ils font profession : poursuivez-les comme les ennemis de l'ordre & de la société; mais plaignez ceux qui regrettent de n'être pas persuadés. Eh, n'est-ce pas une assez grande perte pour eux que celle de la foi, sans qu'on y ajoûte la calomnie & les tribulations? Qu'il ne soit donc pas permis à la canaille d'insulter la maison d'un honnête homme à coups de pierre, parce qu'il est excommunié : qu'il jouisse encore de l'eau & du feu, quand on lui a interdit le pain des fidèles : qu'on ne prive pas son corps de la sépulture, sous prétexte qu'il n'est point mort dans le sein des élus; en un mot, que les tribunaux de la justice puissent servir d'asyle au défaut des autels.... *Quelle indigne licence, dites-vous, va faire tomber la religion dans le mépris?* ..... Est-ce qu'elle se soûtient sur des bras de chair? Voudriez-vous la faire regarder comme un instrument de politique? N'en appellez donc plus des decrets des hommes à l'au-

l'autorité divine, & soûmettez-vous le premier à une puissance de qui vous tenez la vôtre; mais plûtôt faites aimer la religion, en laissant à chacun la liberté de la suivre. Prouvez la vérité par vos œuvres, & non par un étalage de faits étrangers à la Morale, & moins conséquens que vos exemples; soyez doux & pacifiques; voilà le triomphe assûré à la religion, & le chemin coupé au *fanatisme.*

Ajoûterons-nous, d'après un Auteur Anglois, que » le *fanatisme* est très-contraire à » l'autorité du sacerdoce? En effet portés dans » leurs extases à la source même de la lumié» re, loin de reconnoître les loix de l'Eglise, » les fanatiques s'érigent eux-mêmes en légis» lateurs, & publient tout haut les secrets de » la Divinité, au mépris des traditions & des » formes reçues. « Comme un favori du Prince, qui n'attend ni son rang ni l'expérience pour commander, & qui ne pouvant être à la tête des affaires, faute d'habileté, se plaît à renverser par son crédit les dispositions du ministère; » le fanatique, sans recevoir l'onc» tion, se consacre lui-même; & n'ayant pas » besoin de médiateur pour aller à Dieu, il » substitue ses visions à la révélation & ses » grimaces aux cérémonies.

» En

» En général nous avons vû en Angleterre » nos enthousiastes en fait de religion, passionnés pour le gouvernement républicain, tandis que les plus superstitieux étoient les partisans de la *prérogative.* De même, continue le même Auteur, » nous voyons ailleurs » deux partis, dont l'un esclave & tyran de » la cour est dévoüé à l'autorité, & l'autre » peu sosmis conserve quelques étincelles de » l'amour pour la liberté. «

Si la superstition subjugue & dégrade les hommes, le *fanatisme* les relève : l'une & l'autre font de mauvais politiques ; mais celui-ci fait les bons soldats. Mahomet n'eut presque jamais qu'un croyant contre dix infidèles dans la plûpart de ses combats : avec trois cents hommes, il étoit en état d'en vaincre dix mille, tant la confiance en des légions célestes & l'espérance d'une couronne immortelle donnoient de force à sa petite troupe. Un Général d'armée, un Ministre d'Etat, peuvent tirer grand parti de ces ames de feu. Mais aussi quels dangereux instrumens en de mauvaises mains ! Un enthousiaste est souvent plus redoutable avec ses armes invisibles, qu'un Prince avec toute son artillerie. Que faire à des

des gens qui mettent leur falut dans la mort, qui fe multiplient à mefure qu'on les moiffonne, & dont un feul fuffit pour réparer les plus nombreufes pertes? Semblables au polype, partagez tout le corps en mille piéces, chaque membre coupé forme un nouveau corps. Exilez ces efprits ardens au fond des provinces, ils mettront toutes les villes en feu. Il ne refteroit donc qu'à les enfermer çà & là dans les prifons, où ils fe confumeroient comme des tifons embrafés, jufqu'à ce qu'ils fuffent réduits en cendres.

On ne fait guere quel parti prendre avec un corps de *fanatiques*; ménagez-les, ils vous foulent aux piés; fi vous les perfécutez, ils fe foûlevent. Le meilleur moyen de leur impofer filence, eft de détourner adroitement l'attention publique fur d'autres objets; mais ne forcez jamais. Il n'y a que le mépris & le ridicule qui puiffent les décréditer & les affoiblir. On dit qu'un chef de police, pour faire ceffer les preftiges du *fanatifme*, avoit réfolu, de concert avec un chimifte célébre, de les faire parodier à la foire par des charlatans. Le remede étoit fpécifique, fi l'on pouvoit defabufer les hommes fans de grands rifques;

risques ; mais pour peu qu'on léve le voile ; il est bien-tôt déchiré. Ménagez la religion & le peuple, parce qu'ils sont redoutables l'un par l'autre.

Le *fanatisme* a fait beaucoup plus de mal au monde que l'impiété. Que prétendent les impies ? se délivrer d'un joug, au lieu que les *fanatiques* veulent étendre leurs fers sur toute la terre : Zélotypie infernale ! A-t-on vû des sectes d'incrédules s'attrouper, & marcher en armes contre la divinité ? Ce sont des ames trop foibles pour prodiguer le sang humain : cependant il faut quelque force pour pratiquer le bien sans motif, sans espoir, & sans intérêt. Il y a de la jalousie & de la méchanceté à troubler des ames en possession d'elles-mêmes, parce qu'elles n'ont ni les prétentions, ni les moyens que vous avez..... On se garde bien au reste d'adopter de semblables raisonnemens, qui ont fait le tourment de tant d'hommes aussi célébres par leurs disgraces, que par les écrits qui les leur ont attirées.

Mais s'il étoit permis d'emprunter un moment, en faveur de l'humanité, le style enthousiaste, tant de fois employé contr'elle, voici l'unique priére qu'on opposeroit aux *fanatiques* :

 »Toi

» Toi qui veux le bien de tous les hom» mes, & qu'aucun ne périsse; puisque tu ne » prens aucun plaisir à la mort du méchant » délivre nous, non pas des ravages de la » guerre & des tremblemens de terre, ce sont » des maux passagers, limités, & d'ailleurs » inévitables, mais de la fureur des persécu» teurs qui invoquent ton saint nom. Enseigne» leur que tu hais le sang, que l'odeur des » viandes immolées ne monte point jusqu'à » toi, & qu'elle n'a point la vertu de dissiper » la foudre dans les airs, ni de faire descen» dre la rosée du ciel. Eclaire tes zélateurs, » afin qu'ils se gardent au-moins de confondre » l'holocauste avec l'homicide. Rempli-les » tellement de l'amour d'eux-mêmes, qu'ils » puissent oublier leur prochain, puisque leur » pitié n'est qu'une vertu destructive. Hé! » quel est l'homme que tu as chargé du soin » de tes vengeances, qui ne les mérite cent » fois plus que les victimes qu'il t'immole? » Fais entendre que ce n'est ni la raison ni la » force, mais ta lumiére & ta bonté, qui con» duisent les ames dans tes voies, & que c'est » insulter à ton pouvoir, que d'y mêler le » bras de l'homme. Quand tu voulus former

» l'U-

» l'Univers, l'appellas-tu à ton ſecours? & s'il
» te plaît de m'introduire à ton banquet, n'es-
» tu pas infini dans tes merveilles? mais tu
» ne veux pas nous ſauver malgré nous. Pour-
» quoi n'imite-t-on pas la douceur de ta grace,
» & prétend-on m'inviter par la crainte à
» t'aimer? Répands l'eſprit d'humanité ſur la
» terre, & cette bienveillance univerſelle, qui
» nous remplit de vénération pour tous les ê-
» tres avec qui nous partageons le don préci-
» eux du ſentiment, & qui fait que l'or &
» les émeraudes fondus enſemble ne ſauroient
» jamais égaler devant toi le vœu d'un cœur
» tendre & compatiſſant, encore moins expier
» l'horreur d'un homicide. «

ARTICLE DEUXIEME.

VOYAGE DANS LE MICROCOSME,

Par un Disciple moderne de Pythagore.

LA derniére fois que mon ame quitta le corps auquel elle étoit unie, elle ne passa point tout de suite dans un autre. Dégagée de son envelope grossiére, elle ne demeura pas sans organes; un corps subtil lui restoit, à-peu-près tel que Léibnitz l'avoit conçu, & je reconnus qu'elle en étoit inséparable. J'éprouvai alors la vérité de cette maxime des Philosophes, que l'idée de la grandeur est purement relative: le corps humain me parut un monde entier, dont je résolus de visiter les merveilles. Vous pensez bien, Lecteur, que la tête d'un Philosophe fut le premier de ces Mondes ambulans, qui excita ma curiosité.

M'étant introduit sans peine dans cette tête, je gagnai le cerveau en diligence. Je me trou-

trouvai bientôt au milieu d'une grande place ; à laquelle aboutissoient cinq rues fort larges, & qui portoient chacune le nom d'un des cinq sens. Par ces cinq rues arrivoient continuellement des marchandises de toute espèce, *images*, *sensations*, *idées confuses*, *&c.* Un porte-faix robuste, nommé *Mémoire*, se chargeoit de tout ce qu'il pouvoit saisir, & le portoit dans ses magasins. Là, il faisoit un triage ; je le vis choisir une partie des choses qu'il avoit apportées, & les distribuer par ordre dans des boëtes bien étiquetées, à-peu-près comme les drogues sont rangées dans la boutique d'un Apoticaire. Le reste demeuroit pêle-mêle en un tas confus, où la plûpart se réduisoient en poussière & s'évanouissoient avec le tems.

Au-dessus de ces magasins, habitoit la *Réflexion*, espèce d'Officier qui venoit faire la revuë des drogues. Il en prenoit quelques-unes & les portoit dans un laboratoire, où un Chymiste, nommé *Abstraction*, les mettoit à l'alambic & en faisoit des *Extraits*, que l'on portoit dans le Cabinet de l'*Entendement*. Je vis dans ce Cabinet un spectacle admirable, les principes de toutes les choses contenues dans

dans les magaſins de *Mémoire*, rangés dans le plus bel ordre, ſuivant les genres & les eſpèces; & ces principes, comme tous les *Eſprits*, ſe conſervoient beaucoup plus longtems que les matiéres dont on les avoit extraits. Ils étoient même inaltérables, quand l'opération avoit été bien faite.

Un ſage Miniſtre, nommé *Raiſon*, les conſidéroit attentivement, les comparoit, les mêloit en différentes proportions, ſuivant mille combinaiſons diverſes, & obſervoit ſoigneuſement ce qui en réſultoit. Il l'écrivoit enſuite dans ſes Régiſtres, & en formoit la Métaphyſique, ou la Philoſophie première. C'étoit ſur les découvertes que le Miniſtre faiſoit dans ſes opérations, qu'il dreſſoit ſes ordres, pour les envoyer à la *Volonté*, chargée de l'exécution.

Mais il avoit une rivale dangereuſe dans la perſonne d'une Fée nommée *Imagination*. L'ame avoit pris cette Fée à ſon ſervice, pour préſider à ſes plaiſirs, & même pour divers ouvrages utiles. Elle pourroit ſe rendre recommandable par ſes aimables talens, ſi elle vouloit ſe ſoumettre aux ordres de *Raiſon*. Mais capricieuſe à l'excès, elle ne connoît aucune régle, & ſouvent elle ne ſe plaît qu'à trou-

troubler le Ministre dans son travail. Elle excelle dans la Peinture: elle prend en deux coups de pinceau l'image de tout ce que les sens apportent dans la Place publique, des objets que *Mémoire* a ramassés; elle les unit ensemble, les sépare, les mutile, les combine à sa fantaisie, & les fait parvenir à la *Volonté*, comme des ordres de *Raison*. Souvent, au moyen d'une *Lanterne-magique*, elle représente tous ces vains phantômes sur le mur extérieur de l'*Entendement*, & met aux champs les *Passions*, soldatesque impétueuse & turbulente, qui prend les prestiges de la Magicienne pour des signaux & des commandemens de la Souveraine. Quelquefois elle s'avise de vouloir peindre les essences des choses, & de substituer ses figures aux *Extraits* que le Chymiste de *Reflexion* fournit à l'*Entendement*. L'ame de mon Philosophe étoit fort occupée à rendre cette enchanteresse plus traitable: elle en espéroit les plus belles choses, si elle pouvoit l'engager à bien vivre avec le Ministre.

Après avoir vu toute la Cour du petit monde où je me trouvois, je désirai de connoître la Reine. Mais elle se cachoit à mes yeux; je me crus chez un de ces Monarques de l'Orient,

rient, soigneux d'étaler leur faste & de dérober leur personne aux regards du peuple. D'abord, sur la foi de Descartes, je me rendis dans la *glande pinéale* : je n'y trouvai point ce que je cherchois. Alors ne doutant pas que quelques Modernes n'eussent raisonné plus juste, je courus au *corps calleux*. Mes soins n'eurent pas un meilleur succès. Enfin je demeurai convaincu qu'ayant des organes matériels, il m'étoit impossible d'appercevoir un être simple & spirituel; & je résolus bien d'avertir les Philosophes, que leurs yeux étant encore infiniment plus grossiers que les miens ne l'étoient alors, inutilement chercheroient-ils la tête d'un Géant pour la disséquer; ils n'y appercevroient aucun vestige de *l'ame*.

Je commençois à m'ennuyer dans un monde si sérieux. Ma curiosité étoit satisfaite: je me promettois plus d'amusement dans quelqu'autre planète de même espèce, & je fis dessein de m'y rendre incessamment. L'occasion de sortir du lieu où j'étois se présenta bientôt. Un Adversaire attaqua la doctrine de mon Philosophe. A l'instant il s'éleva dans sa tête un orage terrible; tout y étoit en fermentation: les esprits animaux se portoient impé-

impétueusement vers sa bouche ; il crioit à plein gosier. Je sortis en nageant dans le torrent de ses paroles.

Avide de connoissances, je recommençai bientôt mes voyages. Mais il étoit question de choisir un monde dans lequel je ne revisse pas précisément les mêmes choses. Je me déterminai pour une jeune Coquette ; n'espérant pas de trouver jamais une tête moins semblable à celle d'un Philosophe.

Mais je voulus commencer par visiter le cœur, que je croyois beaucoup plus cultivé & plus vivant que la tête. Pour cet effet, voyant un Petit-maître qui se disposoit à lui débiter des fleurettes, je me tins prêt, & j'entrai avec le souffle de ses paroles dans l'oreille de la Dame. Mon étonnement fut grand, quand je me vis parvenu à son cerveau. Je m'étois flatté que des paroles si douces me conduiroient droit au cœur. Mais j'appris que ce cœur est pour l'ordinaire de difficile accès. Un monstre qu'on appelle *Orgueil*, en défend l'entrée. D'ailleurs, il est presque toujours environné de neiges & de glaces, qui en rendent les avenues impraticables. Seulement, en certaines saisons, les vapeurs qui s'é-

s'élévent des régions plus basses, fondent ces neiges & ces glaçons; le monstre lui-même est embarrassé dans ce dégel; & celui qui sçait profiter du moment, entre dans la Place. Mais on assure que le climat n'est pas supportable, & que jamais personne n'y a fait un long séjour. Le Lecteur se contentera, s'il lui plaît, de cette relation que je lui donne sur de bons Mémoires; car j'ai perdu l'envie de voyager en semblable Pays.

Cependant je me trouvois dans la tête, & je résolus de la visiter. La Place publique étoit infiniment plus tumultueuse que celle de la tête Philosophe. Je me crus au milieu de la Foire S. Germain. Des torrens de sensations de toute espèce remplissoient les cinq rues des sens, & dégorgeoient dans la Place. Celles de ces sensations qui étoient les plus vives & les plus légères, entroient par les fenêtres dans le Magasin de *Mémoire*, qui ne se mettoit point en peine de les arranger. Je m'apperçus seulement qu'elle mettoit à part celles que lui indiquoient certains Messagers de la Reine. Je demandai à l'un de ces gens, si je pourrois voir la Maîtresse d'un Pays si remarquable. Sans difficulté, me répondit-

il;

il; on la rencontre par-tout. Ah! m'écriai-je, je verrai donc enfin une ame! je m'étois bien douté que celle-ci ne feroit pas auffi invifible que celle du Philofophe. Que parlez-vous d'ame? reprit-il; nous n'en connoiffons point ici. Une figure aimable & vivante eft notre Souveraine, le feul objet de nos attentions & de nos hommages. Allez promptement vous jetter à fes pieds: elle a naturellement du goût pour les nouveaux venus. Je montai aux appartemens, & je vis fur un trône une petite figure très-jolie, parfaitement femblable au corps dans lequel j'étois entré. C'étoit la Souveraine, le principe de tout ce qui fe paffoit dans ce petit monde. *Amour-propre* étoit fon favori, *Imagination* faifoit les fonctions de premier Miniftre, & *Caprice* avoit fous elle le commandement général. *Vanité*, *Folie*, *Frivolité*, avec deux ou trois paffions, achevoient de former le Confeil. Surpris de cet arrangement, je demandai à un Courtifan fi la Reine n'avoit pas un Miniftre nommé *Raifon*? Ha! me dit-il, il n'a paru qu'un feul jour à la Cour; il ne fut pas écouté: fes confeils étoient du vieux tems; ils auroient gâté les affaires de la Reine. Les plai-

ſirs ſont les occupations de notre aimable Souveraine, & la conquête des cœurs eſt le grand objet de ſes travaux. Ce vieux radoteur troubloit nos plaiſirs, & ſous ſes ordres nous n'euſſions pas conquis deux cœurs dans une année. Nous nous liguames tous contre lui; la Reine le bannit à perpétuité. Gardez-vous de parler de lui & de témoigner que vous le connoiſſez; vous ne ſeriez pas bien reçu. Entrez dans la Sale du Conſeil; vous entendrez les délibérations. Comment, lui dis-je, un Etranger oſe-t-il y pénétrer? Oh! reprit le Courtiſan, on ne vous remarquera pas: le Conſeil change ſi ſouvent, que la Reine n'en connoît jamais tous les Membres; le Favori, & ceux que vous voyez aſſis dans les cinq ou ſix premiéres places, ſont ſeuls permanens. J'entrai: *Vanité* ouvroit la bouche dans ce moment pour avertir qu'on avoit vu paroître un Petit-maître fier & brillant, dont le cœur ſeroit une conquête d'importance, & fort propre à donner de la réputation aux armes de la Princeſſe. Il fut réſolu tout d'une voix, & par acclamation, qu'on la tenteroit. On commençoit à délibérer ſur les moyens; mais *Caprice* prenant la parole, dit d'un ton bruſque: *Il*

fait

fait beau, allons nous promener. La Reine se leva, & une partie de sa Cour la suivit dans les Jardins. Elle m'apperçut en passant, & m'ayant accueilli d'un souris gracieux, elle ordonna qu'on me fit voir les raretés du Palais, en attendant son retour. Celui qui fut chargé de me conduire, me fit parcourir une multitude de Sales, de Galeries, de Cabinets, où tout respiroit le luxe & la mollesse. Mais l'uniformité de l'ameublement me frapa: partout les murs étoient revêtus de glaces, au lieu de tapisseries. Il faut, me dit mon guide, que notre Souveraine se voye par-tout: de quelque côté qu'elle jette les yeux, elle rencontre son image; on ne peut lui offrir rien de plus agréable. Tout au plus elle souffre les Portraits que vous voyez dans les intervalles: les plus éloignés représentent ses conquêtes passées; ceux-ci, beaucoup plus en vue, annoncent celles qu'elle se propose de faire. Il y a des gens de tout état, Courtisans, Guerriers, Abbés, Gens de Robe, mais tous Petits-maîtres: les gens sages sont trop unis & trop modestes; ils ne méritent pas notre attention.

Je me souvenois du Monde Philosophe, &

voulant sçavoir s'il y avoit quelque chose de semblable dans celui-ci: Menez-moi, dis-je à mon guide, dans l'appartement de *Réflexion*; je suis curieux de voir comment on fait ici les *Extraits* des choses. De quoi me parlez-vous? dit-il; je ne connois point votre *Réflexion*. C'est, lui dis-je, cet Officier qui fait mettre les idées à l'alambic par un Artiste habile, pour en tirer la quintessence. Ha! ha! reprit le guide, il me semble en avoir ouï parler; ce sont des opérations à la vieille mode, & qui ne sont plus bonnes que pour les Pédans. Nous ne les connoissons point ici. *Réflexion* a délogé en même tems que *Raison*. *Imagination* suffit à tout. La Reine n'a besoin que de connoître la superficie des choses: son grand Ministre lui en fait des Tableaux en miniature, sur lesquels elle se détermine & prend toutes ses résolutions. Convenez que tous ces *Extraits* de votre Chymiste sont avantageusement remplacés. Entrons dans le Cabinet du Ministre, vous le verrez travailler. Je vis en effet des rouleaux de parchemin, sur lesquels un pinceau délicat avoit tracé des figures de toute espèce: je crus voir les Livres hiéroglyphiques des anciens Prêtres d'E-

gypte.

gypte. Voilà, me dit-on, de quoi se déterminer avec connoissance de cause, & prendre de justes mesures. Considérez la figure de ce Cavalier. N'y voit-on pas d'un coup d'œil s'il a l'air noble, la taille proportionnée, la jambe bien faite? Qu'importe l'intérieur? D'ailleurs on en juge aisément à la physionomie. Voyez cette foule de Captifs attachés à un Char de Triomphe: toutes vos idées alambiquées exprimeront-elles avec la même force cette gloire qui suit les conquêtes de deux beaux yeux?

J'avois peine à m'empêcher de rire dans cet auguste sanctuaire de l'Etat. Heureusement mon guide me tira de peine. Venez, dit-il; je vous réserve encore des choses plus importantes: allons à l'Arsenal. Comment, m'écriai-je; y a-t-il ici un Arsenal? Et pourquoi non? reprit-il; tout Conquérant n'a-t-il pas le sien? Il me conduisit dans une vaste cour environnée de bâtimens d'ordre composite, & qui me parurent construits de porcelaine & de vernis de la Chine.

Les Equipages de guerre se trouvoient dans la Cour. C'étoient des Caléches, des Cabriolets, & des Obligeantes en cul de singe, en ver-

nis de *Martin*, extrêmement leſtes & galantes; peu de Carroſſes, & preſque entiérement de glaces. Plus loin ſe voyoient les trophées; Bonnets de Préſidens, Mîtres, Petits-collets, Plumets, Coffres-forts de Financiers, entaſſés pêle-mêle, ſurmontés de cœurs ſanglans & de cerveaux renverſés. D'un autre côté ſe voyoient les atteliers, où des milliers d'Ouvriers de toute eſpèce étoient continuellement occupés. On y broyoit le vermillon, & des fards, dont le ſecret n'étoit connu que d'un ſeul homme de confiance; on y diſtilloit des parfums & des eaux merveilleuſes. La premiére Dame d'atour commandoit dans tout l'Arſenal.

Nous entrâmes dans le principal Pavillon; là, je vis une Sale immenſe, & tout autour des Armoires de cryſtal, contenant des ajuſtemens de toute ſorte, robes, coëffures, dentelles, rubans, &c. Un Cabinet joignant la Sale, contenoit tout ce qui ſert plus particuliérement à la toilette. J'obſervai des armoires, nullement tranſparentes, comme celles de la Sale, & fermées exactement. Mon guide me dit à l'oreille, qu'elles contenoient

des

des remèdes admirables contre les défectuosités naturelles & les injures du tems.

Une espéce d'autel que l'on nommoit *la Toilette*, attira sur-tout mes regards. Il étoit consacré à la *Beauté*. La Dame d'atour y faisoit les fonctions de Grand-Prêtre ; le rouge, le fard, les mouches, les pommades, les essences, les parfums, rangés en bel ordre dans une multitude de boëtes, de pots & de phioles, paroissoient autant d'offrandes destinées à la Divinité du lieu. Des cheveux mal plantés, des sourcils irréguliérement placés, étoient autant de victimes qu'on lui sacrifioit. Tout cela se traitoit avec une attention extrême ; la Grande-Prêtresse paroissoit méditer profondément ; & afin que tout ce sérieux ne nuisît point aux charmes de la Reine, un jeune Abbé avoit la charge de l'entretenir des nouvelles du jour, ou de lui faire quelque lecture.

La Bibliothèque étoit auprès de ce cabinet. Tous les livres se trouvoient distribués en deux classes, l'Histoire & les beaux Arts. Dans la premiére, je vis tous les Romans modernes, & toutes les Historiettes galantes ; dans la seconde, divers ouvrages singuliers, dont le Lecteur sera curieux sans doute de voir ici le

Catalogue. Voici les titres des principaux.

Ajustemens du beau Sexe, par ordre alphabétique, 50. vol. *in-folio.*

Traité des Champs de bataille: 1°. De la Promenade: 2°. Des Spectacles: 3°. Du Bal: 4°. Des Petits-soupers, 4. vol. *in*-4°.

L'Art de placer une mouche, 2. vol. *in*-8°. avec figures.

L'Art de mettre en œuvre les dons de la nature, où l'on traite de la conduite des yeux, du ménagement de la voix, & sur-tout du grasseyement, &c. 4. vol. *in*-12.

Correctifs de la Nature, 12. vol. *in*-12.

Satyres de la Modestie, du Sentiment, de la Constance, de la Fidélité, &c. *in*-8°.

Récréations de Toilette, ou du petit-lever. (C'étoit un Recueil de Contes, Epigrammes, Chansons, &c. en plus de 30. vol.)

Connoissances nécessaires aux femmes du beau monde, en Philosophie, Histoire, Géographie, &c. Brochure de 6 pages *in*-24. Par un Sçavant à la mode.

Après avoir parcouru rapidement cette curieuse Bibliothèque, je revins à la Toilette. Les agaceries, les œillades, les minauderies y faisoient l'exercice sur une glace de miroir. Je restai

restai quelque tems à les admirer : l'Infanterie *Prussienne* n'exécute pas mieux le maniment des armes & toutes ses évolutions. Deux violons, avec un flageolet, donnérent le signal ; toutes ces troupes se rangérent en bataille. *Coquetterie* commandoit en chef, & *Manége* étoit son Major-général. Il s'agissoit de conquérir le cœur du Petit-maître, dont j'ai parlé. On se mit en marche. Les *Ris* & les *Jeux* formoient l'avant-garde. En un moment ils envelopérent l'ennemi ; le Corps de bataille s'avança, & les *Oeillades* ayant percé de coups le Petit-maître, la Reine accourut pour jouïr de son triomphe. Mais à l'instant, celui qu'elle croyoit vaincu, se releva, fredonna un petit air, fit une cabriole, & disparut dans les airs, comme une vapeur légére ; soit que les coups qu'il avoit reçus n'eussent point pénétré, soit, comme le prétendit le Chirurgien-Major de l'armée, que cette espéce n'ait point de cœur & ne puisse être blessé mortellement.

La Reine mortifiée de l'avanture, forma le dessein de s'attacher à des conquêtes plus solides & plus glorieuses. *Imagination* lui avoit parlé quelquefois d'un Seigneur très-bien fait, nourri dans les belles connoissances, & parfaitement

tement formé à l'usage du monde. Voilà, dit la Princesse, une conquête propre à relever ma gloire. Les ordres furent donnés pour cette grande entreprise. Ce Seigneur s'étoit enfermé dans une Place, que *Raison* & l'*Expérience* avoient fortifiée : il y fut assiégé. La Reine déploya toutes ses forces & son habileté. Mais le terrain étoit difficile, les assiégés vigilans & pleins de valeur ; les travaux n'avançoient point. Mécontente de ses Généraux, la Reine confia le commandement & la direction du siége à l'*Amour*. Ce Dieu malin résolut de profiter de l'occasion, pour se venger d'une Princesse, qui ne lui avoit jamais rendu que des hommages trompeurs. Il séduisit *Caprice*, & ce traître lui ayant ouvert une porte secrette du *Cœur* de sa Maîtresse, l'*Amour* s'en empara.

La Reine consternée, fit offrir au Seigneur de la Place assiégée un Traité d'Alliance, portant, que les deux Empires seroient réunis sous leur commune autorité. Mais ce fier ennemi lui fit répondre, que leurs Sujets n'étoient point faits pour vivre ensemble ; il lui conseilla de décamper secrettement pendant la nuit, & promit généreusement de ne la point troubler dans sa retraite. Ici,

Ici, Lecteur, vous me dispenserez de vous peindre ce qui se passa dans la tête où j'étois logé: ma plume n'y pourroit suffire. Tout fut en un moment dans la plus grande confusion. *Imagination* se troubla; le Favori *Amour-propre* tomba dangereusement malade; *Vanité* fut saisie d'une fiévre ardente. La Reine cassa de dépit une partie de ses glaces; & dans son premier transport, elle ordonna de mettre le feu à l'arsenal. Je ne veux plus, disoit-elle, de ces indignes armes, qui m'ont si mal servie. Mais *Vanité*, malgré sa fiévre, eut assez de présence d'esprit pour remontrer que l'on devoit moins s'en prendre à l'Arsenal même, qu'à celle qui y commandoit, laquelle avoit sans doute très-mal fait son devoir. La Reine l'embrassa tendrement pour cet avis salutaire. On chassa honteusement la Dame d'atour, & l'on se promit pour la suite des succès plus heureux. Le calme se rétablit insensiblement. Je profitai de la bonace, & m'échappai par une fente qui s'étoit faite pendant le tumulte au Dôme du Palais.

* * *

A R-

ARTICLE TROISIEME.

REFLEXIONS

Sur la différence qu'il y a entre l'Homme honnête & civil, & l'Homme poli & bien élevé. *

ON confond très souvent, dans le langage ordinaire, l'idée d'*homme honnête & civil* avec celle d'*homme poli & bien élevé*. Elles sont cependant différentes. L'idée d'*homme poli & bien élevé* emporte avec elle celle d'*homme honnête & civil*; mais cette derniére n'est point dans le même cas par raport à la premiére. La *civilité* & l'*honnêteté* ont un prix & un mérite qui leur est propre; la *politesse* & la *bonne éducation* servent à en réhausser l'éclat, & y ajoutent souvent beaucoup en y mettant ce qui leur est particulier.

Sacrifier son amour propre à celui des autres,

* Cette piéce est tirée d'un Ouvrage Anglois périodique, intitulé, *The World*. L'Auteur est le Comte de *Chesterfield*.

tres, c'eſt, ſelon moi, ce qui caractériſe l'*homme honnête* & *civil*: Faire ce ſacrifice d'un air aiſé, naturel, rempli de graces, c'eſt ce qui diſtingue l'*homme poli & bien élevé*. La bonté du cœur donne la premiére de ces qualités; l'autre eſt le fruit du bon ſens aidé de l'expérience & des lumiéres d'un eſprit attentif & obſervateur.

Un Villageois, s'il a un bon naturel, ſera *honnête & civil*; mais il ne ſera pas un *homme poli & bien élevé*. Un homme de Cour pourra être *très poli* & paſſer pour *bien élevé*, quoiqu'il ne ſoit point recommandable par la bonté de ſon cœur; il ne lui faut pour cela que de la prudence & du bon ſens.

Comme la *franchiſe* dégénére ſouvent en *brutalité*, de même la *politeſſe*, pouſſée trop loin, dégénère en *flatterie*. La vraie politeſſe tient toujours le milieu entre ces deux extrémités odieuſes. Elle ne donne pas trop non plus au *Cérémoniel*, qui, en fait de politeſſe, eſt en quelque ſorte ſuperſtition & bigotterie, ainſi qu'il l'eſt ſouvent en fait de Religion: cependant, comme il conſtitue l'extérieur de l'une & de l'autre, il ne convient pas de le proſcrire abſolument; il faut s'y ſoumettre juſques

à

liteſſe. A la Cour, deux ennemis s'embraſſent, qui ſe perceroient le cœur. Un ſourire y ſert ſouvent à cacher des larmes. On s'y fait des offres mutuelles de ſervices, tandis qu'on ne cherche qu'à ſe nuire. C'eſt à la Cour que le ſerpent ſait le mieux prendre les aparences de la ſimple colombe. Tout cela, il eſt vrai, ſe fait aux dépens de la ſincérité, mais il ſuffit qu'il en réſulte un bien pour la ſocieté en général.

Je ne voudrois cependant pas qu'on prit mal ma penſée, & qu'on s'imaginat que je recommande qu'on fit un uſage auſſi profane & auſſi criminel de la politeſſe, que de la faire ſervir d'inſtrument à la fourberie & à la perfidie; je veux ſeulement conclure de ce que j'ai dit ci-deſſus, combien le mérite de la politeſſe peut relever celui de la vertu & de la candeur, puiſqu'il eſt autant capable de diminuer la laideur & l'atrocité du menſonge & du vice.

Je ſuis fâché d'être obligé d'avouer que ma patrie ne me paroit pas être le ſiége de la plus parfaite politeſſe & du ſavoir-vivre le plus accompli, quoique je ſois bien perſuadé qu'elle ne le céde à aucun pays, à l'égard d'une ci-

vilité

vilité vraie & sincére, du moins entant que cette civilité est, (& on peut dire qu'elle l'est jusqu'à un certain point) un devoir inférieur de morale, qui tient à ce grand devoir, de faire aux autres ce que nous voudrions qui nous fût fait. Si les François nous surpassent en politesse, l'incomparable Auteur de l'*Esprit des Loix* en rend raison avec beaucoup d'impartialité, & je pense, avec beaucoup de vérité. *Si mes compatriotes*, dit-il, *sont les plus polis de tous les hommes, c'est qu'ils sont les plus vains.* * Il est certain que leur politesse, & leur attention à flatter l'amour propre des autres, a sa source dans leur intérêt propre; c'est un commerce général qui se soutient par un échange d'attentions, & souvent sans un grain de mérite solide qui pût faire lever la balance.

Il seroit à souhaiter qu'on regardat la politesse comme une partie essentielle de l'éducation, surtout de celle des jeunes gens de qua-

* Les Anglois manquent à la politesse, surtout envers les étrangers, par une sorte de vanité bien plus condamnable que celle qui rend les François si polis. Chez ceux-ci: un vice produit une qualité, chez ceux-là, un vice en produit un autre.

lité. On pourroit employer à les y former ce tems qu'on donne à certaines études Académiques qui sont assez inutiles, ou du moins y consacrer quelques-unes de ces heures que nos jeunes Seigneurs passent auprès de leurs chevaux, ou sur le siége de leurs cochers. Il seroit naturel que ceux qui, par leur rang & leur fortune, sont appellés à faire l'ornement de la Cour, n'en fussent pas la honte & l'opprobre par leurs maniéres. Mais je remarque avec peine, qu'il est du bon ton parmi notre jeunesse de l'un & de l'autre sexe, de donner à la politesse le nom de cérémonie & de formalité : de là vient qu'ils la tournent en ridicule, & qu'ils adoptent à sa place une négligence & une inattention offensante pour ceux avec qui ils se rencontrent, & qui, j'ose le dire, les prive eux-mêmes de plaisirs, que peut-être ils n'ont jamais connu, & qui cependant sont de vrais plaisirs.

L'amour & l'amitié produisent nécessairement, & authorisent avec raison la familiarité ; mais alors même il faut que la politesse en marque les bornes ; car il n'est pas rare de voir des exemples de passions & d'amitiés affoiblies, & même tout-à-fait détruites par une trop grande fami-

familiarité: une certaine retenue, une reserve polie assûre à cet égard notre plaisir sans le diminuer en rien.

La politesse fait aussi l'ornement & le lien du commerce de la vie; elle nous attache, elle nous rend chers les uns aux autres; & en même tems qu'elle nous assure & nous permet une liberté raisonnable, elle met un frein à cette licence indécente dans les discours, qui éloigne les honnêtes-gens, ou qui les revolte contre nous. Les grands talens illustrent un homme, un mérite éclatant le fait respecter, un profond savoir le fait estimer, la politesse seule lui gagne les cœurs.

Je crois devoir la recommander en particulier à mes chêres compatriotes, comme le plus grand ornement de celles qui ont la beauté en partage, & comme la ressource la plus sure de celles qui sont privées de cet avantage. La politesse facilite la victoire, embellit le triomphe, assure les conquêtes; elle fait, en quelque maniére, d'une belle femme une Déesse; & elle assure au moins le respect à celles qui n'ont pas assez de charmes pour exciter notre admiration & nos hommages.

Je dirai enfin, que quoiqu'on ne puisse

pas mettre la politesse dans le rang des vertus proprement dites, elle produit cependant tant d'heureux effets, qu'on doit la regarder, non pas seulement comme une chose de pure perfection, mais comme une espéce de devoir.

ARTICLE QUATRIEME.

DISCOURS

Sur cette queſtion : *Le Caffé eſt-il utile ou nuiſible à la ſanté?* *

MONSIEUR de *Juſſieu* dans un ouvrage publié en 1715., diſoit que depuis ſoixante ans qu'on parle du Caffé en Europe, tant de gens en avoient écrit ſans le connoître en effet, qu'on feroit un volume des erreurs dans leſquelles on eſt tombé à ſon ſujet. On peut ajouter, que depuis plus de deux ſiécles qu'il eſt en uſage en Aſie, on feroit pluſieurs volumes des bonnes & des mauvaiſes qualités qu'on lui attribue contradictoirement. L'entouſiaſme a entrainé preſque tous ceux qui l'ont

 défini;

* Quoique ce Diſcours ne ſoit pas dans le genre de ceux qui entrent dans notre plan, nous avons cru qu'il feroit plaiſir à tous les ordres de Lecteurs ; il a été lû dans une ſéance de l'Académie de Lyon ; nous ſouhaiterions que la modeſtie de l'Auteur ne s'obſtinat pas à nous empêcher de le nommer, lui étant déja redevables de l'excellent Diſcours ſur *Tout ce qui eſt, eſt bien*. Vol. III.

défini; &, ſoit l'obſcurité de cette fêve, qui, quoique dans nos mains, préſente encore bien des difficultés à ſurmonter pour être analyſée parfaitement; ſoit ſon origine ou ſa découverte, qui tient un peu du merveilleux; ſoit l'éloignement du pays qui lui a donné la naiſſance; ſoit enfin le plaiſir qu'on trouve à en uſer; toutes ces raiſons nous laiſſent encore dans une ſorte d'incertitude, qu'il faut vaincre, s'il eſt poſſible: ayons le courage de chercher des motifs aſſez plauſibles pour prendre un parti, qui ne repugne pas à la raiſon, quand il repugneroit à la mode, & voyons ſi l'uſage du Caffé eſt auſſi bon ou auſſi mauvais qu'on le prétend.

Il ſeroit embarraſſant & fort inutile de diſcuter les différents noms qu'on lui a donnés, & ſous leſquels il eſt connu: le mot Latin *Faba Arabica*, & le mot François *Caffé*, ſuffiſent à cet égard; laiſſons de même la maniére dont il a été découvert, & s'il eſt vrai ou non qu'un berger l'ait fait connoitre au ſuperieur d'un Monaſtere pour tenir ſes moines éveillés pendant l'office. La comparaiſon qu'on en fait avec le Nepenthe d'Homere eſt une exagération, qui n'a pas plus de vraiſemblance, quel-

qu'ho-

qu'honorable qu'elle soit au Caffé, que la prétention de ceux qui en font remonter l'usage jusqu'aux Lacédémoniens même, qui n'en ont jamais entendu parler. L'arbre du Caffé, qu'on peut appeller Caffier, croit dans son pays natal, qui est l'Arabie heureuse, & même à Batavia où les Hollandois l'ont transporté, jusqu'à la hauteur de 40. pieds; son tronc n'excéde pas quatre à cinq pouces de diamètre; on y voit en toutes les saisons des fruits, & presque toujours des fleurs; il fournit deux on trois fois l'année une recolte très abondante. C'est à Mr. de Messons, Lieutenant Général d'Artillerie, qu'on doit le premier Caffier qu'on ait vû au jardin du Roi; il avoit cinq pieds de hauteur & un pouce de grosseur, lorsque Mr. de Jussieu en a parlé, & je ne crois pas qu'il ait augmenté depuis. Il ne peut être rangé dans une classe qui lui convienne mieux que celle des jasmins, si l'on a égard à la figure de sa fleur, à la structure de son fruit & à la disposition de ses feuilles.

La maniére de préparer le Caffé & d'en former cette boisson délicieuse qui lui a donné tant de vogue, varie chez les différents peuples; ils se réunissent presque tous à le rôtir

& à le reduire en farine pour en tirer le ſuc. On a reproché aux Arabes de tremper dans l'eau bouillante ou de paſſer au four tout le Caffé qui ſort de leur pays, de peur qu'il ne produiſe ailleurs que chez eux : ce reproche tombe à plus juſte titre ſur les Colons de l'Amérique, à qui l'interêt, ce guide trop général des hommes, a inſpiré de défendre ſous peine de mort de laiſſer ſortir du Caffé de leur territoire avant qu'il ait été paſſé au four ; on le cultive aujourd'hui en tant d'endroits différents, qu'on doit préſumer que les Arabes l'ont cédé à d'autres peuples, qui ſont venus à bout de le tranſporter dans tout ſon entier où ils ont voulu. Cette multiplication du Caffé dans tant de climats différents, eſt une objection qu'on peut faire à ceux qui le croyent ſi ſalutaire; le climat influe ſans doute beaucoup plus ſur les arbres & ſur les fruits que ſur les hommes, il doit les dénaturer: qui peut s'aſſurer d'avoir du Caffé de l'Arabie heureuſe où la Providence l'a placé, dans l'ordre général qu'elle a donné aux végétaux? où ne va point l'avidité humaine? quelles tromperies n'éprouve-t-on pas ſur cet article comme ſur tant d'autres? Une ſeconde difficulté plus grande, & qui eſt attachée à preſ-

que tout le genre végétal, qui vient de loin, c'eſt que le Caffé ſe deſſéche aſſez promptement, & perd la vertu qu'il peut avoir: les auteurs qui en ont parlé, ſoutiennent que le meilleur Caffé ne peut ſe conſerver plus de cinq à ſix ans, quoique l'opinion commune ſoit de croire qu'il n'eſt jamais meilleur que lorſqu'il eſt vieux: le Caffé frais & humide mis en baril ne ſe conſerve pas.

Les Chimiſtes s'accordent aſſez à dire que le Caffé dans ſa décompoſition donne du ſoufre & du ſel volatil: on reconnoit à ce produit la qualité inconteſtable dont il jouit, de tenir éveillés ceux qui en prennent. Il y a tant à dire ſur ce ſoufre & ſur ce ſel volatil, que je ne l'entreprendrai pas: il y a des ſoufres & des ſels volatils de tant de ſortes, ils varient d'ailleurs ſi fort par la dépendance de la terre & de l'air, qui concourent à la production du Caffé qui les contient, qu'il eſt au-deſſus de la Chimie même d'apprécier leur juſte valeur & de marquer toutes leurs nuances.

On devroit d'abord conclure de cette qualité eſſentielle du Caffé, qu'il n'y a que ceux qui dorment trop qui en ont beſoin; & ce nombre eſt aſſez petit: il faudroit encore con-

noitre

noitre la source de l'assoupissement dont il s'agit; car s'il vient de quelqu'engorgement ou de quelqu'obstruction dans les nerfs, il ne seroit pas douteux que l'action du Caffé n'y fût nuisible; il augmenteroit le mal au lieu de le détruire: il faudroit enfin sçavoir assez au juste la sorte d'esprits que donne le Caffé, pour en proportionner la fourniture au besoin qu'on en a. Je vois que les gens les moins endormis en prennent autant que ceux qui le font le plus. On doit pourtant opter & convenir, que s'il est salutaire aux premiers par la vivacité qu'il met dans leur sang, assez forte pour les tenir éveillés, il est aussi nuisible à ceux qui ne dorment qu'autant qu'il le faut; il doit produïre dans ces derniers une privation de sommeil infiniment désavantageuse, & qui peut devenir la source d'une infinité de maux. Je voudrois que ceux qui dorment trop, avant que d'en venir à une boisson, de l'aveu de la raison, aussi incertaine que celle-là, eussent éprouvé des remédes plus naturels que ceux qui ont été placés si loin d'eux, & dont l'Univers si ancien ne jouit que depuis si peu de tems. Me persuadera-t-on que la diette, l'exercice & l'eau, qui sont donnés à tous les hommes

& dans tous les pays, si analogues d'ailleurs avec la constitution humaine, ne sont pas des moyens plus certains & plus efficaces que l'espéce de boisson dont nous parlons? J'ai vû plus de gens se plaindre que le Caffé leur ôtoit le sommeil, le quitter même par cette raison, que *je* n'en ai vû se féliciter d'être délivrés de leur assoupissement par le Caffé: tous croyent qu'il les éveille, & que par le soufre & les sels qu'il leur fournit, il les anime; il reste à sçavoir si en les animant il ne les anime pas trop, si en les agitant il ne les affoiblit pas, & si une sorte d'épuisement ne succéde pas assez vite à ce feu momentané qu'il leur donne: ces effets sont dans l'ordre des choses, & le contraire n'y est point du tout.

Boecler nous apprend que plusieurs personnes sont tombées dans la consomption, pour avoir pris long-tems du Caffé à jeun. La propriété qu'a le Caffé, d'aiguillonner les fibres & de mettre les humeurs en mouvement, donne lieu de croire qu'il est très nuisible en ce point.

Hoffman prétend que l'usage fréquent de cette liqueur est extrémement préjudiciable aux personnes foibles, dont il affoiblit encore les nerfs: à combien de gens a-t-il causé des tremble-

blements ? Le Caffé, ajoute-t-il, de même que toutes les autres espéces de fêve, contient une huile, qui n'est ni balsamique, ni bienfaisante, mais nuisible au systême nerveux, qu'elle attaque toujours de plus en plus.

Slave dans l'épitre dédicatoire qu'il a mise à la tête de son apologie du sucre, rapporte que l'usage trop fréquent du Caffé le jetta dans une paralysie, dont il ne fut guéri qu'en l'abandonnant tout-à-fait. Qui oseroit soutenir que les apoplexies devenues si fréquentes de nos jours, & sur lesquelles je vois la médecine endormie, n'ayent pas une de leurs sources dans l'usage fréquent du Caffé, puisqu'au rapport des Medecins que j'ai cités, il est nuisible aux nerfs & coagule le sang à force de l'agiter ? C'étoit le systême que je soutenois, il y a quelques mois, à un sçavant Jésuite, qui prenoit beaucoup de Caffé, & qui ne répondit à mes raisons qu'en me citant le plaisir & le débarrassement de cerveau qu'il y trouvoit ; il n'a que trop aidé à la preuve du sentiment que j'avançois, par l'attaque d'apoplexie qu'il a essuiée, & qui a degéneré en paralysie, en ne nous laissant qu'une juste crainte de perdre tout-à-fait un homme vraiement estimable.

Si

Si à la qualité active & irritante du Caffé on ajoute l'eau chaude dans laquelle on le prend, & qui de l'aveu de tous les Physiciens resout & affoiblit les fibres de l'estomach & de tout le corps, on conclurra encore plus volontiers avec *Waldschmidius*, que l'usage du Caffé dispose à la paralysie.

Il y auroit de l'injustice à croire qu'il n'y a pas des temperaments à l'abri de ces influences malignes, dont la constitution nerveuse & sanguine est si bien disposée, qu'elle ne peut guères se ressentir de l'usage du Caffé, à moins que cet usage ne soit excessif; mais on ne peut pas en conclurre qu'il fortifie ces sortes de tempéraments; tout ce qu'on peut en dire, c'est qu'il ne les affoiblit pas autant que les autres.

Quant au secours qu'il donne à l'estomach pour aider sa digestion, je ne puis me persuader qu'il ne se suffise pas à lui-même pour operer ses fonctions: toute précipitation de digestion est un mal pour l'estomach qui ne peut que le déranger: quand il ne feroit que l'habituer à ce secours, ce feroit lui nuire. C'est un homme qui dans la pensée d'y voir plus clair prend des lunettes à vingt ans, & qui à cinquante n'a plus non seulement l'usage

de

de ſes yeux, mais trouve à peine des verres, qui puiſſent y ſuppléer. Je croirois que dans les grandes indigeſtions, après avoir bû beaucoup d'eau le Caffé pourroit aider comme beaucoup d'autres drogues à l'évacuation entiére des matiéres qui les ont cauſées ; c'eſt une erreur, qui peut avoir alors ſon utilité, mais que l'habitude rendroit inutile à cette ſorte de bien, en opérant toujours une ſorte de mal.

Je conviens, dira quelqu'un, que ſi nous vivions ſobrement nous nous paſſerions facilement de tous ces ingrediens, que la bonne chére & le luxe ont introduits; mais comment faire ? il faut hurler avec les loups, & puiſque nous mangeons trop comme tout le monde, il faut bien avoir recours à ces moyens, que j'avoue étrangers peut-être à nôtre tempérament. Cet aveu eſt une avance, dont il ſeroit raiſonnable pour ceux qui la font de tirer parti : qu'ont-ils de plus néceſſaire que leur ſanté pour jouïr des plaiſirs que leur état leur preſente? De quoi jouit-on quand on n'a plus qu'une ſanté languiſſante? Que ne ſacrifieroit-on, pas quand on ſouffre, pour ne plus ſouffrir? Cet aveu ſi ſage ne ſuffit pas à la raiſon, qui l'arrache. Examinons encore ſi le ſecours qu'offre le Caf-

fé à ceux qui ſont dans le cas, n'eſt pas plutôt une augmentation de mal aſſez conſidérable pour en ôter toute idée de bien & de ſecours, comme on oſe le croire. Pour nous en convaincre, revenons à la nature du Caffé; reprenons ſon ſoufre, ſon ſel volatil, ſon huile, ſes parties terreſtres, qui dans l'état de la plus parfaite cuiſſon, du meilleur acabit du Caffé, ne peuvent changer leurs propriétés néceſſaires, qui ſont d'agiter le ſang, de rendre ſa circulation plus languiſſante dans l'extrémité des petits vaiſſeaux, d'obliger les ſucs épais, viſqueux & terreſtres d'y croupir; & quand une fois leur cohéſion a commencé par l'accrétion & la combinaiſon des parties ſimilaires, à former des obſtructions qui produiſent des engorgements & tous les ſymptomes qui en ſont la ſuite.

Je n'ignore point tout ce qu'ont dit des auteurs célébres à l'avantage du Caffé, les prodigès qu'ils lui ont attribués: des eſtomachs rétablis, des maux de tête habituels diſſipés, des temperaments même fortifiés par ſon uſage, ſont les moindres effets de cette boiſſon ſalutaire: je ne doute pas que ceux qui ont avancé ces faits ne les croyent; je doute ſeulement qu'ils

qu'ils les croyent avec raiſon. Il n'y a guéres que les gens de l'art, qu'on puiſſe conſulter avec quelque ſorte de confiance; ils connoiſſent l'économie animale; pluſieurs ſe ſont donné la peine d'examiner les principes conſtitutifs du Caffé; & parmi ceux-là il n'en eſt aucun, qui conſeille indifféremment le Caffé à tout le monde; quelques-uns en diſſuadent ceux qui leur demandent ce qu'ils en penſent. Pour avancer un ſentiment favorable au Caffé & qui fût fondé, il ſeroit à propos de démontrer, que de pluſieurs moyens mis en œuvre pour opérer une guériſon, le Caffé ſeul a pû la produire; c'eſt ce que je ne croirai que lorſque j'y ſerai forcé par l'évidence. Je ne fonde aucune opinion recevable ſur les hommes en général, qui, ſans teinture de médecine & de connoiſſances naturelles, parlent du Caffé ſans ſçavoir ce qu'ils diſent, ignorent également ſi leur eſtomach eſt chaud ou froid, ce qui lui convient comme ce qui ne lui convient pas, & ſe conduiſent ſur le Caffé, comme ſur tout le reſte, par prévention, par mode & ſouvent par caprice.

Il n'eſt pas ſi facile de répondre à ceux qui n'oppoſent à toutes les raiſons qu'on leur préſente

présente pour les détourner de cet usage, que l'habitude où ils sont d'en prendre & que le plaisir qu'ils y trouvent; j'en ai vû plusieurs disputer sur le Caffé & se retrancher à la fin sur cette habitude & sur ce plaisir: j'avouë que j'ai été de ce nombre, & que convaincu par un Médecin célébre, qui vient de s'immortaliser en France, je me défendis encore par ces deux moyens, qui ne laissent pas d'avoir de la force; il m'attaqua alors par les armes de la Philosophie, toujours victorieuse dans ses mains; il me fit honte de laisser ma raison esclave d'une habitude & d'un plaisir, qui pouvoient nuire à ma santé; je cédai à sa persuasion, & je m'en trouve bien: combien d'ennemis qu'on redoute de loin & qu'on terrasse de près! Il n'est pas le premier cet homme habile qui ait avancé que le Caffé étoit un poison lent; tous ces phénomènes que l'on cite (& qui par dérision appellent le Caffé un poison lent en effet, puis qu'il y a quatre-vingts ans qu'ils en prennent sans le ressentir) ne prouvent rien en faveur du Caffé: par la raison que ce sont des phénomènes, on ne peut rien en conclure pour le general des hommes; il reste toujours à constater s'ils n'auroient pas autant vécu, &

 plus

plus encore, ſans le Caffé, & s'ils n'ont pas éprouvé des incommodités, qu'on peut croire être l'apanage du Caffé; il ne s'agit pas abſolument de vivre long-tems, le point capital eſt de vivre ſans ſouffrir.

On croit avoir tout dit lors qu'on a aſſuré qu'on prend du Caffé depuis long-tems & qu'on n'en reſſent aucun mauvais effet, comme s'il ne ſe paſſoit pas dans la combinaiſon & dans le rapport de nos fluides & de nos ſolides une infinité de choſes, qui ne ſont ſenſibles qu'à la longue, qui acheminent le mal pas à pas, & qui ne s'annoncent véritablement que lorſque le mal eſt tout-à-fait à ſon comble: ajoutez encore que la nature de nos maux eſt ſouvent ſi peu connuë, que le ſouffrant qui les reſſent eſt auſſi embarraſſé de les définir que celui qui doit y remédier, & qui ne peut en juger qu'à travers le voile épais de nos corps & que par des ſymptomes équivoques. Si la nature du mal eſt ſi peu connuë, les principes qui l'on produit ſont encore plus obſcurs: mettons le Caffé dans le rang des cauſes qui produiſent ces ſortes de maux, il eſt à la mode, il eſt délicieux au gout, il embaume, il vient de loin, il amuſe, il réveille, il anime

même;

même ; en faut-il davantage pour l'aimer & pour s'étourdir sur les mauvais effets qu'il peut causer ? Il semble qu'il y a de l'humeur à le condamner : peut-on le soupçonner de quelque malignité en le montrant sous des dehors si séduisants ? Sommes-nous donc si neufs sur cette maniére d'être trompés ? Ne nous est-il jamais arrivé d'être trahis par ce que nous aimions le plus ?

Cette multitude de peuples, qui prennent beaucoup de Caffé, n'est pas une objection : il y a tant d'erreurs universelles, qu'il ne faut pas être effrayé d'y joindre encore celle-là ; elle n'est pas la plus pernicieuse de celles qui aveuglent le genre humain ; mais ces peuples même n'ont-ils point de maux qui leur étoient inconnus il y a deux ou trois siécles ? les vapeurs des Orientaux, leur énervement est un mal nouveau chez eux selon leurs anciennes histoires ; la force des Turcs n'est plus qu'un proverbe ; j'oserois parier que leur population est moindre qu'elle n'étoit autrefois.

La Providence ne fait rien en vain, dit-on ; pourquoi auroit-elle donné au Caffier une si grande fertilité, si son fruit étoit inutile ou nuisible aux hommes ? Je réponds, 1°. Qui som-

mes-nous pour lui demander compte de ses desseins? Plus la Philosophie gagne, & plus cette raison acquiert de valeur pour combattre les divers systêmes de l'arrangement de l'Univers. 2°. Si sa volonté eût été qu'il nous fût utile, elle ne l'auroit pas laissé ignorer pendant tant de siécles, & ne l'auroit tout au plus destiné qu'à ceux chez qui il nait. 3°. Combien de monstres & d'insectes qui n'ont que trop de fécondité!

Je ne suis point détourné de ma pensée par la découverte récente de tant de drogues employées si utilement dans la Médecine, & qu'on tire de si loin; ce sont des secours, mais quelquefois funestes & dont on abuse souvent; ils jettent dans le traitement des maladies un merveilleux, qui nous nuit encore plus qu'il ne nous sert. La nature simple n'a pû avoir eu un besoin si essentiel de tant de secours éloignés; il est bien plus question de l'étudier, de l'aider, de la conserver par des moyens aussi simples qu'elle, que de l'étonner par des breuvages étrangers, nouveaux, violents & sur lesquels il reste toujours un doute, une incertitude, qui fait trembler.

Qu'a-t-on découvert de plus utile que l'or?

l'or ? Il y a près de deux mille ans que cette découverte, bien inférieure à celle qui s'eſt faite depuis, inſpiroit aux ſages de ce tems-là des malédictions contre ceux qui avoient fouillé la terre pour y chercher ces richeſſes, la ſource & l'origine de tant de maux : *effodiuntur opes irritamenta malorum.*

Si l'on ſe réduit à dire qu'on fera du Caffé ce qu'on fait de tant de boiſſons qu'on ſçait bien être nuiſibles au corps & dont on uſe toujours quoi qu'il puiſſe en arriver, je n'ai rien à répondre à ce déraiſonnement ; je n'examine pas ſi le plaiſir qu'on y trouve eſt aſſez vif & aſſez ſéduiſant pour l'emporter ſur la perſuaſion où l'on eſt du danger qui le ſuit ; il ſera vrai au moins qu'on ne colorera plus ce plaiſir ſi modique ou ſi grand, d'une utilité qu'il n'eut jamais pour la ſanté.

On trouvera peut-être que je décide bien ſouverainement ſur une matiére ſuſceptible au moins de partage, puiſqu'il y a preſqu'autant de Médecins qui diſent du bien du Caffé, qu'il y en a qui en diſent du mal. Tout ce qu'on peut me reprocher c'eſt de m'être rangé du côté des ennemis du Caffé ; j'oſe avouer que je les crois mieux fondés en principes que

 les

les autres. Je vai plus loin; je présume assez avantageusement de ceux qui le soutiennent encore, pour penser qu'il y a plus de complaisance que de vérité dans leur sentiment, qu'ils se font un monstre de combattre la mode & le préjugé, que pour adoucir à leurs malades la sévérité des remédes qu'ils leur ordonnent, ils leur permettent le Caffé comme pouvant les amuser beaucoup & ne leur nuire que foiblement.

Il y a une classe d'êtres qu'il est si difficile de combattre de front, qu'il faut séduire parce qu'ils sont incapables d'être persuadés, que je ne suis pas surpris qu'on n'ose pas les contredire ouvertement. Je me garderai bien de penser qu'il y ait des Médecins, qui ignorent les qualités du Caffé faute de les avoir examinées selon la recette de leur art, qui n'opinent que du bonnet quand on les consulte en passant à l'avis des docteurs qui conseillent le Caffé, qui craindroient d'innover sur un sujet reçu quel qu'il soit, qui s'abstiennent de revolter en aucun cas des gens à qui ils ont peut-être plus envie de plaire qu'ils n'en ont de les guérir, faute d'en sçavoir les moyens.

Deux célébres Médecins, *François Duncan* &

& *Hecquet*, eurent le courage, il y a environ trente ans, de s'élever contre le Caffé; il n'a pas été couronné par le succès; combien de vérités ont eu le même sort! Il ne faut pas se lasser d'en dire; il y a toujours quelqu'un qui en profite; le tems amène des révolutions dans les esprits comme dans le-gouvernement du monde; il arrivera peut-être un jour qu'on sera étonné d'avoir connu si tard le danger de l'usage du Caffé; que ne dira-t-on pas alors contre une mode qui a eu tant de cours? On blâmera les Médecins de ne s'y être pas opposés plus formellement; on taxera les hommes de legéreté sur les objets qui leur sont les plus essentiels: en attendant que la lumiére se montre, je ne demande pas mieux que d'être éclairé si je me suis trompé, je n'ai point de prévention contre le Caffé, je l'aime encore comme ces personnes qu'on a beaucoup aimé, que leurs défauts n'empêchent pas d'être toujours chéres, mais avec lesquelles on sent qu'il est dangereux de conserver des rélations.

Je finis par cette pensée, qui a fait beaucoup d'impression sur moi, & que je voudrois rendre aussi efficace sur tout le mon-

de. Supposons que tout ce qu'on a dit sur le Caffé pour & contre soit à peu près égal, il est constant qu'en ramassant les preuves de part & d'autre, il paroit que le bien qu'a fait le Caffé à quelques personnes est fort incertain, puis qu'on ne peut le démontrer, & que le mal qu'il a fait à d'autres, est très certain, puisque ce n'a été qu'en répétant des expériences fâcheuses, qu'on s'est abstenu d'en user; je n'apporte que les insomnies & les tremblements devenus si sensibles pour une infinité de gens, & qui n'ont cessé pour eux que lors qu'ils ont cessé de prendre du Caffé. Or dans la nuit obscure où nous vivons sur la nature des choses, quel meilleur guide avons-nous que l'expérience? Le Médecin célébre dont j'ai parlé dans ce Mémoire, & à qui je l'avois adressé, m'a fait une réponse, que je ne crains pas d'insérer ici pour l'utilité publique.

» Si le Caffé se buvoit froid ou à la glace,
» il feroit bien moins de mal; le véhicule tié-
» de ou chaud en fait encore plus que le
» Caffé qu'on y infuse : les Turcs le boivent
» presque froid. Ce qu'il y a de bien sûr,
» c'est que depuis l'usage général des boissons
» chau-

» chaudes dont la plus foible moitié du genre » humain abuſe le plus, il s'eſt joint aux » maladies connues & décrites par les anciens, » de nouveaux maux, qui leur étoient incon- » nus. Ces nouveaux maux, dont le ſiége eſt » dans les nerfs, ſont à preſent un peu plus » de la moitié des maladies des gens aiſés. Ce » qu'on nomme le peuple ne s'en reſſent, à » quelques exceptions près, que dans les pays » où l'exemple, mais plus encore l'économie, lui » fait préferer à l'uſage du vin trempé ou de » la Biére celui du Thé ou du Caffé; c'eſt une » des principales cauſes de la foibleſſe des Ba- » taves nos contemporains; leurs péres & les » anciens Germains, qui ne buvoient que de » l'eau froide ou de la biére, faiſoient trem- » bler les Gaulois. *Voyez* Tacite.

» La vie ſédentaire & retirée des femmes » a fait de l'uſage des boiſſons chaudes un » amuſement pour elles; elles ſe le procurent » ſans peine, & il ne coute preſque rien; & » comme ce qui reſte de mœurs ne leur per- » met pas encore d'en corriger l'effet par l'u- » ſage du vin & des liqueurs fortes, elles en » ſouffrent plus que les hommes; ces femmes » ainſi affoiblies ſont moins fécondes, & ſi

» elles

» elles le ſont, c'eſt à pure perte; les fauſſes
» couches ſont plus fréquentes, & les enfants,
» qui échapent au naufrage, plus foibles &
» plus délicats. C'eſt ainſi que la foibleſſe de
» la race humaine ſe perpétue, que les mala-
» dies des nerfs deviennent héréditaires, & que
» la propagation diminue.

ARTICLE CINQUIEME.

REFLEXIONS

Sur le MAIS.

ON appelle la particule *Mais*, une particule *adversative*. Que le *Mais* est haïssable ! C'est la particule de la *médisance*, & des exceptions désavantageuses. *Dorilas* est un honnête homme, *mais* .... *Uranie* a beaucoup de mérite, elle a de l'esprit, de la politesse, du tour, des maniéres; elle est enjouée, sérieuse; elle fait d'elle tout ce qu'elle veut, *mais*.... Le *P. Bourdaloue* est un bon Prédicateur; *mais* .... Mais d'où vient, pour dire *mais* à mon tour, d'où vient que le bien qu'on dit du prochain ne fait que friser l'oreille, & que le *mais* est écouté de toutes les oreilles?

Mais est encore la particule de *l'objection*, terreur de la paresse, & de l'orgueil. Comme ce dernier prétend à l'infaillibilité, il faut nécessairement livrer bataille au *Mais*. S'il arrive que le *Mais* ait raison, l'orgueil entre en furie,

rie, il se désarçonne, il sort des rangs, il dit des injures, il prend le ton des héros d'*Homère*, il laisse la victoire au *Mais*, au grand plaisir des Spectateurs qui ordinairement sont les bons amis du *Mais*. A l'égard du paresseux, s'il lui échappe de dire quelque chose, voici le *Mais* qui l'oblige à parler encore. Autre supplice bien plus grand que celui de l'Orgueil, parce que ce dernier se consôle du *mais* dans la confiance d'en triompher. Oui, le paresseux aimera mieux reculer devant le *Mais* que d'en soutenir l'assaut.

Le *Mais* est aussi la particule de la *contradiction*. Car la contradiction est différente de l'objection en ceci: c'est que l'objection ouvre la carriére d'une conférence, ou plutôt d'une dispute dans les formes, au lieu que la contradiction est du ressort de la conversation, elle en est le fléau. *Polemon* a du mérite infiniment; il a beaucoup d'esprit, & sa conversation plairoit, s'il n'étoit pas toujours à l'affut de la contrarieté, & s'il n'avoit pas toujours le *Mais* sur le bord des lévres. Il n'y a rien de plus redoutable que ce caractére pour les esprits doux. L'objection, & la contradiction ont ceci de commun, c'est que l'une & l'autre blessent

sent l'orgueil & la paresse. Pour l'orgueilleux, il n'est pas à plaindre s'il est homme d'esprit, pourvû qu'il ne soit point paresseux. Il est au contraire flatté par la contradiction, parce qu'il a réponse *à qui va là?* MAIS si n'ayant point d'orgueil, il se trouve paresseux, il n'y a esprit qui tienne; il aimera mieux souffrir la contradiction que de contredire à son tour, être le plastron que de porter la botte ou de la parer.

Mais est aussi la particule du refus. Je voudrois bien vous donner, ou vous prêter ceci, ou cela, *mais* j'en ai besoin. Je suppose un homme opulent au-delà de ce que peuvent posséder, non des particuliers, mais des Princes & des Souverains, il me semble l'entendre dire: Ah! que n'ai-je les trésors d'un Crésus! Quel plaisir de faire fleurir les Arts & les Sciences, d'aller au devant des besoins de la République, de faire des fondations pieuses, de ne permettre pas que personne souffre, non seulement dans les lieux où je suis établi, mais même dans des climats éloignés! *Mais*.... Il n'y a point de *Mais* qui trouve plus de raisons à alléguer que celui-ci.

Mais est une particule fatale à l'ambition, &

à

à la vanité, ces ſources inépuiſables de déſirs. Elle arrête ordinairement tout court les *je voudrois*. Si on conſulte l'intérieur des hommes, il ne s'en trouvera guéres qui ne fuſſent bien aiſes d'être Grands, d'être Princes, & Rois; & même, à voir la conduite des Grands envers leurs inférieurs & leur aigreur dans les mauvais ſuccès, on comprend aiſément qu'un peu de Divinité ne les incommoderoit pas, *Mais*... Non ſeulement cela, le *Mais* vient impitoyablement à la traverſe des commodités de la vie, & même du néceſſaire. Je voudrois avoir un caroſſe, *Mais*... Je voudrois bien avoir du bois pour me chauffer, un habit pour me garantir du froid cet hyver, &c. *Mais*... Il ne devroit point y avoir, dira-t-on, de pareils *mais* en pays d'humanité, je l'avouë; *mais*.... Le *Mais* eſt donc auſſi la particule de l'avarice, & le bridon de la générosité, & de la compaſſion.

Le *Mais* eſt la particule favorite du grand adverſaire de tout bien, c'eſt l'inſtrument funeſte des controverſes, c'eſt-à-dire d'un des plus grands fléaux de la Societé & de la Religion. Quand le Prince de la paix vint au Monde pour réunir le genre humain, il ne trouva point de plus grand Antagoniſte que le *Mais*. Les Apôtres alloient porter

porter la doctrine salutaire par tout le monde; à peine eurent-ils passé de Jérusalem à Antioche, que le *Mais* les obligea d'y retourner pour arrêter les progrès de la contradiction. Inutilement. Le *Mais* a toujours été le plus fort. Après avoir fait la guerre à la paix avec la plume, il s'est armé du fer, il a allumé le feu, & il a fait du monde le théatre de mille scènes sanglantes. En un mot on peut dire que le *Mais* est la rémore de tous les agrémens de la vie.

Il y a pourtant des occasions, où le *Mais* est assez aimable. Qu'il vient à propos dans la bouche d'un fâcheux! Je vous entretiendrois plus long-tems, *Mais*... D'un Prédicateur ennuyeux; il seroit temps de passer à ma seconde partie, *Mais*.... J'aime bien le *mais* qui me sauve d'une visite active ou passive quand elle est incommode. Si le *Mais* ne retenoit la colere, que de fracas en mille occasions! Neptune alloit lancer son trident contre Eole, *mais* ....

Quos ego ....
Sed motos præstat componere fluctus.

» Par la mort... Il n'acheva pas, car il avoit » l'ame trop bonne.

En un mot je me reconcilierai avec le *Mais*, s'il ne s'employe jamais que pour exprimer les obstacles au mal, & au crime.

A R-

ARTICLE SIXIEME.

LETTRE A M....

Sur la queſtion propoſée par l'Académie de Marſeille: *Le bonheur eſt-il plus commun chez les grands que chez les petits?*

MONSIEUR,

IL m'a paru par les notes dont vous avez accompagné le diſcours couronné par l'Académie de Marſeille, que vous croyez le Pére *Menc* plus Orateur que Philoſophe, & que ſi vous lui euſſiez adjugé le prix de l'éloquence, vous lui auriez refuſé celui de la vérité. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que les deux autres compétiteurs ont pris le même parti que lui. J'aime à croire, que ç'a plûtôt été chez eux amour de l'humanité, qu'envie de briller dans le paradoxe, ou ſimplement d'humilier un peu nos Maîtres. Mais quelque plaiſir qu'il y eût à les en croire, puiſ-

puisque le nombre des heureux se trouveroit par-là décuple au moins de celui des misérables, ils n'ont pas démontré leur thése, & surement ils ne l'ont pas fait, parce qu'ils n'ont pû le faire. Votre suffrage m'enhardit à en chercher les causes. Je ne ferai qu'indiquer mes réfléxions; il sera aisé de les déveloper. Vous les insérerez dans le *Choix Litteraire*, si elles en sont dignes; au cas que vous ne les trouviez pas telles, je n'en lirai pas avec moins de plaisir ce recueil, qui me paroit le plus intéressant de tous les ouvrages périodiques.

En posant pour accordé, que le bonheur nait de la vertu; si je prouve qu'il est plus aisé aux Grands qu'aux Petits de la pratiquer; si je prouve qu'ils courent moins de risque de l'abandonner; cela suffira, je pense, pour refuter l'assertion des trois Orateurs.

Qu'il me soit permis de faire une remarque préliminaire sur ce style Académique & fardé, plein d'antithéses & de fleurs, mais qui exclut toujours ces vérités grandes & fortes, qui montrent que l'Auteur posséde bien son sujet, qui donnent au lecteur ce sublime plaisir qu'il goute à la vuë de l'évidence, qui

forcent le préjugé à se taire, & toujours quelques hommes à y renoncer. Il semble qu'on dispute pour avoir le prix; ne suffiroit-il pas de le mériter ?

Le Grand qui veut être vertueux, peut très aisément le devenir. C'est pour lui que naissent les Platons & les Aristotes. Il n'a pas moins de secours pour pratiquer ses devoirs, que pour s'en instruire; il fait lui seul un parti, il peut braver le ridicule & la mode, il est né pour donner l'exemple, & quand il en donne un bon, il fait toujours des prosélytes : les Catons forment les Brutus. Avec quelle joie la multitude ne se répand-elle pas en éloges sur son bienfaiteur ? Et l'on sait quelle force les applaudissemens prêtent à l'athléte : il peut donner à sa vertu tout son essor; quel plaisir pour l'homme de bien !

Il y a même telle vertu, qu'il est seul à portée de pratiquer. C'est à lui qu'est reservé le plaisir de jouïr du regard d'un heureux sorti de ses mains; il s'éléve au mérite en le caressant; s'il est libéral, on l'honore, eut-il d'ailleurs mille vices; on l'adore presque, s'il l'est avec affabilité. Car ce qui grave le Petit, est moins d'être traité en Petit, que la

crainte

crainte trop bien fondée de n'être compté pour rien. Mais quand il voit que les Grands s'occupent de lui, qu'ils entrent dans ses besoins, qu'ils le supposent homme, il seroit prêt à les croire eux-mêmes des Dieux.

Il faut avouer qu'il est rare que les Grands jouïssent de ce bonheur, que leur donneroit la vertu; mais c'est précisément pourquoi les Petits sont corrompus & malheureux. J'appliquerai aux premiers ce qu'un grand homme dit avec raison du pouvoir du sexe; les Petits seront toujours ce qu'il plaira aux Grands qu'ils soient; vicieux, quand leurs maîtres le sont; flateurs, vils complaisans, amateurs de tous les petits mérites, quand c'en sera un pour plaire à Son Excellence; prêts à se tourner du côté de la probité, quand on se mettra par-là sur le bon ton, quand elle sera le chemin des graces & de la faveur. La vertu des Romains se soutint, tant que les Patriciens gardérent la leur; mais quand, en introduisant le luxe, ils eurent augmenté les besoins du Plébeien, & se furent ôté les moyens de le soulager; quand ils eurent versé le sang des Gracques; (a)

(a) Ce sera une honte éternelle aux Grands, que le premier sang citoyen que les troubles civils firent couler à

cette multitude immenſe à qui l'on refuſoit le néceſſaire, ne voulut plus donner les emplois, elle les vendit; & ceux qui avoient vendu la gloire de Rome à l'étranger, ou pillé les Provinces de ſon Empire, en furent les acheteurs. Mais à quelque excès que la corruption fût montée, je doute que les mœurs n'euſſent pû renaître, ſi Caton avoit pû obtenir des Grands, comme Lycurgue & Cléomène l'avoient obtenu de Sparte, un nouveau partage des terres.

Suppoſons cependant un homme du peuple aſſez vertueux pour mériter d'être heureux; le ſera-t-il? Non, Mr. Le plus puiſſant encouragement, la plus délicieuſe recompenſe de la vertu, eſt ce ſentiment de ſa propre excellence, qu'elle inſpire à celui qui la pratique. Or cet encouragement manque abſolument au Petit; que dis-je? De toutes les vertus qui ſont à ſa portée, il n'en eſt peut-être point dont on ne ſe faſſe un titre pour le ridiculiſer & le mépriſer. Sa frugalité eſt la marque de

---

à Rome, ait été celui de deux hommes, qui vouloient bien que les Grands fuſſent très grands, c'eſt-à-dire, très riches, mais qui ne vouloient pas que la patrie laiſſât deux-cent-mille de ſes enfans miſérables. Quoi; barbare Noble, tu n'es pas content de 500 arpens de terre, & ton frére n'en a pas cinq piés!

de sa misére; son assiduité au travail, un tribut qu'il paye pour exister; son obéissance aux loix, nécessité; la chasteté est dès long-tems une preuve de roture, & il s'en faut bien que sa pieté lui donne autant de relief qu'au Déiste l'incrédulité. En un mot, il anime de tout son pouvoir les vertus des Grands, & ceux-ci ne lui tiennent compte d'aucune des siennes. Souvent même ses vertus l'empêchent d'en acquérir d'autres. C'est son travail opiniâtre & presque servile, qui perpétue son ignorance, qui émousse toute la vigueur de son ame; ce sont les déférences, les soumissions perpétuelles qu'on en exige, qui ensevelissent enfin chez lui toute idée de sa grandeur originelle; il est exemt de vices, plutôt qu'orné de vertus, & tout son bonheur se réduit à n'être pas dans la misére (b).

(b) Je remarquerois ici, si vous ne l'aviez déjà fait, que toute perte est essentielle au petit, & lui devient souvent irréparable. Or de combien de côtés ces pertes ne le menacent-elles pas? La guerre seule, toujours allumée par l'ambition des Grands, la guerre de combien de maux n'est-elle pas mére? Elle dépeuple les campagnes, & améne la famine; elle ruine le commerce, elle cause de longues saisons mortes aux Artistes. Celui qui avoit le commode, est réduit au nécessaire; le pauvre tombe dans la misére; grande tentation de tomber dans le crime, qui le méne irrémissiblement à la mort. Et l'on nous vient dire, que les Petits sont heureux!

Que si pourtant doué par la nature de talens supérieurs, & plein de magnanimité & de courage, il ose chercher les occasions de les déveloper, la multitude à la vérité le portera par ses voeux, mais la cabale des Grands, toujours mieux liée & mieux entendue, repoussera bientôt l'homme nouveau : il lui est défendu d'être un Héros, ou du moins d'oser le paroître ; & supposé que le salut de l'Etat dépende de lui, ce sera merveille, si la vanité des Grands ne les fait s'exposer à perdre la patrie, plutôt que de recourir à un Sauveur plébeïen. On sent qu'avec si peu d'encouragemens, ou pour mieux dire, ayant tant d'obstacles à vaincre, le Petit ne doit guère avoir qu'une petite vertu, bien insuffisante pour le rendre heureux. Encor peut-être ne l'auroit-il pas, sans les précautions que les Grands qui en ont besoin, ont prises pour la lui assurer, en établissant des loix égales en apparence pour tous, mais dont ils savent bien éluder & l'observation & les peines (c).

On

(c) Plus l'humanité lui doit, plus la societé lui refuse ; si quelquefois il obtient justice, c'est avec plus de peine qu'un autre n'obtiendroit grace ; si sa pauvre charette renverse, loin d'être aidé par personne, je le tiens heureux, s'il évite en passant les avanies des gens lestes d'un jeune Duc ; toute assistance gratuite le fuit, précisément parce

On passe au Puissant presque tous ses désordres ; il ne faut pas, dit-on, déshonorer la famille. On n'en pardonne aucun au Petit ; c'est pour lui qu'ont été inventées les prisons, les liens, les carcans, les fouets, les potences & les roues. Le Puissant concussionne impunément ses vassaux réduits au nécessaire, & qui par-là même n'ont garde d'entrer en procès avec lui. Le gibet venge le Seigneur d'un misérable qui lui a enlevé une partie de son superflu. Le Petit aime le Grand, quand il n'en reçoit point de mal ; le Grand pense faire honneur en acceptant ses services ; & qui pis est, celui-ci a la bassesse de l'en croire. Chargé presque seul de la pesanteur des impôts, que l'avarice des Publicains vient doubler encore, comment vivroit-il heureux ? il a peine à vivre. Comparera-t-on l'ennui qui s'assied quelquefois avec le Magistrat sur le Tribunal, aux angoisses mortelles d'un plaideur, qui a trop de vertu, ou trop peu d'argent pour acheter la justice ? Le Capitaine

parce qu'il ne peut la payer, & je le tiens pour un homme perdu, s'il a l'ame honnête, une fille aimable, & un puissant voisin. *Discours sur l'économie politique, Encyclopédie. T. 5.*

fraude impunément le soldat d'une partie de sa paye, & le fait pendre, s'il a maraudé.

Après tout, si le bonheur se trouvoit dans les étages inférieurs, le Riche, le Puissant n'est-il pas toujours libre de descendre? Mais non, ceux qui commandent, ne renoncent guère au commandement; que dis-je? il n'est rien qu'ils n'employent pour monter plus haut: & les petits ne manquent pas l'occasion de cesser de l'être. Qu'on ne dise point, que si les premiers se trouvoient bien de leur état, ils ne chercheroient pas à le changer; c'est précisément parce qu'ils trouvent du plaisir dans l'autorité, qu'ils veulent augmenter leur pouvoir, dans l'espérance d'augmenter leur félicité. Et en effet il n'est pas difficile de sentir qu'il est plus doux d'être accablé de solliciteurs que de solliciter soi-même. Enfin, ce ne sont point les Grands qui appellent la mort à leur secours, ce ne sont point eux qui se la donnent; ce crime affreux, si contraire à la nature, qu'il est presque pardonnable, est le crime du Petit, qui succombe sous la grandeur de ses maux.

Qui ne seroit après cela étonné de la conclusion du P. *Menc*? Trois choses me paroissent l'avoir induit en erreur. Il n'a entendu

par

par les Petits que ceux de l'état médiocre; il les a ſuppoſé vertueux, & les Grands toujours vicieux; & il auroit raiſon, ſi tout cela étoit légitimement ſuppoſé. Mais je crois 1°. que l'Académie a voulu donner un ſens plus étendu au mot de Petits, & qu'elle a entendu par-là tous ceux qui obéïſſent, qui travaillent, qui ne ſont pas Grands. 2°. Il s'en faut bien que ceux qui jouïſſent de la médiocrité, ſoient tous vertueux; ils en veulent preſque toujours ſortir; ce qui leur en ravit toutes les douceurs. Avant même que d'en être ſortis, ils en prennent les airs & les maniéres; ce qui aboutit ſouvent à les mettre au-deſſous de leur premier état. 3°. Enfin il n'eſt pas vrai que tous les Grands ſoient corrompus; il eſt des Publicola parmi les Appius, & des Titus parmi les Tibéres; & doutera-t-on que ces grands hommes fuſſent heureux? La calamité publique eſt même en un ſens pour eux une nouvelle ſource de bonheur, par le plaiſir qu'ils goutent à la ſoulager. Concluons. Je crois que les Grands ſont plus heureux; que les médiocres, toute proportion gardée, le ſont plus ſouvent; & que la derniére & la plus nombreuſe claſſe ne l'eſt preſque jamais.

Les

Les deux premiéres manquent la félicité par leur faute, & la troisiéme en partie par sa faute, & beaucoup plus par celle des autres. Les Grands pourroient seuls, en se rendant heureux, faire la félicité universelle; il ne faudroit qu'être bienfaisans. La bienfaisance leur enléveroit avec le superflu les moyens de se livrer à la mollesse, de séduire l'innocence, d'écouter l'ambition & l'orgueil; l'appât des flateurs deviendroit le pain des malheureux, leurs Palais les asyles de la vertu, & leur conscience un lieu de délices. En descendant au second étage, ils calmeroient l'envie, ils y feroient rester ceux que la vuë chagrinante de plus grands qu'eux portoit à en *vouloir* sortir, & ils y feroient monter ceux du dernier rang. Et ne croyez pas qu'un tel sacrifice demeurat sans recompense: les Plébeïens de Rome, après avoir obtenu l'entrée du Consulat, n'y nommérent pendant long-tems que des Patriciens. Les Grands obtiendroient de l'amour ce qu'ils acquéroient auparavant par l'intrigue & la corruption; tous seroient grands; tous seroient heureux, parce qu'ils seroient tous vertueux (d).

En

(d) Je ne saurois mieux finir cet éloge de la bénéficence, que par un trait du *Spectateur*, qui parle d'un Lord, à l'enterrement duquel il se trouva trois mille pauvres

En cas que les Grands ne veuillent point de ce bonheur, ce que je n'ose promettre, je conseillerois aux médiocres de ne point chercher à acquérir une puissance & des facultés qui n'étendroient que leur devoir. S'il m'étoit permis devant le beau monde, de parler de Dieu à ceux qui n'ont d'autre appui, je promettrois aux pauvres sa bénédiction sur leur travail, leur frugalité & leur modestie; je leur dirois que la vie est courte, & qu'un jour peut-être ils seront aussi grands Seigneurs que ceux dont ils souffrent à présent les dédains & les injustices.

---

vres tous fondans en larmes. Jamais Conquérant eut-il un si beau jour en sa vie, que le fut pour ce Seigneur celui de sa sépulture ?

ARTICLE SEPTIEME.

REFLEXIONS

Sur la Manie de Rimer. *

TOus les hommes dont le caractére d'esprit est disposé à la belle Littérature, ressentent, sur-tout dans la jeunesse, les efforts d'un attrait séducteur pour la Poésie; le plus grand nombre ne s'y refuse point; quelques-uns le suivent avec ardeur, & s'y livrent sans réflexions. Les premiers essais, dans ce genre, les éblouïssent; ils n'examinent point si la nature a parlé; bientôt ils ne sont plus capables de faire un retour sérieux sur les dispositions qu'ils en ont reçuës, & sur l'usage des talens qu'elle leur a confiés; ils oublient ce qu'ils doivent à la Société; ils croyent y tenir un rang assez distingué dès qu'ils y font des vers, & c'est le premier écueil de leur amour propre.

Il est inutile d'observer qu'il ne s'agit point ici

* Par Mr. Le Corvaisier Secretaire de l'Académie Royale d'Angers.

ici de ces hommes privilégiés, que le génie de la Poëfie infpire, qui conduits comme par une puiffance fupérieure, font bientôt placés fur l'Hélicon; ce font des aigles qui peuvent s'élever affez haut pour fixer leurs regards affurés fur l'aftre qui répand la lumiére, parcourir toute la nature, nous en rapprocher les objets ornés & embellis, & fe retrouver de niveau avec nous pour recevoir nos hommages, fouvent nous inftruire, & toujours occuper agréablement nos loifirs. Ces heureux mortels portent des caractéres trop diftinctifs pour être confondus avec ces verfificateurs, qui n'ont d'autres talens que celui de déguifer une Profe languiffante, fous une mefure qui la refferre, & la rime qui la termine.

Mais l'objet de cette differtation feroit-il d'interdire abfolument la liberté de rimer? Entreprenons-nous de profcrire ces petites piéces d'occafion & de fociété, qui amufent & qui font fans conféquence? Non, un Littérateur peut faire quelques vers, n'en fit-il que de médiocres. Plufieurs prétendent même qu'il eft à propos de s'y appliquer quelquefois, afin de connoître la valeur des termes, & de fe procurer par la dépendance de la rime & des con-

ftructions

ſtructions Poëtiques, une maniére plus vive & plus variée d'écrire en proſe.

On ne s'éléve ici que contre la manie de rimer, contre la verſification dans le genre inférieur, contre ces rimailleurs d'habitude & de métier, qui inondent la Capitale & la Province de productions ſans goût, ſans harmonie, ſans chaleur, ſans utilité; qui les annoncent avec oſtentation, qui ne s'apperçoivent point du ridicule dont ils ſe chargent, qui le chériſſent même toujours aux dépens de leur réputation, ſouvent de leur bonheur, & quelquefois de leur fortune.

Si l'on pouvoit diminuer l'eſtime qu'ils font de leur prétendu talent, en le définiſſant tel qu'il eſt, & en leur mettant ſous les yeux les ſuites funeſtes qu'il entraîne, peut-être réuſſiroit-on à en dégouter quelques-uns, du moins à prémunir de jeunes éléves, & à leur épargner bien des mortifications & des travers.

L'expoſition ſeule de la verſification, dans le genre inférieur, doit inſpirer au moins de l'indifférence; le détail des dangers qui l'accompagnent & les diſgraces qui la ſuivent, doit faire naître une crainte légitime de s'y livrer.

Si

Si on l'examine sans partialité, on conviendra que c'est une vraie manie, que la lecture des Poëtes a fait naître, qu'une mémoire habile à retenir leurs expressions entretient, dont la galanterie ou le démon de la satyre ont presque toujours fait éclater les premiers accès. On lit de bonne heure les Poëtes; il seroit à souhaiter que l'on fût en état d'entendre les Grecs & les Latins, avant que de se livrer à ceux qui ont écrit dans notre langue; mais on débute par les Poëtes François, on les parcourt avec activité, on revient plus d'une fois sur ces grands morceaux qui contiennent une beauté réelle, dont l'impression se fait sentir avec plus ou moins de vivacité; on ne se borne pas à lire les beaux endroits; on les prononce avec une sorte d'enthousiasme; l'harmonie qu'ils contiennent s'insinuë; la mesure, la cadence donne de l'agitation à ceux qui essayent de les retenir; on ne tarde point à se persuader que dans cette même harmonie, dans cette même mesure, on pourroit également renfermer une pensée qui seroit originale, & qui nous appartiendroit. Une idée se présente, on la captive sous la rime, on est étonné de voir éclore des vers à l'instant, on

les

les examine, on ſe ſçait bon gré de ſa production, on ſe perſuade que le génie des Poëtes ſe tranſmet en liſant leurs ouvrages ; le parti eſt pris, on fera des vers.

Il faut produire un ouvrage d'une certaine étenduë afin de le donner au Public. Si l'on n'étoit Poëte que pour ſoi, l'amour propre y perdroit de ſes droits ; il faut être ſur la ſcéne ; on cherche un ſujet ; pour le remplir on rapproche tous les moyens & tous les ſecours ; on ſe rappelle les traits Poëtiques dont on a été frappé ; les vers coulent avec rapidité ; l'ode eſt commencée ; l'épitre s'avance ; les Stances ſont à leur terme ; on eſt Auteur. Mais preſque tous les vers ſont imités ; des hémiſtiches entiers ſont enlevés à nos Pöëtes ; les expreſſions, quoique tranſpoſées, ſont celles de nos grands Maîtres ; qu'importe ; ou l'on s'apperçoit qu'on s'approprie les idées d'autrui, ou on l'ignore réellement : ſi on eſt Plagiaire ſans le ſçavoir, le bonheur n'en eſt pas moins grand ; ſi la piraterie ſe montre d'elle-même, on ſe perſuade d'avoir préſenté les idées d'autrui ſous une face nouvelle ; d'ailleurs on ſe raſſure ſur la nature du ſujet que l'on traite, c'eſt de la galanterie ou de la ſatyre ; l'une ne manque jamais

de

de plaire à la malignité ; l'autre amuse la vanité, intéresse le cœur ; en effet, si le nouvel habitant du Parnasse est jeune, s'il est répandu dans le monde, il chantera l'amour, ses tourmens & ses plaisirs ; quelles ressources ne trouvera-t-il point dans les vieux Romanciers ! Les Poëtes élégiaques, il les dépouillera avec sécurité ; il chargera ses tableaux de nouvelles fadeurs & de pompeux éloges ; ce sera pour un Iris en l'air, ou pour sa chére Thémire ; les Vers seront présentés, ils seront acceptés, applaudis, parce que les femmes, en général, ne désapprouvent guéres les ouvrages qui traitent de l'amour, ou qui flattent leur vanité.

Si le Versificateur est sombre, atrabilaire, à charge à lui-même, & toujours fâché contre le Public ; des ridicules, des vices, se présenteront à son imagination, il les peindra avec de sombres couleurs ; il ira plus loin, il établira sur la scéne un ennemi, un rival, peut-être même un homme distingué qu'il ne hait que parce qu'il a du mérite ; il saisira leurs défauts, ou leur en supposera ; il répandra sur leur portrait tout le venin de la satyre ; il les déchirera impitoyablement & avec facilité ; (les Vers malins se font plus aisément que les autres, & sont

toujours sûrs de trouver des Approbateurs ;) l'ouvrage est-il fini ? il faut consulter ; l'Auteur va trouver un ami, il l'assure qu'il sera docile & qu'il veut être jugé rigoureusement ; on lit, on examine, on prononce d'abord que les Vers, regardés comme essais, contiennent une sorte d'agrément ; ce début allarme déja l'amour propre ; mais enfin, que trouvez-vous dans ma maniére d'écrire ? La Poësie n'est-elle pas facile ? Les expressions ne sont-elles pas naturelles ? N'appercevez-vous pas un air de nouveauté ? Je crois, ajoute l'ami, retrouver ici des Vers de plusieurs Poëtes connus ; ceux qui vous appartiennent sont un peu languissans & par fois obscurs ; il faut deviner votre sujet ; il ne se présente pas de lui-même ; il faudroit corriger quelques endroits, en supprimer d'autres, en racourcir quelques-uns, mettre un peu plus d'ordre dans vos idées. Convenez, mon cher, répond l'Auteur, avec un ris moqueur, que vous ne vous connoissez point en Poësie : *tout ce que vous approuvez, est précisément ce qui m'a le plus conté, & ce qui me fera le plus d'honneur* : vous n'en êtes pas moins aimable pour n'être pas connoisseur dans cette partie ; c'est un talent de moins, vous en avez assez d'autres

tres qui vous dédommagent. Ce langage étonne notre Censeur, il voit qu'il s'est mépris, il est déconcerté, on se quitte, on ne se revoit plus. On s'adresse à un autre; après le préambule ordinaire dans lequel on imite la déférence & la candeur; on lit la piéce; on fait à peu près les mêmes observations; notre Auteur ne paroît pas si vif, quoiqu'il ne soit pas moins mortifié; peut-être a-t-il plus de ménagemens à garder, peut-être aussi qu'une seconde décision le rend plus timide; avec un air de reconnoissance il prend un crayon, fait quelques notes, & le lendemain il fait imprimer la piéce dans son entier, sans avoir presque rien changé; il la prône lui-même devant quelques Complaisans, ou devant des Caustiques qui s'égayent à l'applaudir; il commence par leur apprendre qu'un ami qu'il nomme, avoit fait main-basse sur les plus beaux endroits, & qu'il auroit tout perdu s'il avoit suivi son conseil; ce propos se répéte, se multiplie, il parvient à notre Aristarque, qui soutient son opinion & qui ne se refuse point alors au plaisir de critiquer; l'aigreur s'en mêle, l'amitié disparoit; fier de ses ouvrages comme une femme de sa beauté, & qui ne pardonne jamais le mépris de ses charmes, le Poë-

te prétendu devient furieux; il éclate, son cœur ulcéré se répand en reproches, en injures. Cette expérience rend les autres amis du Versificateur réservés, même dissimulés; ils sçavent qu'il ne consulte qu'à dessein d'être loüé; aussi lorsqu'il paroit & qu'il vient à eux avec un porte-feuille bien rempli, (car la fécondité est son appanage) ils sont disposés d'avance à dire que tout est bon, & ils tiennent exactement ce langage en sa présence. Le Poëte enchanté s'empresse de se donner encore en spectacle; pour subjuguer ses lecteurs, il nomme ceux qui lui ont prodigué des éloges; on n'en est point la dupe: cependant on raille les doucereux amis; ceux-ci sont obligés de s'expliquer pour n'être point compromis; ils avoüent qu'ils ont trouvé les Vers pitoyables, & qu'ils ont manqué malgré eux à la vérité, pour ne pas rompre une ancienne liaison: ceci devient la nouvelle du jour; l'Auteur est désolé, il crie à l'injustice, à la mauvaise foi, à la trahison; il soutient qu'il n'auroit point fait paroître son ouvrage si on ne l'eût approuvé, quoiqu'il soit décidé & bien constaté aux yeux de tout le monde, que la plus judicieuse critique n'est pas capable de l'arrêter. Ces procédés extraordinaires lui enlévent

toutes

toutes ses connoissances ; il n'a plus de liaison qu'avec des hommes ignorés, qui s'ennuyent bientôt eux-mêmes de sa société ; il est livré à lui seul : alors une basse & rampante jalousie s'empare de son cœur. Cette passion est presque aussi commune aux gens de lettres qu'aux amans ; dans ceux-ci, elle dégénére en haine, finit par le mépris, ou se guérit par l'inconstance : mais dans les Anteurs connus par le ridicule de leurs ouvrages & de leur présomption, elle devient rage, fureur, frénésie ; elle ne garde point de mesure ; elle les porte à détruire tous les succès de leurs rivaux ; elle les rend ennemis de tous les gens à talens, & peu à peu de tout le public ; personne n'est à l'abri de leurs traits ; le sacré, le profane, tout est confondu dans un Poëme insipide, ou dans une misérable chanson ; tantôt c'est la Religion qu'on attaque par des plaisanteries scandaleuses ; tantôt c'est le Gouvernement que l'on veut reformer dans une insolente épigramme ; ici la conduite la plus sage d'un homme respectable est présentée dans des Vers libertins sous le vernis du ridicule ; là les amusemens les plus innocens sont peints sous les plus noires couleurs dans des contes

pre infamie ; c'est s'intéresser pour les vrais Poëtes, dont le talent est moins considéré, lorsqu'une multitude d'usurpateurs prennent leurs titres & s'arrogent leurs honneurs. En un mot, détruire des ridicules & combattre des vices, c'est être Citoyen.

ARTICLE HUITIEME.

REFLEXIONS

Sur l'Education considérée particuliérement du côté moral. *

L'Education roule ſur trois articles principaux; la *Science*, qui cultive & orne l'eſprit des jeunes gens; la *Morale*, qui forme leur cœur; & la *Religion*, qui en fait de bons Chrétiens. Il paroit de-là, que le bonheur des Etats & des Peuples dépend d'une bonne éducation: c'eſt elle, en effet, qui dépouille de la groſſiéreté & de l'ignorance, des hommes qui auroient été inutiles ou nuiſibles à la ſocieté, & qui les rend capables d'exercer différens emplois, & de s'en acquitter avec ſuccès. C'eſt elle qui leur enſeigne ce qu'ils doivent à Dieu, à leurs parens, à leur patrie, à leurs Rois, & à tous leurs ſupérieurs.

Pour

* Ces Réflexions pourront ſervir de ſuite à celles de Mr. *du Marſais*, que nous avons inſérées dans le vol. précédent; elles roulent ſur une partie eſſentielle de l'éducation, dont l'Encyclopédiſte n'avoit pas parlé.

Pour prouver combien l'étude des sciences & des beaux arts contribue à former l'esprit, & tend à procurer le bonheur des Etats & des Peuples, nous n'avons qu'à considérer la différence que l'étude met, non-seulement entre les particuliers, mais aussi entre les Nations.

En faisant cet examen, on trouvera, que plus les sciences ont fait de progrès dans une nation, plus aussi ses habitans ont été transformés en des hommes nouveaux; elles les font sortir de l'obscurité dans laquelle ils languissoient; elles les portent à se dépouiller de leur grossiéreté naturelle, en leur inspirant des inclinations & des mœurs plus douces, en leur fournissant des loix plus humaines. Pendant qu'*Athenes*, qui ne possedoit qu'une petite partie de la *Gréce*, élevoit de grands Orateurs, d'illustres Capitaines, de sages Legislateurs, de profonds Politiques, d'habiles Musiciens, des Peintres, des Sculpteurs, des Architectes qui excelloient dans leurs arts, elle étendoit au-déhors sa réputation, & au-dedans elle avançoit sa perfection & sa grandeur. Suivant moi, ces paroles de *Ciceron*, *Cedant arma togæ*, *Que les armes le cédent à la robe*, ne furent jamais mieux appliquées qu'à la supériorité

riorité que *Rome* s'acquit sur tous les esprits, en civilisant, par toutes sortes d'arts & de sciences, ces peuples, qu'elle s'étoit soumis par la force des armes. L'*Afrique* produisit pendant un certain tems plusieurs savans personnages. L'*Egypte* est, de l'aveu de tout le monde, la source d'où sont sorties toutes les sciences pour se répandre dans tout l'Univers. Aujourd'hui *Athenes* n'est plus; *Rome* a perdu sa gloire; l'*Afrique* & l'*Egypte*, par la négligence des Lettres, sont devenues stériles, & n'ont pas produit une seule personne dont le mérite soit comparable à celui de leurs ancêtres. Aussi la barbarie, l'ignorance, la superstition, rendent-elles leurs habitans féroces, rebelles, intraitables, & leur attirent-elles la haine & le mépris. Tandis que nous voyons dans les parties Occidentales & Septentrionales de la terre, des savans en tout genre, qui ont égalé en intelligence, en solidité, en profondeur, en sublimité, tout ce que les autres nations ont produit de grands hommes, depuis que les peuples qui les habitent, qui auparavant étoient regardés comme grossiers & barbares, ont manifesté leur goût pour les sciences & les arts. Je pourrois prouver ce que j'avance,

vance, en marquant les époques où l'on a commencé à voir briller le ſavoir, dans les *Gaules*, la *Grande-Bretagne*, le *Dannemark*, la *Suède* & la *Moſcovie*. D'où je conclus, qu'il n'y a pas parmi les hommes une auſſi grande inégalité qu'on ſe l'imagine pour l'ordinaire, mais que les eſprits ſont preſque tous les mêmes en fait de talens, dans toutes les parties du monde, & que les différences qui ſe trouvent entr'eux, ne proviennent pas du terroir ou du climat, mais de la culture des ſciences & des arts. Les Nations s'élévent ou tombent, à proportion qu'elles s'y adonnent ou qu'elles les négligent. De ſorte que le bonheur des Etats dépend, juſqu'à un certain point, d'une bonne éducation.

Conſidérez la nature, vous verrez d'abord la différence qu'il y a entre une terre cultivée, & celle qui ne l'eſt pas. L'une donnera des fruits & des grains en abondance; l'autre ne produira que des ronces & des chardons. Il en eſt de même de l'eſprit humain; » c'eſt un » terrain, dit *Cicéron*, riche & fertile, lorſqu'il » eſt bien cultivé; il nous rend avec uſure les » ſoins qu'il nous coûte, « car l'étude nous aprend à conſidérer la vérité ſous ſes différens points de vuë; à découvrir l'abondance d'un prin-

principe, à en tirer les conséquences les plus éloignées; à démêler les sophismes; à combattre l'erreur, & à dissiper les préjugés qui sont nés d'une mauvaise éducation. L'étude donne de la justesse, de l'exactitude à nos pensées & à nos raisonnemens; elle nous aprend à écrire & à parler comme il faut; elle nous fournit l'exemple des sages les plus illustres de l'antiquité; elle nous propose pour modéles ces précepteurs du genre-humain, afin que nous marchions en sureté en suivant des guides, qui, après avoir soutenu l'épreuve de tant de siécles & de tant de peuples, & survécu aux révolutions & à la ruine de tant d'Empires, sont encore regardés aujourd'hui comme les souverains juges du bon goût, & les modeles les plus accomplis en fait de sciences & de beaux arts.

L'étude sert encore à rendre les hommes propres aux affaires & aux emplois. Ce fut aux instructions que *Scipion* reçut de son pére, qu'il dut la gloire qu'il s'acquit par la conquête de *Carthage* & de *Numance*. Personne ne savoit mieux que lui remplir ses heures de loisir. Partagé entre la guerre & la paix, il exposoit son corps aux dangers, & il perfectionnoit son esprit par l'étude. *Lucullus* fit tant de progrès,

en lisant les bons auteurs, & en s'apliquant à l'étude de l'histoire, que quoiqu'il fût parti de *Rome* à la tête d'une armée, ayant peu ou point d'expérience dans l'art militaire, il étoit un grand General lorsqu'il arriva en *Asie*. Et sans parler ici de ce qui est raporté de *Brutus*, &c. il est certain que les plus grands Generaux étoient des hommes de lettres & des savans distingués. *César*, *Polybe*, *Xenophon*, *Thucydides*, transportent le lecteur sur le champ de bataille par la beauté & la vivacité de leurs descriptions: ils lui exposent la raison de la disposition des troupes & du choix du lieu de la bataille; ils lui parlent des premiers chocs & de ce qui se passa dans le fort de la mêlée, des inconvéniens qui survinrent & des remédes qu'on y aporta; ils lui montrent la victoire panchant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, & le conduisent ainsi, comme par la main, à l'événement.

On peut dire la même chose des autres emplois, tant dans l'Eglise que dans l'Etat. Il n'est, en effet, aucun rang dans la vie qui ne demande que nous sachions écrire ou parler en public ou en particulier; ou que nous soyons en état de rendre compte de notre administration; ou

ou que nous ayons l'art de gagner & de perſuader les autres. Rien de plus ordinaire, que d'entendre des perſonnes nées avec de très heureuſes diſpoſitions, ſe plaindre de leur ignorance, & blâmer leurs parens, leurs tuteurs, &c. de ce qu'ils ont négligé leur éducation; ce qui les met hors d'état d'obtenir des emplois lucratifs, les empêche d'égaler en connoiſſances ceux qui les obtiennent, ou les rend incapables de les remplir dignement lorſqu'ils les ont obtenus.

Enfin, non ſeulement l'étude nous éléve au-deſſus des autres hommes, elle ſert encore à nous faire triompher de nos propres foibleſſes. Elle tire l'homme de l'habitude de la pareſſe, de la fainéantiſe, du jeu & de la débauche. Elle lui fait paſſer agréablement des heures de loiſir, qui ſont à charge à l'ignorant. Elle nous apprend à juger du travail des autres hommes; elle nous fait lier un commerce avec des perſonnes d'un génie vaſte & ſolide, & diſcourir avec les ſavans; par ce moyen elle orne & perfectionne notre eſprit. Quoique nous n'ayons pas ſouvent occaſion de parler de l'Hiſtoire Grecque ou Romaine, des Mathématiques, de la Philoſophie, dans les converſations or-

ordinaires, ou dans les discours publics; cependant lorsque nous avons bien fait ces sortes d'études, elles nous font penser avec justesse, elles donnent de la solidité, de l'exactitude à notre esprit, & une certaine grace que les savans distinguent d'abord, & qui prévient le vulgaire même en notre faveur. Mais l'éducation ne rempliroit pas son but, si elle ne s'apliquoit qu'à faire de l'homme un savant. Il ne suffit pas de cultiver l'entendement, il faut surtout former le cœur à la vertu.

Lorsque le cœur d'un homme est dépravé, on ne peut en attendre aucun bien. La vertu seule met un homme en état de remplir ses emplois avec honneur; elle en fait un instrument propre à contribuer au bonheur de la société. Elle lui inspire un ardent amour pour sa patrie; elle le porte à préférer toujours le bien public à son intérêt particulier ou à sa passion; elle lui fait regarder son devoir comme la seule chose nécessaire; elle lui dicte sans cesse, que l'intégrité & la droiture méritent seules l'estime & les éloges, que rien n'est plus doux que l'aprobation de sa conscience & celle des gens de bien, & qu'il n'y a que le vice qui couvre d'une honte méritée. En un mot,

la

la vertu rend un homme désintéressé; elle lui assure sa liberté; elle le met au-dessus de la flatterie, du reproche & des menaces; elle l'empêche d'écouter la voie de l'injustice, quelque puissante & formidable qu'elle puisse être; elle l'habitue à mépriser, dans toute sa conduite, le foible brillant de la fausse gloire, qui se dissipe comme la fumée, à la fin de ses jours; & à regarder toujours au jugement assuré & incorruptible de la postérité.

Telles sont les fins que doivent se proposer de bons Maîtres, lorsqu'ils sont chargés de l'éducation de la jeunesse. Je ne fais aucun cas des sciences, lorsqu'elles ne conduisent pas à la vertu. * Je regarde cette immense érudition, dont on remplit la tête d'un jeune homme, non-seulement comme inutile, mais en-

* De vrai, le soin & la dépense de nos péres ne vise qu'à nous meubler la tête de science; du jugement & de la vertu, peu de nouvelles. Criez d'un passant à notre peuple, *O le savant homme!* & d'un autre, *O le bon homme!* Il ne faudra pas à détourner les yeux & son respect vers le premier. Il y faudroit un tiers crieur, *O les lourdes testes!* ...... Il faut s'enquerir qui est mieux savant, non qui est plus savant. *Montag.* Liv. I.

core comme préjudiciable, lorſqu'elle n'a pas la probité pour compagne. Je préfére l'honnête homme à celui qui dévore les livres; j'aimerois mieux rendre mes diſciples vertueux, enfans dociles, bons péres, amis fidèles, zélés citoyens, que leur inſpirer la mauvaiſe habitude de critiquer, & de diſputer à tout propos. C'étoit l'avis du ſage *Seneque*, » Si » les ſemences de la vertu ne ſe trouvent pas » dans le cœur, les ſciences peuvent ſervir à » nourrir l'orgueil & la fierté; mais elles ne » peuvent jamais corriger nos défauts, & diſ» ſiper nos préjugés, gouverner nos paſſions, » & nous inſpirer la juſtice, la valeur, & la » genéroſité. « *Platon* dit expreſſément, que » le » but qu'on doit ſe propoſer dans l'éducation » des jeunes gens, doit être principalement de » les rendre meilleurs; & que quiconque s'é» carte de cette régle, quelque mérite qu'il ait » d'ailleurs, n'eſt cependant pas digne de l'eſ» time & de l'aprobation du Public. Par ex» emple, dit-il, *Pericles* ne gouverna-t-il » pas longtems *Athenes* de maniére qu'il s'at» tirat une brillante réputation? Ne remplit-il » pas la ville de temples, de théatres, de ſta-

» tuës

» tuës & de bâtimens publics? Ne l'embellit-
» il pas de monumens illustres, de chefs-d'œu-
» vre de sculpture, de peinture & d'architec-
» ture? N'a-t-il pas laissé, dans ses écrits, à
» la posterité le modèle & la régle du bon
» gout? Cependant, on ne peut pas dire, qu'a-
» vec tous ses soins, il ait rendu un seul homme
» plus sage & plus vertueux. Au contraire,
» comme il étudioit pour plaire plutôt que
» pour instruire, il fut la cause de ce que ses
» sujets dégénérérent des vertus de leurs an-
» cêtres, & devinrent fainéans, babillards,
» querelleurs, amateurs des dépenses les plus
» folles, & admirateurs de la vanité & d'un
» ridicule superflu. « Aussi *Platon* conclud-il,
que c'étoit à tort qu'on vantoit son administration, puisqu'il ne méritoit pas plus d'éloges qu'un Palefrenier, qui s'étant chargé du soin de dresser un beau cheval, ne lui aprend qu'à broncher, à donner du pied, & le rend ombrageux & vicieux.

Concluons de là, qu'il ne faut pas négliger l'étude des sciences & des arts, mais que nous devons en tirer des exemples utiles, & les regarder, non comme le but de notre exis-

tence, mais comme un moyen pour nous y conduire. Ils nous préparent à la vertu, comme les premiers rudimens de la Grammaire nous préparent aux arts & aux ſciences; c'eſt-à-dire, qu'ils ſont des inſtrumens très utiles ſi on nous aprend à nous en ſervir. Il vaudroit mieux n'avoir pas étudié, ſi les mœurs n'en ſont pas meilleures, ſi l'*ame reſte de travers*, comme dit Montagne: *ſi l'ame n'en va un meilleur branle*, dit-il ailleurs, *ſi nous n'en avons le jugement plus ſain, j'aimerois auſſi cher que mon écolier eût paſſé le tems à la paume, au moins le corps en ſeroit plus allégre..... il en devoit raporter l'ame pleine, il ne la remporte que bouffie. Les boiteux ſont mal propres aux exercices du corps; & aux exercices de l'eſprit les ames boiteuſes.*

Pour peu que nous conſidérions la nature de l'homme, nous verrons qu'il a un funeſte panchant au mal; ce panchant étouffera bientôt le peu de bonnes inclinations qui ſe trouvent dans le cœur des jeunes gens, à moins que les parens & les maîtres ne ſoient continuellement ſur leurs gardes, pour détruire ces mauvaiſes diſpoſitions, & pour conſerver & for-

fortifier ces foibles restes d'innocence avec un soin infatigable. Je dis donc, que pour cet effet les jeunes gens ont besoin d'un conseiller fidèle, d'un avocat qui plaide sans cesse la cause de la vérité, de l'honnêteté & de la droite raison. Le maître qu'on leur donne doit être ce conseiller & cet avocat dont nous parlons; & pour réussir dans l'éducation de ceux qui lui sont confiés, il doit les transporter dans d'autres tems & d'autres lieux, pour les préserver de la contagion du siécle présent. Il doit opposer l'opinion & l'exemple des grands hommes de l'antiquité aux faux principes & aux mauvais exemples qui égarent la plus grande partie du genre humain. Il arrive très souvent, qu'une leçon indirecte, donnée par un *Camille*, un *Scipion*, ou un *Cyrus*, fait plus d'impression sur l'esprit des jeunes gens, que des leçons qui leur sont directement adressées.

Il est triste de voir que le goût de la véritable gloire & de la solide grandeur baisse de plus en plus chaque jour. L'abatardissement actuel de la véritable noblesse ne rapelle-t-elle pas à nos esprits la justesse de la remarque de *Salluste*, sur les familles nouvellement

élevées ? » Eblouïs par l'augmentation subite
» de leur fortune, qui ne peut être épuisée par
» des dépenses extravagantes, nous nous ima-
» ginons, qu'il n'y a de véritablement grand
» & estimable que d'abondantes richesses. De
» là il est arrivé, qu'on a attaché une espèce
» de honte, non-seulement à la pauvreté, mais
» même à un revenu très honnête, & que
» tout le mérite & l'honneur ne se trouvent
» plus que dans la magnificence des édifices,
» des meubles, des équipages & des festins.

Pour détruire ces fausses idées, rien de plus utile que de leur opposer les exemples de ces Dictateurs, & de ces Consuls illustres dans l'Histoire, que l'on tiroit de la charuë, & dont les mains accoutumées aux travaux champêtres, soutenoient l'Etat chancelant & sauvoient la République. Ils étoient si éloignés de se donner des soins pour s'enrichir, qu'ils refusoient l'or & l'argent qu'on leur offroit ; & ils regardoient qu'il étoit plus grand de gouverner ceux qui possédoient ces trésors, que de les posséder eux-mêmes. Plusieurs des plus grands hommes de la Grèce & de Rome méprisoient les richesses au point qu'ils n'en laissoient pas assez pour leur sépulture. *Fa-*

bri-

bricius, ce vieillard respectable, qui s'étoit illustré par plusieurs triomphes, aimoit à se retirer au coin de sa cheminée, & à se nourrir, sur la fin de sa vie, de légumes que ses propres mains avoient fait croître & avoient cueillis dans son jardin. Ces sortes de Magistrats n'étoient pas habiles à garnir une table; ils employoient leurs talens à vaincre leurs ennemis dans la guerre, & à bien gouverner leurs sujets pendant la paix. Les Temples & les édifices publics qu'ils faisoient construire, étoient magnifiques; mais, dans leur particulier, ils étoient les ennemis déclarés du luxe & de la prodigalité; ils se contentoient de petites maisons, ornées des dépouilles de leurs ennemis, & non de celles de leurs concitoyens. Entrons seulement dans les palais du grand *Auguste*, qui éleva les Romains au plus haut degré de gloire où ils soient jamais parvenus, qui bâtit Rome toute de marbre qu'il avoit trouvée toute de briques, & nous ne verrons qu'une grande simplicité, soit en ville, soit à la campagne; nous n'apercevrons que des meubles dont, peu de tems après, de simples particuliers auroient eu honte. *Auguste* pendant l'espace de quarante ans,

coucha toujours dans le même apartement ; il portoit rarement d'autres habits que ceux que l'Impératrice *Livie*, ou sa sœur *Octavie*, avoient travaillés de leurs mains. Voyez *Sueton. in Aug.*

De tels exemples ne peuvent que faire impression sur l'esprit. » C'est un vrai plaisir pour » moi, dit *Senéque* (Ep. 86. & 87.) de compa- » rer les mœurs de *Scipion* avec les nôtres. » Ce Héros, la terreur de Carthage, & la » gloire de Rome, devint laboureur, & se con- » tenta de son petit hameau. Quoi de plus » grand, de plus digne de nôtre imitation, » que cet homme qui avoit commandé des ar- » mées, gouverné des Provinces, à qui on » avoit décerné les honneurs du triomphe ? « Quel modéle qu'un *Caton* sur un cheval, avec son porte-manteau derriére lui, & sans suite ! Quel est le lecteur qui puisse s'empêcher d'admirer *Scipion* disant à *Masinissa* (Liv. lib. 30.) » que la continence étoit la vertu pour laquel- » le il s'estimoit le plus ; que les jeunes gens » ont moins à craindre d'une armée d'ennemis » que des plaisirs qui se présentent à eux de » tout côté, & que quiconque étoit capable de

» met-

» mettre un frein à ses désirs, & de les assu-
» jettir à la raison, avoit remporté une vic-
» toire plus glorieuse que celle qu'ils venoient
» de gagner sur *Syphax*. « Ce discours étoit fondé sur un exemple de sagesse qu'il avoit donné quelques années auparavant, lorsqu'il rendit à son amant une Princesse qui étoit sa prisonniére, sans avoir attenté à son honneur. Exemple d'autant plus frapant, que *Scipion* étoit un jeune conquérant, & qu'il n'étoit pas marié. Exemple de générosité, qui lui attira l'estime & l'affection de toute l'Espagne, qui le regardoit comme un Dieu descendu du Ciel sous la forme humaine, & triomphant de tous les obstacles, bien plus par sa grande bonté, que par la force de ses armes. Pleins d'admiration, les Espagnols firent graver cette action sur un bouclier d'argent, & le présentérent à *Scipion*.

De tels exemples montrent aux jeunes gens leur devoir, * leur inspirent du goût pour la vertu, & leur enseignent à n'admirer & à n'estimer que le vrai mérite. En réfléchissant sur ces

* Voyez sur ce sujet un excellent Discours du Spect. Anglois Tom. 4. le troisiéme Discours.

ces exemples, ils aprennent à juger des hommes, non sur ce qu'ils paroissent être au dehors, mais sur ce qu'ils sont réellement; à vaincre les préjugés populaires, & à ne pas se laisser séduire par les déhors trompeurs d'actions brillantes; à préferer les actes de bonté & de générosité, à ceux qui, pour l'ordinaire, attirent les regards & l'admiration du vulgaire ignorant; & à prévenir les conséquences funestes qui découlent de l'abandon aux passions, & de la dureté du cœur. *Ciceron* fait plus de cas de la bonté de *César* à l'égard d'un de ses anciens amis qui étoit dans la misére, que de tous les avantages qu'il avoit retiré de ses victoires les plus éclatantes. On ne peut qu'admirer aussi la réponse du jeune *Themistocle* à *Eurybiade*, qui le menaçoit de lui donner des coups de canne parce qu'il s'étoit opposé à son avis dans un conseil de guerre: » Frappe, lui dit-il, mais écoute. « Par là, non seulement il remporta la fameuse bataille de *Salamine*, mais il aprit encore aux jeunes Officiers, à ne pas prendre feu à la moindre opposition qu'on leur fasse, & à détester la barbare coutume de laver une prétendue injure dans le sang de leurs amis les plus intimes.

Dans

Dans ce trait qui eſt raporté de *Thémiſtocle*, on voit que cette coutume, que l'on honore dans ce ſiécle du nom de nobleſſe & de grandeur d'ame, étoit inconnue à ce jeune Athénien, & aux anciens Conquerans, qui étoient aſſurément de bons juges ſur le point d'honneur & ſur la véritable gloire, & qui reſervoieut leur haine & leurs reſſentimens pour leurs ennemis, & ne ſe diſputoient avec leurs compatriotes que pour la gloire & pour la vertu. Comme la compagnie & la converſation des perſonnes dont la morale eſt ſaine, & les mœurs ſont ſans reproche, eſt plus propre que toute autre choſe à éloigner du vice & à inſpirer la vertu, de même la lecture des anciens auteurs forme une eſpéce de relation entre nous & les plus grands hommes de l'antiquité; par ce moyen nous vivons avec eux, nous converſons avec eux, nous ſommes les témoins de leurs actions, nous entrons inſenſiblement dans leurs principes & leur façon de penſer, & nous tirons d'eux cette noble grandeur d'ame, ce généreux déſintéreſſement, cette vive horreur de l'injuſtice, ce zèle ardent du bien public, que nous remarquons avec tant de plaiſir dans leurs diſcours & dans leur conduite.

Je dois cependant avertir ceux qui ſuivent cette méthode d'enſeigner, de ne pas trop étendre les reflexions morales. Les préceptes les plus propres à faire une vive impreſſion, ſont courts, & vifs. *Non multis opus eſt, ſed efficacibus.* Comme une petite ſemence, jettée dans une terre bien préparée, ſe dévelope par degrés, juſques à ce qu'elle ſe montre hors de la terre; de même, ces ſentences renfermées en peu de mots, produiſent leur effet en leur tems, quoiqu'elles ſemblent quelquefois n'être plus dans l'eſprit, ou bien y être inutilement.

Je ne puis m'empêcher de raporter ici ce que dit *Quintilien* ſur ce qu'il convient de faire pour former les jeunes gens à la vertu. Il veut que tous ceux qui ſont chargés de l'éducation des enfans, connoiſſant la force des premiéres impreſſions, ſurtout à l'égard du mal, ſoient extrémement attentifs à ne leur donner que des nourriſſes & des domeſtiques dont les bonnes moeurs leur ſoient connuës, & à veiller ſur le choix de leurs amis, afin qu'ils ne s'attachent qu'à ceux qui peuvent leur être en bon exemple. Il blâme l'aveugle indolence des parens envers leurs enfans, & le peu de ſoin qu'ils

qu'ils se donnent pour faire naître & conserver chez eux le précieux trésor de la modestie, dont la perte devient la source de presque tous les désordres auxquels les jeunes gens s'abandonnent. Il condamne, & avec raison, cette éducation trop indulgente, qu'on nomme faussement *bonté* & *tendresse*, parce qu'elle ne sert qu'à énerver l'esprit & le corps. Il veut qu'on fasse une attention particuliére aux discours que l'on tient devant les jeunes gens, & aux exemples qu'on leur donne. Il exhorte à réprimer les premiéres saillies des passions, & à faire ensorte de se servir de toutes les occasions qui se présentent à leur inculquer les principes d'une bonne morale. Il voudroit que les copies même que leur donnent les maîtres d'écriture, continssent quelque maxime de sagesse, utile pour la conduite de la vie. S'agit-il de la lecture? il dit, qu'il faut bien prendre garde à celle qu'on leur fournit, de peur que les jeunes gens, qui sont susceptibles de fortes impressions, n'aprennent ce qui est déshonnête, & ne reçoivent des leçons de débauche. Il ne permet la lecture des comédies que lorsque la raison est formée & la vertu suffisamment établie dans le cœur.

Voila les leçons que donnoit *Quintilien*; quoiqu'il ne fût éclairé que des lumiéres naturelles; il sentoit combien il importe de former de bonne heure les jeunes gens à la vertu. Les maîtres d'aujourd'hui ne doivent pas s'en tenir là; ils doivent faire de l'homme moral un Chrêtien. L'honnêtété & la probité méritent sans contredit nôtre estime & nos éloges; mais il faut convenir que la piété en est en quelque sorte l'ame, & reléve infiniment leur valeur. La Religion doit être la fin de toutes nos instructions: quoiqu'elle ne soit pas continuellement dans notre bouche, elle doit être toujours dans nôtre esprit; il ne faut jamais la perdre de vuë.

C'est dans la jeunesse qu'il faut faire étudier la Religion; dans cet âge heureux, le cœur n'étant pas encore gâté par le monde & les passions, l'esprit admet facilement des vérités dont il sent l'évidence, & se laisse charmer par des maximes & des préceptes dont la justice & la sagesse se font sentir dès qu'on les propose. La Religion Chrêtienne a une beauté simple & naturelle; on trouve quelque chose au-dedans de soi qui aprouve d'abord tout ce qu'elle enseigne, à moins qu'on ne l'examine

au travers des passions qui la défigurent; il convient donc de ne pas attendre pour la faire connoitre, que ces dangereuses passions se soient emparées du cœur. Si on néglige de l'étudier dans la jeunesse, il est à craindre qu'on ne l'étudie jamais; les occupations, le tumulte du monde, les facultés de l'ame qui s'affoiblissent, une certaine indolence qui s'empare de l'homme, le mettent hors d'état de faire dans la suite cette étude, la plus importante de toutes.

Je dis que cette étude est la plus importante de toutes; en effet toutes les autres sciences ne sont rien en comparaison de la science de la Religion. Qu'y a-t-il de plus intéressant pour l'homme que de connoître ce qu'il est venu faire dans ce monde, quel est son Créateur, quel est le moyen de se rendre agréable à ses yeux? Qu'y-a-t-il de plus intéressant pour l'homme que de connoître quelle doit être la durée de son existence; si elle est bornée au court espace de cette vie; si cet esprit qui habite son corps périt avec lui, ou s'il est d'une nature immortelle? Qu'y a-t-il de plus intéressant pour l'homme que de connoître avec certitude, qu'il est fait pour vivre pendant l'éter-

l'éternité, que le tems de cette vie n'est que l'aurore d'un jour qui n'aura point de déclin, que pendant ce tems il peut travailler à un bonheur éternel qu'il ne tient qu'à lui de mériter? Qu'y-a-t-il de plus important pour l'homme, qui se voit foible & fragile, que d'aprendre de quel œil son Créateur voit ses efforts, & les remédes qu'il a aporté à ses maux en envoyant son fils dans le monde? Si ce n'est pas là la plus belle, la plus utile de toutes les sciences, je voudrois qu'on m'aprit quelle est celle qui doit lui être préférée.

Quand il s'agit de l'enseigner à des jeunes gens, les péres & méres ne sauroient faire trop attention aux personnes qu'ils choisissent pour cela. Il faut plus d'intelligence & de capacité, qu'on ne l'imagine pour l'ordinaire, chez ceux qui sont chargés de ce soin. S'il y a tant de Chrétiens qui le sont machinalement & sans connoissance de cause, c'est qu'on a mis entre leurs mains quelque catéchisme mal digéré, ou qu'on a confié le soin de les instruire à des Maîtres ignorans, ou qui se mettent peu en peine d'en faire des Chrétiens éclairés pourvû qu'ils en fassent des Chrétiens.

Si l'on me demande quelle doit être la Méthode

thode qu'on doit ſuivre pour faire de l'homme un vrai Chrétien, pour lui inſpirer cette piété que j'ai dit être l'ame des vertus morales, voici en abrégé comment je crois qu'il faut s'y prendre. Je voudrois qu'un jeune homme aprît d'abord l'hiſtoire ſacrée du Vieux & du Nouveau Teſtament; après qu'il auroit acquis cette connoiſſance préliminaire, je tâcherois de lui prouver l'origine céleſte de nos livres ſacrés; je mettrois d'abord ſous ſes yeux le caractère de Jéſus-Chriſt; je lui en montrerois la beauté; je lui peindrois toutes les vertus qui ont brillé dans ſa perſonne; je préviendrois ainſi ſon cœur en faveur de l'auteur de cette Religion que je voudrois lui faire connître; enſuite, je conſidérerois avec lui cette Religion elle-même, ſon accord avec les lumiéres naturelles, la beauté de ſes maximes & de ſes préceptes, & je gagnerois ainſi ſa raiſon, qui auroit aprouvé elle-même tout ce que je cherchois à lui faire recevoir. Comme le jeune homme auroit vû que les Auteurs ſacrés donnent à J. C. le titre de Meſſie, je lui montrerois qu'il en a eu tous les caractères; & comme ils lui attribuent le pouvoir de faire des miracles, j'examinerois avec lui la nature de

TAYLOR INST. OXFORD

de ces miracles; je lui ferois remarquer qu'ils étoient faits en faveur des malheureux, qu'ils étoient faits en public, & qu'ils étoient de différentes sortes; j'insisterois particuliérement sur le miracle de la Résurrection de J. C. & je tâcherois de lui prouver la vérité de cette Résurrection, en lui montrant que les Apôtres ont toutes les qualités qu'on demande des témoins pour qu'ils soient dignes de foi. Je lui parlerois ensuite de la conversion de St. Paul, que je regarde comme un des grands argumens en faveur de la Religion Chrétienne; de l'établissement rapide de cette Religion; de l'accomplissement des prophéties de J. C. touchant la destruction de Jérusalem, & de l'état actuel du Peuple Juif, qui ne semble subsister encore aujourd'hui que pour être une preuve vivante de la divinité du Christianisme.

Après lui avoir fait sentir la force de toutes ces preuves, & les avoir bien gravées dans son esprit, j'exposerois à ses yeux la beauté de cette Religion; je lui montrerois sa supériorité sur tout ce que les Philosophes ont jamais enseigné aux hommes; quel seroit le bonheur de l'homme, s'il en suivoit exactement les préceptes; quel seroit celui de la société, si chacun

de

de ses membres étoit un véritable Chrétien. Je lui montrerois que cette Religion est faite pour l'homme ; qu'elle lui aprend tout ce qu'il peut désirer de savoir, son origine, son état actuel, le sort qui l'attend après le trépas.

Voilà en abrégé la méthode que je voudrois qu'on suivit quand il s'agit d'enseigner aux jeunes gens la grande science de la Religion & d'en faire des Chrétiens éclairés. Il me paroit que c'est le seul moyen de faire naitre chez eux cette foi raisonnée, si je puis parler ainsi, seule capable de soutenir un jeune homme contre les assauts du monde & des passions. D'où vient le grand nombre des incrédules ? De ce qu'ils ignorent la Religion Chrétienne, ou de ce qu'ils n'en ont qu'une connoissance vague & imparfaite. Il est impossible de la connoitre telle qu'elle est, & d'être incrédule.

Mais les mystères de la Religion, comment faut-il en parler aux jeunes gens ? En deux mots, Tenez vous en à ce que dit l'Evangile ; ne parlez point de ce que les hommes y ont ajouté ; & vous ne verrez rien que la raison d'un jeune homme n'admette, lorsque vous lui aurez une fois prouvé l'origine cé-

leſte de cet Evangile. Aprenez leur la Religion de J. C. & non pas celle des Théologiens; ces deux Religions ſont bien différentes.

Je n'ai plus qu'un ſeul avis à donner aux Parens qui veulent faire aprendre à leurs enfans la ſcience de la Religion, & qui déſirent qu'on leur inſpire une vraye & ſolide pieté, c'eſt de ne les confier qu'à des maîtres qui en ſoient eux-mêmes remplis, qui *ayent la tête bien faite, plutôt que bien pleine*, comme dit notre ami *Montagne.* Un maitre qui reſpecte la Religion, qui n'en parle qu'avec la gravité que demande un ſi grand ſujet, fait paſſer ce reſpect chez ceux qui l'écoutent. Une ame vertueuſe eſt bien éloquente.

Geneve.

ARTICLE NEUVIEME.

LE MENSONGE ET LA VERITE'.

Allégorie. *

CHez les Perses toute l'éducation qu'on donnoit aux enfans se réduisoit à leur enseigner *à monter à cheval*, *à tirer de l'arc*, *& à dire la vérité.* Les Péres pouvoient aisément réussir à l'égard des deux premiéres parties de cette éducation, mais ils étoient fort heureux s'ils connoissoient des moyens infaillibles pour inspirer l'amour de la vérité à leurs enfans, & s'ils pouvoient leur fournir des préservatifs surs contre la tentation de dire des mensonges.

La corruption du genre humain est venuë à un tel point qu'on est porté par un grand nombre de motifs à déguiser la vérité; on est si souvent dans la nécessité de cacher ses fautes

* Traduite de l'Anglois.

& d'en impoſer à la crédulité & à l'ignorance des autres, on évite tant de maux & on ſe procure tant d'avantages par la diſſimulation & la fourberie, que parmi les perſonnes qui ſont dans les affaires du monde, on en voit peu qui ayént la force & le courage néceſſaire pour ſoutenir conſtamment le caractère d'homme vrai & ſincère.

Afin que tous les hommes puſſent aprendre à dire la vérité, il faudroit que tous apriſſent auſſi à l'écouter; car il n'y a point d'eſpèce de menſonge plus commune que la flatterie; le lâche s'y abandonne par crainte, le ſujet ou l'eſclave par intérêt, l'ami par tendreſſe; lorſqu'il n'y a ni crainte ni intérêt qui y porte, on s'y livre afin de donner du plaiſir à celui qui en eſt l'objet; tant que l'orgueil continuera à faire d'injuſtes demandes, la crainte ou l'amitié s'empreſſeront à le ſatisfaire.

Le Menſonge eſt devenu un vice très commun; pluſieurs même de ceux qui ne pourroient pas ſe reſoudre à s'avilir jusqu'à dire une fauſſeté, ont, ſi je puis parler ainſi, corrompu la moralité des actions des autres par leur vanité, & favoriſé un vice qu'ils croyént avoir en horreur.

Ce n'eſt pas cependant que nous n'aimions la vérité en elle-même ; lorſqu'elle nous déplait, c'eſt qu'elle eſt contraire à nos déſirs, & que nous ne voulons pas ſuivre ſa voix ; & comme notre attention ne ſe porte pour l'ordinaire que ſur nos intérêts, nous n'écoutons qu'à regret ce que nous ne déſirons pas d'aprendre, & nous oublions ce que notre panchant ne nous porte pas à graver dans notre mémoire.

C'eſt pour cela qu'on a donné tant de préceptes propres à vaincre les obſtacles qui nous détournent de la vérité, & qu'on a caché ces préceptes ſous des envelopes qui puſſent porter les hommes à fuir le menſonge.

Dans l'enfance du Monde la *Vérité* vint du Ciel, & le *Menſonge* de la Terre, parmi les mortels. La *Vérité* étoit fille de *Jupiter* & de la *Sageſſe*, & le *Menſonge* naquit de la *Folie* & du *Vent*. L'un & l'autre s'avancérent avec une égale confiance pour ſe ſaiſir de l'empire ſur le nouveau monde créé ; & comme les Intelligences Céleſtes connoiſſoient leur inimitié réciproque & les forces de l'un & de l'autre, tous les yeux des habitans du Ciel ſe tournérent ſur le combat qu'alloient ſe livrer ces deux ennemis.

La *Vérité* paroiſſoit ſentir ſon pouvoir ſupérieur & la juſtice de ſes prétentions; elle prit un air fier & majeſtueux, qui annonçoit qu'elle n'avoit pas beſoin d'être ſoutenue, qu'elle ſeule ſuffiſoit pour ſe défendre; cependant la *Raiſon* ne ceſſoit point de la regarder; mais elle paroiſſoit bien plus ſa ſuivante que ſa compagne. Sa démarche étoit lente & majeſtueuſe, cependant elle ne s'arrêtoit point, & lorſqu'elle avoit mis le pied ſur quelqu'endroit, aucun pouvoir humain ou divin n'auroit pû l'obliger à ſe retirer.

Le *Menſonge* s'efforçoit de prendre l'air & le maintien de la *Vérité*; il avoit l'art de ſe contrefaire; il étoit environné, ſoutenu, animé par des légions innombrables de *panchans* & de *paſſions*; mais, ſemblable à ces Commandans foibles par eux-mêmes, il étoit ſouvent obligé de recevoir la loi de ſes alliés. Ses mouvemens étoient prompts, irréguliers & violens; il n'avoit ni fermeté ni conſtance. Il fit pluſieurs conquêtes par des incurſions ſubites; il n'en ſeroit pas venu à bout par ſes propres forces, mais il étoit aidé par les paſſions, qui lui inſpiroient de la hardieſſe & du courage.

Il

Il arrivoit fouvent que les deux Antagoniftes fe rencontroient; alors le *Menfonge* cachoit fa tête dans un nuage, & ordonnoit à la *Fraude* de dreffer des embuches devant les pas de la *Vérité*. Il tenoit dans fa main gauche le bouclier de l'*Impudence*; le carquois du *Sophifme* étoit attaché à fon épaule. Toutes les paffions étoient attentives à fa voix; la *Vanité* battoit des aîles devant lui, & l'*Opiniâtreté* le foutenoit par derriére. Avec de tels fecours, tantôt il ofoit faire face à la *Vérité*, tantôt il évitoit fon attaque, mais toujours il tâchoit d'efcarmoucher à une certaine diftance; il changeoit continuellement de place; les fléches qu'il lançoit étoient dirigées vers différens endroits; il avoit fenti que fes forces diminuoient toutes les fois que les regards de la *Vérité* tomboient directement fur lui.

La *Vérité* avoit le regard grand & terrible de Jupiter fon pére, quoiqu'elle ne tînt pas dans fa main fon tonnerre. Lorfque les deux ennemis, pendant le combat, fe voyoient plus près l'un de l'autre, le *Menfonge* laiffoit tomber les armes du *Sophifme*, & faififfant de fes deux mains le bouclier de l'*Impudence*, il fe faifoit un rempart de toutes les paffions.

La

La *Vérité*, quoique souvent blessée, ne tardoit pas à se rétablir; mais il lui arrivoit quelquefois, que les moindres blessures qu'elle avoit reçues du *Mensonge* communiquoient leur venin à ce qui l'environnoit, & se r'ouvroient lorsqu'elles sembloient guéries.

L'Expérience fit bientôt apercevoir au *Mensonge* qu'il ne pouvoit être supérieur à la Vérité qu'en précipitant sa marche & en changeant continuellement de station; c'est pourquoi il ordonna au *Soupçon* de battre la campagne devant lui, & il évita soigneusement de se rencontrer sur le chemin de la *Vérité*: comme celle-ci n'avoit qu'un point fixe & qu'elle marchoit toujours sur la même ligne, le *Mensonge* l'évitoit aisément par sa marche détournée, ses retraites simulées & ses conversions subites, lorsque l'ennemi commençoit à répandre la terreur par son aproche.

Par cet artifice le *Mensonge* s'établissoit sur la Terre & étendoit son empire dans tous les pays & dans tous les climats. Dans tous les lieux où il avoit remporté quelque victoire, lorsqu'il les quittoit, il laissoit aux *Passions* un plein pouvoir; celles-ci trouvoient tant de plaisir à commander, qu'elles faisoient la plus

vi-

vigoureuſe réſiſtance lorſque la *Vérité* vouloit s'emparer de leurs poſtes, & elles ne manquoient jamais de retarder ſes progrès, quoiqu'elles ne puſſent pas toujours les empêcher; elles ne cédoient qu'après avoir longtems combattu, s'être ralliées fréquemment; & lorſque tous leurs efforts devenoient entiérement inutiles, elles étoient toujours prêtes à ſe revolter dès que la *Vérité* ceſſoit de les tenir dans le reſpect & la ſoumiſſion par ſa préſence.

La *Vérité*, en quittant le Ciel, avoit penſé qu'elle ſeroit reçuë avec un cri univerſel de joie, chérie avec une tendreſſe infinie, écoutée avec une grande docilité, & que ſon empire s'étendroit ſur toute la terre; auſſi fut-elle extrêmement ſurpriſe des efforts qu'elle avoit à faire pour s'y établir. Tous les eſprits lui étoient fermés par le *Préjugé*, & tous les cœurs par la *Paſſion*. Elle s'avança cependant, mais avec beaucoup de lenteur; ſouvent elle perdoit les conquêtes qu'elle laiſſoit derriére elle, par les revoltes ſoudaines des paſſions, qui ſe rangeoient ſous les étendarts du *Menſonge*.

Quoique la *Vérité* ne fût pas affoiblie par le combat, car elle ne pouvoit rien perdre de

de ſa force naturelle, cependant elle étoit indignée de ſe voir jouée & arrêtée par un ennemi qu'elle regardoit d'un œil de mépris, & qui n'avoit d'autre avantage que celui qu'il tiroit de ſon inconſtance, de ſa lâcheté, & de ſes artifices; ce qui fit que, rebutée par les obſtacles qu'elle rencontroit de toute part, elle pria *Jupiter* ſon pére de lui permettre de retourner dans le Ciel d'où elle étoit deſcenduë, & de laiſſer le genre humain en proie au déſordre & aux miſères qu'il avoit mérité en ſe ſoumettant volontairement à l'empire que le *Menſonge* avoit uſurpé ſur la *Vérité*.

Jupiter ému de compaſſion pour le genre humain, ne lui accorda pas ſa demande, mais il voulut rendre ſes travaux moins pénibles, & diminuer les perſécutions qu'elle avoit à eſſuier. Il lui ordonna de conſulter les *Muſes*, & d'aprendre d'elles par quel moyen elle pourroit engager les hommes à la recevoir, à la prendre pour leur Souveraine, ſans qu'il fût néceſſaire de ſoutenir une guerre continuelle. Elle aprit qu'elle avoit elle-même mis obſtacle à ſes progrès par la ſévérité de ſon regard, & l'air de ſolemnité avec lequel elle dictoit ſes arrêts; & que les hommes ne la recevroient que lorsqu'ils

qu'ils cesseroient de la craindre, puisqu'en se soumettant à l'empire du *Mensonge* ils faisoient rarement quelque sacrifice de leur repos ou de leurs plaisirs, parce qu'il avoit l'art de se présenter à eux sous une forme séduisante, & paré par les mains même du Desir. Les *Muses* lui firent sur le métier de *Pallas* une robe d'une couleur changeante, semblable à celle que le *Mensonge* revêtoit pour gagner les cœurs, & ils l'appellérent *Fiction.* Par ce moyen elle eut de grands succès; car lorsqu'elle demandoit aux *Passions* la permission d'entrer, elles la prenoient souvent pour le *Mensonge*, & lui remettoient ce qui étoit sous leur garde; mais lorsqu'elle avoit une fois pris possession de quelqu'endroit, la *Raison* lui ôtoit sa robe; elle reprenoit sa figure naturelle avec toute sa dignité & tout son éclat.

ARTICLE DIXIEME.

PENSE'ES CELTIQUES. *

COnſidérez bien toutes les entrées avant que de vous engager quelque part, car on ne peut jamais ſavoir trop bien où ſont les ennemis qui vous dreſſent des embuches.

* * *

L'hôte qui vient chez vous, a les genoux froids, donnez lui du feu: celui qui a parcouru les montagnes, a beſoin de nourriture, & de vétemens bien ſechés.

* * *

Il faut de l'eau à celui qui vient s'aſſeoir à votre table, il a beſoin de s'eſſuyer les mains; mais tenez lui des diſcours agréables, ſi vous voulez qu'il vous parle, ou qu'il vous écoute.

* * *

Celui qui voyage a beſoin de ſageſſe. On peut

---

* Elles ſont tirées d'un livre intitulé, *Monumens de de la Mythologie & de la Poëſie Celtique*, &c. par Mr. MALLET *Profeſſeur Royal de Belles-Lettres Françoiſes*, &c. Ces Penſées donnant une idée de la Morale des Celtes & des Scythes, nous avons crû qu'on les verroit avec plaiſir dans ce Recueil.

peut faire chez soi tout ce qu'on veut, mais celui qui ne sait rien, s'attirera des regards dédaigneux, lorsqu'il sera assis avec des hommes bien appris.

* * *

Celui qui va à un repas où il n'est pas attendu, parle avec soumission, ou se tait; il prête l'oreille à tout, il parcout tout des yeux; par-là il acquiert de la science & de la sagesse.

* * *

Heureux celui qui s'attire la louange & la bienveillance des hommes; car tout ce qui dépend de la volonté des autres, est hazardeux & incertain.

* * *

Il n'y a point d'ami plus sûr en voyage qu'une grande prudence; il n'y a point non plus de provision plus agréable. Dans un lieu inconnu la prudence vaut mieux que les trésors; c'est elle qui nourrit le pauvre.

* * *

Il n'y a rien de plus inutile aux fils du siécle que de trop boire de biére, car plus un homme boit, plus il perd de raison. L'oiseau de

de l'oubli chante devant ceux qui s'enyvrent, & leur dérobe leur ame.

* * *

L'homme dépourvu de sens croit qu'il vivra toujours, s'il évite la guerre; mais si les lances l'épargnent, la vieillesse ne lui fait point de quartier.

* * *

L'homme gourmand mange sa propre mort, s'il n'y prend garde; & l'avidité du sot fait rire les sages.

* * *

Les troupeaux savent retourner à l'étable & quitter le paturage; mais l'homme sans honneur ne sait point mettre de frein à sa bouche.

* * *

L'homme méchant rit de tout, sans penser que ce qui lui convient, est de s'abstenir de faute.

* * *

L'homme dépourvû de sens veille toutes les nuits, il considére tout, mais quand il est las au point du jour, il n'est pas plus savant qu'il n'étoit la veille.

* * *

Il croit savoir tout lorsqu'il a appris quelque chose de facile, mais il n'a rien à répon-

pondre, quand on l'interroge ſur une choſe obſcure.

* * *

Pluſieurs hommes ſe croyoient ſincérement unis, mais l'expérience les a détrompés: c'eſt la querelle des ſiécles, qu'un hôte n'eſt pas fidéle à ſon hôte.

* * *

Ce qu'on poſſéde, quoique petit, eſt toujours le meilleur....

* * *

Je n'ai jamais trouvé d'homme ſi libéral & ſi magnifique, que, chez lui, recevoir ne fût pas recevoir, & qui mépriſât un préſent, s'il pouvoit l'obtenir.

* * *

Que les amis ſe réjouïſſent réciproquement par des préſens d'armes & d'habits. Ceux qui donnent & qui reçoivent, reſtent long-tems amis, & ſe donnent ſouvent des feſtins les uns aux autres.

* * *

Aimez vos amis, & ceux de vos amis; mais ne favoriſez pas l'ennemi de vos amis.

* * *

La paix brille plus que le feu pendant cinq

 nuits,

nuits, entre des amis mauvais, mais elle s'éteint quand la ſixiéme approche, & alors toute l'amitié ſe tourne en haine.

* * *

Quand j'étois jeune, j'errois ſeul dans le monde; il me ſembloit que j'étois devenu riche quand j'avois trouvé un compagnon. Un homme fait plaiſir à un autre homme.

* * *

Qu'un homme ſoit ſage modérément, & qu'il n'aït pas plus de prudence qu'il ne faut. Qu'il ne cherche point à ſavoir ſa deſtinée, s'il veut dormir tranquille.

* * *

Levez-vous matin, ſi vous voulez vous enrichir ou vaincre un ennemi. Le loup qui eſt couché, ne gagne point de proye, ni l'homme qui dort, de victoire.

* * *

On m'invite çà & là à des feſtins, ſi je n'ai beſoin que d'un déjeuné; & mon fidéle ami eſt celui qui me donne un pain quand *il* en a deux.

* * *

Il vaut mieux vivre bien que longtems. Quand un

un homme allume du feu, la mort est chez lui avant qu'il soit éteint.

* * *

Il vaut mieux avoir un fils tard que jamais. Rarement voit-on des pierres sépulchrales élevées sur les tombeaux des morts, par d'autres mains que celles de leurs fils.

* * *

Les richesses passent comme un clin d'œil ; elles sont les plus inconstantes des amies. Les troupeaux périssent, les parens meurent, les amis ne sont pas plus immortels, vous mourrez vous-même : mais je connois une seule chose qui ne meurt point, c'est le jugement qu'on porte des morts.

* * *

Que l'homme prudent use avec modération de son pouvoir ; car lorsqu'il viendra parmi des hommes distingués, il trouvera qu'il n'est pas le plus excellent de tous.

* * *

Louez la beauté du jour quand il est fini, une femme quand vous l'aurez connuë, une épée quand vous l'aurez essayée, une fille après qu'elle sera mariée, la glace quand vous l'aurez traversée, la biére quand vous l'aurez bûe.

* * *

Ne vous fiez pas aux paroles d'une fille; ni à celles que dit une femme, car leurs cœurs ont été faits tels que la roue qui tourne, la légéreté a été mise dans leurs cœurs. Ne vous fiez ni à la glace d'un jour, ni à un serpent endormi, ni aux caresses de celle que vous devez épouser, ni à une épée rompue, ni au fils d'un homme puissant, ni à un champ nouvellement semé.

* * *

La paix entre des femmes malignes, est comme si vous vouliez faire marcher sur la glace un cheval qui ne seroit pas ferré, ou comme si vous vous serviez d'un cheval de deux ans, ou comme si vous étiez dans une tempête sur un vaisseau qui n'auroit point de gouvernail.

* * *

Il n'y a point de maladie plus cruelle que de n'être pas content de son sort.

* * *

Le cœur seul connoit ce qui se passe dans le cœur, & celui qui trahit l'esprit, c'est l'esprit même.

* * *

Si vous voulez fléchir vôtre maîtresse, ne

l'allez

l'allez voir que de nuit. Quand trois personnes ſavent ces choſes là, elles ne réuſſiſſent point.

* * *

Ne cherchez point à ſéduire les femmes d'autrui.

Soyez humain à l'égard de ceux que vous rencontrez ſur vôtre route.

Celui qui a une bonne proviſion en voyage, ſe réjouït aux approches de la nuit.

* * *

Ne découvrez jamais vos chagrins à un méchant homme, car vous n'en recevrez aucun ſoulagement.

* * *

Sachez que ſi vous avez un ami, vous devez le viſiter ſouvent. Le chemin ſe remplit d'herbes, & les arbres le couvrent bientôt, ſi l'on n'y paſſe ſans ceſſe.

* * *

Ne rompez jamais le premier avec votre ami. La douleur ronge le cœur de celui qui n'a perſonne à conſulter que lui-même.

* * *

Il vaut mieux flatter les autres que soi-même.

* * *

N'ayez jamais trois paroles de dispute avec le méchant. Souvent le bon céde lorsque le méchant s'irrite & s'enorgueillit. Cependant il y a du danger à se taire, si l'on vous reproche d'avoir un cœur de femme, car alors on vous prend pour un lâche.

* * *

Je vous prie, soyez circonspect, mais non pas trop; soyez-le cependant lorsque vous avez trop bû, lorsque vous êtes près de la femme d'autrui, & quand vous vous trouvez parmi des voleurs.

* * *

Ne vous moquez point, ne riez point de votre hôte, ou d'un étranger: ceux qui demeurent chez eux, ne savent point qui est l'étranger qui arrive.

* * *

Il n'y a point d'homme vertueux qui n'ait quelque vice, ni de méchant quelque vertu.

* * *

Ne riez point du vieillard, ni de votre vieux ayeul.

ayeul. Il sort souvent des rides de la peau des paroles pleines de sens.

* * *

Le feu chasse les maladies, le chêne la strangurie, la paille conjure les enchantemens, les Runes détruisent les imprécations, la terre absorbe les inondations, & la mort éteint les haines.

* * *

ARTICLE ONZIEME.

DISCOURS

Sur ces paroles : *L'amour mutuel du Prince pour les Sujets, & des Sujets pour le Prince, est le plus ferme appui d'un Etat Monarchique.* *

CHaque Gouvernement a son principe, sa nature, ses usages, ses loix. La vertu fait marcher le fier Républicain à la défense de sa Patrie ; les intérêts de sa liberté, les préjugés de son enfance, les exemples qu'il a sous les yeux lui tracent ses devoirs & réglent sa conduite. Toujours prêt au contraire à rompre les fers qui l'accablent, l'esclave rampe sous les pieds du Despote ; la crainte des bourreaux, la terreur des supplices sont les motifs honteux de son obéissance. La tendresse du Prince & l'affection des Sujets sont les puissans appuis du Gou-

* Ce Discours de Mr. *Castilhon* a remporté le prix par le Jugement de l'Académie des Jeux Floraux, en l'année 1756.

Gouvernement Monarchique. Eh! s'il est vrai que de tous les Etats il soit le premier dans l'ordre des tems, n'est-il pas également vrai que les traits de perfection qu'il renferme le rendent supérieur à tout autre?

Heureux les Peuples qui sont aimés de leur Souverain! plus heureux encore le Prince qui tenant de l'amour de ses Peuples l'autorité qu'il a sur eux, ne leur fait sentir sa puissance que pour les combler de bienfaits! Il sçait que ce n'est point dans la force des armes, dans la valeur des soldats, dans l'éclat des conquêtes, que consiste la solide grandeur des Empires. Dompter les Nations par le fer & la flamme, c'est la gloire du Conquérant; celle du Monarque c'est de commander en Pére à des Sujets qu'il s'attache par son amour: amour mutuel, qui est le plus ferme appui d'un Etat Monarchique, parce qu'il en conserve la nature, & qu'il est le mobile des différens ressorts de ce Gouvernement.

PREMIERE PARTIE.

C'est la souveraine puissance qui fait briller sur le Trône le sacré caractère que les Rois

ont reçu de la Divinité; mais quoique nécessaire à leur véritable grandeur, ne la regardons pas cette autorité comme le principe d'un pouvoir despotique; au lieu (*a*) d'être l'objet d'un respect nécessaire ou d'une crainte raisonnable, elle ne produiroit qu'une servile obéissance: puisqu'elle est une suite de la confiance publique, regardons-la comme le sceau de la stabilité du Trône, comme l'attribut le plus respectable du bandeau des Rois.

Quelle est donc la nature de ce Gouvernement où un seul homme conduit les autres par des loix fondamentales? Elle consiste dans des pouvoirs (*b*) intermédiaires, toûjours dépendans, toûjours subordonnés; canaux moyens, si j'ose m'exprimer ainsi, par où se communique l'autorité suprême. Ce sont ces Corps augustes, qui opposés également aux abus d'une puissance illimitée & aux excès d'une liberté sans bornes, constituent la nature de ce Gouvernement sage & modéré.

Mais ce qui dans la spéculation la plus exacte se montre à nous comme parfait, manque souvent

(*a*) Testament Politique du Cardinal de Richelieu.
(*b*) Voyez Montesq. dans l'*Esprit des Loix*.

vent dans l'exécution; les plus ſolides établiſſemens portent dans leur ſein un principe de deſtruction inſéparable des choſes humaines.

Une voix ſecrete, une voix puiſſante nous dit ſans ceſſe que la force accable, que la contrainte irrite, que toute puiſſance ſupérieure choque la liberté. Comment avec ce germe d'indépendance que nous portons au fond de nos cœurs aurions-nous ſouffert la domination des Souverains?

Né fier & même un peu féroce, l'homme ne cherche qu'à ſatisfaire ce panchant fatal qu'il a reçu de la nature, pour augmenter les droits de ſon pouvoir & pour en abuſer; funeſte orgueil, qui changeant le Monarque paiſible en Tyran homicide, porteroit dans ſes Etats ce trouble deſtructeur qui précéda toujours la diſſolution des Empires.

Il n'appartient qu'à l'amour mutuel de combattre ces deux vices directement oppoſés à la nature du Gouvernement Monarchique: gage ſacré de la grandeur des Rois & du bonheur des Peuples, c'eſt lui, c'eſt cet amour qui reſſerre par les plus aimables nœuds le lien politique & le lien civil, en uniſſant le Souverain à ceux qui vivent ſous ſes Loix; il rend doux

&

& léger le joug de l'obéïssance, en persuadant à des hommes libres que l'indépendance est aussi affreuse que l'esclavage.

Cette affection réciproque peut seule subjuguer les mouvemens rebelles des cœurs ambitieux & des cœurs indépendans, parce qu'on ne résiste à un panchant qu'en lui en opposant un second qui puisse le détruire, ou du moins le rallentir. Ouvrons les Fastes de l'Histoire, & nous apprendrons que la tendresse filiale, ce sentiment le plus naturel & le plus vrai, calme les passions les plus vives, & qu'on opposeroit en vain des digues au torrent qu'il n'a pû dompter.

Ce n'est pas assez de sçavoir que l'amour mutuel étouffe ces deux vices, qui sappoient les fondemens de la Monarchie, si nous n'examinons dans le Prince & dans les Sujets le désordre qu'entraîne la privation de ce sentiment: nous verrons alors les panchans indomptés des uns & des autres les conduire au renversement de ces pouvoirs sacrés, qui sous la dépendance du Monarque, constituent l'essence de *la* Monarchie, & nous en conclurons la nécessité de l'amour mutuel pour la conserver.

Jettons les yeux sur un Roi peu sensible à l'a-

l'amour de ses Sujets, & peu touché de leur confiance: persuadé qu'il ne tient sa puissance que de la supériorité de son rang, il n'agit plus que rélativement aux droits de son autorité. Les Loix anciennes, ces Loix fondamentales, qui sont la force de l'Etat, gênent-elles son pouvoir? il les anéantit; l'éclat d'une fausse gloire lui fait entreprendre des guerres injustes: ce ne sont plus les besoins des Peuples qui sont les motifs des subsides, la voix des passions étouffe celle des devoirs. Ces différens corps de l'Etat par où découle sa puissance sont un obstacle à ses desseins; il faut alors que son ambition les abbaisse, & sa main sacrilége osera bientôt les détruire: plus de frein qui puisse arrêter les caprices d'une volonté momentanée; des ordres absolus ont pris la place des Loix; le Monarque parloit en Pére à des enfans, le Despote commande en Maître à des esclaves.... La liberté expirante ne peut plus faire entendre sa voix jusqu'au Trône; elle ne peut rompre ses fers qu'en renversant le Trône même.

Quand ces premiers excès d'un Despotisme naissant seroient arrêtés dans leur principe, la constitution de la Monarchie n'en est pas moins dé-

détruite ; une ſoudaine révolution doit la diſſoudre & changer la face de l'Etat.

Ces formidables Républiquains, qui dans la ſuite ont englouti dans leur ſein les Nations les plus indomptables, ne dûrent leur établiſſement qu'aux plus funeſtes révolutions : des tems orageux avoient corrompu la nature du Gouvernement Monarchique qui avoit précedé ces nouvelles conſtitutions : ce furent, ou des enfans rebelles à l'autorité paternelle, ou des Péres durs & cruels, qui étouffant la voix de la nature, avoient voulu ſe ſervir des liens même de la tendreſſe pour en forger les fers d'un honteux eſclavage.

Rome dans ſon enfance fut ſoûmiſe à des Rois ; mais comment auroit-elle pû conſerver le même Gouvernement ſous un Prince qui forçoit ſon Peuple à le haïr ? inſenſé, qui détruiſoit ainſi le fondement de ſa puiſſance ! le coup fatal qui renverſa ſon injuſte domination ne fit qu'avancer de quelques inſtans une chûte inévitable. Le plus ferme appui de ſon Trône avoit été ébranlé par l'affoibliſſement * du Sénat.

Ac-

* Tite-Liv. Tacit. Juſtin, Florus, Plutarq.

Acquise par la violence, son autorité ne fut qu'une usurpation abhorrée; elle supposoit une haine mutuelle, & ne pouvoit subsister qu'autant que des Sujets abbatus auroient préféré une servitude déshonorante aux douceurs de la liberté.

Ne cherchons plus les causes qui ont successivement fait passer les mêmes Peuples sous différentes sortes de Gouvernement. Si des Princes ont été dépouillés de leur puissance, si des Trônes ont été renversés, si des Nations entiéres ont secoué le joug de l'obéissance & levé l'étendart de la rebellion; n'attribuons ces événemens, ni à la vicissitude des tems, ni à la fatalité des conjonctures; le défaut de l'amour mutuel annonça toûjours les crimes des Tyrans, l'infidélité des Sujets, la destruction des Monarchies & la chûte des Rois.

Si nous sommes effrayés des excès qu'entraine l'abus du pouvoir lorsque l'amour ne le tempére point, le serons-nous moins de ceux qui suivent les premiers pas qu'on fait vers l'indépendance?

L'attrait qu'on a pour la liberté prend de nouvelles forces; on tâche de secouer un joug que l'habitude n'a pû rendre léger: les Loix ton-

tonnent en vain ; elles ne ſont plus reſpectées ; leur foibleſſe aſſûre l'impunité : l'agitation des eſprits fait ceſſer l'harmonie, des factions inteſtines déchirent intérieurement le Royaume, le déſordre augmente, la voix du devoir ne ſe fait plus entendre, la fidélité diſparoit, les défiances naiſſent & les crimes ſe multiplient. Trop fiers pour obéir aux ordres du Monarque, les Citoyens refuſent même de défendre la Patrie, en oppoſant à l'autorité légitime une fauſſe liberté : les pouvoirs intermédiaires, placés auparavant à une égale diſtance du Prince & des Sujets, ſe rapprochent de ces derniers ; ils donnent l'exemple de l'indépendance : dès qu'ils ceſſent d'être ſubordonnés, la Monarchie n'eſt plus ; elle va ſe perdre dans le tumulte de l'Ariſtocratie.

Ainſi a-t-on vû des Souverains parler en ſupplians à des Sujets indociles, demander en tremblant des ſubſides néceſſaires, & recourir à l'artifice des détours pour gagner la bienveillance d'un Peuple qui ſembloit parler en maître à un fantôme couronné. De nouveaux différens ſurviennent-ils entre le Prince & le Corps qui repréſente la Nation ? les Citoyens diviſés s'excitent au meurtre, ils s'acharnent avec fureur à leur

leur mutuelle destruction. Malheur au parti qui triomphe! il ne triomphe que par les crimes: malheur au parti qui succombe! le Monarque va devenir peut-être la premiére victime de la férocité des vainqueurs.

Qu'il est à craindre encore qu'après la destruction de l'Etat Monarchique, une Anarchie funeste ne favorise l'ambition des Tyrans!

Ces malheurs multipliés que nous venons de décrire, ces Constitutions monstrueuses qui ne dûrent leur existence qu'au funeste renversement qui les fit éclorre, tout nous conduit insensiblement à la connoissance de la vérité que nous voulons établir, tout nous montre que le lien indissoluble de l'amour mutuel du Prince & des Sujets est le principe conservateur de la nature de notre Gouvernement.

En vain l'honneur voudroit-il y suppléer: quoiqu'essentiellement nécessaire, il ne peut cependant rien par lui-même; s'il n'est guidé par la confiance réciproque du Peuple & du Souverain, il perd toute sa puissance; que dis-je? peut-il encore avoir des droits où ne subsiste plus cet accord?

L'honneur, qui n'est autre chose que l'envie d'être estimé & distingué, s'aveugle & s'é-

gare; il ne cherche que l'éclat & la gloire; ses loix orgueilleuses & bizarres plient avec peine sous les volontés d'un Maitre; tout l'allarme, tout l'irrite; & si l'amour ne le détermine, il n'a de force que pour se soustraire à l'obéïssance. Une malheureuse conformité de désirs peut alors diviser les Sujets. L'ambition, auparavant nécessaire, maintenant dangereuse, allume de toutes parts le feu de la discorde, & l'honneur mal guidé peut faire de la Patrie le théatre des plus sanglantes révolutions.

Mais si l'honneur que l'amour n'inspire point est si nuisible à la Monarchie, ne seroit-ce pas une erreur de penser que la vertu seule peut y produire les mêmes effets que l'amour mutuel? La modération * dans les désirs, le renoncement à soi-même, le sacrifice perpétuel de ses plus chers intérêts, en un mot la vertu fait dans les Républiques ce que l'honneur inspiré par l'amour fait dans les Monarchies. Nous sçavons que dans ce dernier Gouvernement les Sujets n'y connoissent presque point la vertu; elle est inutile à l'Etat, dit le plus célébre des Politiques; j'ose ajoûter encore que telle qu'il *la* définit elle peut lui être dangereuse.

Les

* Voyez Montesquieu, dans *l'Esprit des Loix*.

Les citoyens en effet n'étant plus excités par le désir secret de s'élever au-dessus de la sphère où la nature les plaça, leur activité cesse, leur industrie languit, leur génie s'éteint; l'amour du travail diminue; l'austère frugalité bannit l'émulation; les plus utiles établissemens tombent en décadence. Confondus dans la foule, les pouvoirs intermédiaires ne sont plus respectés du vulgaire, & l'égalité, suite nécessaire de la vertu, brise les liens de la dépendance. Bientôt la haine se forme, se fortifie, se déclare. L'Etat, pareil à un vaste & somptueux édifice élevé sur des fondemens ruineux, doit être écrasé sous son propre poids.

Il n'y a donc que l'amour mutuel qui puisse conserver la nature de Gouvernement modéré d'un seul, en retenant dans des bornes légitimes l'autorité du Souverain & la liberté du Peuple. Ne cherchons point dans l'Antiquité la plus reculée ou chez des Nations étrangéres des preuves que nous offre la plus brillante des Monarchies.

Quel fut durant quelques siécles le malheureux état de la France? Aussi foible au-dedans qu'impuissante au-dehors, sa grandeur n'étoit pas encore établie sur les solides fon-

demens qui la rendent inébranlable. L'ambition des Grands aſpiroit à l'indépendance ; ils fomentoient ſans ceſſe des diviſions entre le Monarque & le Peuple ; ils opprimoient tout ce qui pouvoit arrêter leur audace. Le Prince, toûjours inviſible pour des Sujets qui ſe croyoient haïs, ou toujours occupé à réprimer l'orgueil ambitieux de ceux qui vouloient limiter ſa puiſſance, pouvoit-il devenir l'objet de la confiance publique ? Quels monſtres n'enfanta point alors cette cruelle diviſion ! Le crime triompha de la timide innocence, les plus tyranniques uſages tinrent lieu de Loix. La nature du Gouvernement ſe corrompoit, parce que l'autorité des Rois & la liberté des Sujets étoient également violées. Mais à peine l'amour mutuel eut-il repris ſes droits, que les déſordres ceſſérent ; on vit les plus beaux jours ſuccéder à tant d'orage. Puiſſe l'accord heureux qui fait la ſolide grandeur de nôtre Gouvernement être toûjours le mobile de ſes reſſorts, comme nous avons vû qu'il en conſerve la nature !

SECONDE PARTIE.

Vainement l'amour mutuel conſerveroit l'eſſence de l'Etat Monarchique, en écartant au loin tout ce qui pourroit la corrompre, ſi les divers reſſorts qui doivent concourir au ſolide bonheur de ce Gouvernement languiſſent dans un funeſte repos ; c'eſt à leur activité que nous devons cette heureuſe harmonie, cette admirable intelligence d'où réſultent la force & la durée des Empires.

Quel pourroit être le principe de cette action inviſible & continue ? C'eſt ſans doute l'accord qui régne entre les Sujets & le Souverain. Tel un chêne reſpecté de l'orage & des vents, dont la cime majeſtueuſe ſemble affronter les Cieux, ne doit ſa force & ſa grandeur qu'à cette ſêve utile, qui coulant ſans interruption dans ſes profondes racines, remonte & ſe répand dans les extrémités des plus petits rameaux qu'elle vivifie & décore.

Un Etat Monarchique ne ſçauroit être durable ſans le concours des différens reſſorts d'où dépendent le bonheur & la ſureté du Souverain & des Sujets. Il faut que dans les

ne les vœux de tous les cœurs, ou les timides priéres d'un Peuple qui s'allarme aisément, elle resserre par son activité les nœuds de l'amour mutuel.

Que le Despote sanguinaire fasse lui-même exécuter les ordres qu'il prescrit, ou que, vil instrument de ses caprices, un Ministre farouche répande en tous lieux la terreur; parmi nous c'est dans le sein de cet Ordre majestueux que l'estime & l'amour du Monarque, que le respect & la tendresse des Peuples ont déposé le glaive de Thémis.

Vengeurs des Rois, défenseurs des Peuples, précieux Membres de ce Corps intermédiaire, vous seuls devez porter & retracer jusqu'aux extrémités de la Monarchie l'image de la Majesté Royale, & faire jaillir par-tout la source intarissable de ses bienfaits.

Chargé des plus pénibles soins, comment le Souverain auroit-il pû veiller à l'observation de ses Loix? Pourroit-il être en même tems Législateur & Juge sans blesser & sans allarmer la confiance publique? Non, il rassure, il pardonne, pendant que les Loix tonnent & qu'elles punissent. Si la sureté des Citoyens, si leur intérêt le plus cher l'obligent quelquefois à de-

venir

venir impitoyable, nous plaindrions-nous de sa sévérité ? Des sermens inviolables avoient déja prévenu ses bontés ; il avoit juré d'être nôtre vengeur, & ses rigueurs même sont des bienfaits pour nous.

Tandis que, fidéle à ses engagemens, le zèle infatigable du Ministére public conserve & rétablit l'ordre, ou qu'il reprime les coupables efforts des puissances audacieuses qui voudroient le troubler, les mains bienfaisantes du Prince versent du haut du Trône les graces & les faveurs. Qu'il soit à jamais, comme la Divinité, dont il est l'image sacrée, l'objet de nos plus tendres vœux ! Puisse son exemple apprendre aux Maîtres du monde que le devoir le plus essentiel des Rois est de contribuer au bonheur des Sujets qui leur sont confiés ! Si notre amour pour lui nous fait respecter ses Loix, ce ne sont que des marques légéres de notre affection & de notre reconnoissance. Nous ne pouvons ignorer que la grandeur & la félicité de la Monarchie, que son immortalité même, sont les gages de sa tendresse. Eh ! comment pourroit-il travailler avec autant de succès à la gloire du Gouvernement, si des Sujets ingrats refusoient de répondre à son zèle ?

Le

Le poids d'une Couronne eſt immenſe, & les beſoins de l'Etat ſont toûjours renaiſſans; la néceſſité des dépenſes publiques, qui le font ſubſiſter, demande des contributions qui puiſſent y fournir; l'impoſition & la levée des ſubſides ſont donc auſſi juſtes qu'indiſpenſables. Toûjours utile, toûjours agiſſant, l'amour du Prince fait ſervir ces mêmes ſubſides à la tranquillité générale. Bientôt mille voiſins, jaloux de notre gloire, entreprendroient de troubler notre repos, ſi de nombreux bataillons n'étoient toûjours prêts à diſſiper leurs efforts conjurés. Quels fraix immenſes ne demandent point les fortifications de nos Places, l'entretien des Villes maritimes, les récompenſes deſtinées & dûes à ces nobles victimes qui ont ſi ſouvent répandu leur ſang pour la défenſe de la Patrie! Quel nombre infini de Vaiſſeaux pour nous procurer la liberté des Mers & la ſureté du Commerce! C'eſt l'ame des Etats; il doit être, comme les Arts, l'objet des ſoins & de l'amour du Monarque. Guidés par le même motif, tous les Sujets s'empreſſeront alors à ſeconder ſes vûes.

Amour, accord heureux, tes nœuds ſont mille fois plus forts que ceux de la crainte;

ceux-

ceux-ci irritent, & dégradent la nature; les tiens la parent & la décorent. N'avons-nous pas vû presque de nos jours une Nation sauvage, toûjours prête à détrôner ses Maîtres, toûjours prête à briser le Sceptre de ses Rois, dépouiller tout à coup sa férocité, renoncer à son inconstance, & suivre * sans effort les Loix que lui donnoit un Maître dont le souvenir glorieux passera d'âge en âge à la postérité?

Le goût des Sciences & des Arts fut dans ces climats le premier fruit de l'amour mutuel qui animoit les Sujets & le Souverain. Déja sur des sables arides & dans des lieux qui n'étoient autrefois que de vastes marais, s'élévent des Villes florissantes; on y construit de nombreux vaisseaux, qui bientôt couvrent les mers; cette terre ingrate, stérile, s'embellit par le secours des Arts. L'amour du grand *Alexiowits* pour les Russes acheva, dans un court espace de tems, ce que la force & la puissance auroient inutilement tenté.

Semblables à ces fleurs délicates qui ne peuvent germer que sous un Ciel pur & tempéré, les

* Voyez la Préface du Dictionnaire de Commerce, & Mr. de Fontenelle, dans son Eloge du Czar Pierre I.

les Arts n'habitent que les Etats paiſibles. Moins ſenſible à la gloire des armes qu'à la félicité de ſes Sujets, le Monarque doit s'empreſſer à les faire éclorre en comblant de faveurs les Citoyens induſtrieux qui les cultivent. Dans peu, ſur les débris honteux de la molleſſe, s'éléveront les plus ſuperbes établiſſemens; on verra le produit de différentes Contrées mis en œuvre par des mains habiles: peu content d'imiter la nature dans toute ſa beauté, l'Artiſte ingénieux lui prêtera des graces nouvelles.

Ainſi l'amour mutuel fait mouvoir les différens reſſorts qui ſoûtiennent la Monarchie durant la paix: ainſi animera-t-il ceux qui la ſoutiendront pendant la guerre.

Un Etat, en effet, quelque puiſſant qu'il ſoit, ne peut eſpérer de jouïr long-tems d'un bonheur tranquille; le Prince le plus pacifique ne peut toujours éviter les combats. Les entrepriſes d'un injuſte voiſin, les droits de la Couronne violés, les efforts que fait une puiſſante Ligue l'obligent quelquefois de rappeller dans ſes Etats le fleau qu'il voudroit en bannir. Guidé par ſon amour, guidé par ſon devoir, le Monarque prend alors les armes, non pour ſatisfaire les feux qu'allume dans le ſein d'un Héros le déſir

d'une

d'une gloire frivole, mais pour venger & défendre des Peuples qu'il chérit. Egalement animés pour l'amour de leur Roi, les Sujets sont autant de Héros qui volent à la victoire; ils sçavent qu'il ne les expose qu'à regret; ils obéissent sans contrainte. La valeur, qui ne fut autrefois qu'un désir effréné de régner par la force, n'est plus qu'une noble émulation, qui dans le cœur du Prince n'a pour objet que la défense de son Peuple, & chez le Peuple heureux que la défense d'un Monarque chéri. La valeur des Soldats naît de leur confiance; ils combattent vaillamment pour soutenir les droits d'un Pére qu'ils adorent: Eh! combien ce sentiment doit-il augmenter leur valeur!

O vous, qui rassemblez sous les Drapeaux de votre Souverain, fixates par votre courage la victoire encore incertaine, intrépides Héros, quels nobles sentimens enflammoient vos ames? quel Dieu guidoit vos bras dans cette fameuse journée * aussi funeste à nos Ennemis qu'elle fut glorieuse à la France? La présence auguste du MONARQUE BIEN-AIME' ranimoit, excitoit vos forces; vous combattites sous ses yeux, &

* Fontenoy.

& vos exploits rapides furent la preuve de votre amour pour vos Maîtres. Puiſſances ennemies, les nuages que vous aviez raſſemblés formérent l'orage qui fondit ſur vos têtes; quelques formidables que fuſſent vos forces, une honteuſe défaite vous apprit bientôt, que rien ne ſçauroit ébranler une Monarchie dont l'amour mutuel du Prince & des Sujets eſt le plus ferme appui.

ARTI-

ARTICLE DOUZIEME.

LA SANTE',

Eglogue. *

C'Etoit le tems, où des Bergers impriment les traces profondes de leurs pas sur la verdure que l'Aurore vient d'arroser de ses pleurs, lorsque le jeune *Damon*, libre des soins de la ville, traversoit un champ nouvellement moissonné. Une maladie de langueur l'obligeoit à chercher des lieux consacrés au Silence & au Contentement. Il les trouve; & sentant ses forces renaître, il dirige sa promenade vers un berceau qu'il apperçoit dans l'éloignement. Là, il s'arrête, & chante, après quelques momens de repos, une Hymne en honneur de la Divinité, dont il commence à éprouver le pouvoir bien-faisant.

»Vien, Déesse des champs, belle Santé!
»Arrive ici, portée sur les aîles des Zéphirs
» *Ete-*

* Traduite de l'Anglois; l'Auteur est Mr. Parnell, dont les poëties sont fort estimées en Angleterre.

TAYLOR INST. OXFORD

» *Etesiens*. Que je respire tes dons avec l'air » frais du matin !

» Les fontaines, les fleurs, & tant d'autres » merveilles qui parent nos champs, s'évanouïs» sent toutes en ton abscence, & ne reparois» sent qu'à ton retour.

» Quelle touchante émotion ! Je sens la » Déesse qui approche, & la face de la Na» ture s'égaye avec moi. Le souffle des vents » coule légérement sur l'herbe tendre ; les mar» guerites s'épanouïssent aux rayons du Soleil ; » les ruisseaux roulent, en murmurant, leurs » flots argentés ; & les feuilles des arbres sont » doucement agitées par l'haleine des Zéphirs.

» De tous côtés j'entends des oiseaux invi» ter les échos des bois à repeter leur rama» ge ; & ma vûë est également charmée, soit » qu'elle contemple ces collines, dont l'Astre » du jour éclaire les sommets, ces vallons, » où l'ombre se plait à faire son séjour, ces » bords tapissés de mousse, ou ces côteaux » fleuris, qui vont en serpentant. Vien, Dées» se des champs, vien ! mais améne avec toi » l'Exercice, ton frére, qui habite les mon» tagnes. Il accourt à ta voix, dès que tu » l'appelles. Toujours actif, il annonce la fin

de

» de la chasse en sonnant du cor : il grimpe
» au haut des rochers, & semble glisser sur la
» surface des plaines : son teint hâlé brave les
» injures de l'air ; & les filets, qu'il porte,
» flottent au gré des vents. Ces travaux, ac-
» cablans pour des hommes foibles, sont avec
» toi des sources de vigueur & de plaisir.

» Que la mollesse reste jusqu'à midi éten-
» duë sur le duvet ; qu'énervée par le repos,
» elle se berce, l'éventail à la main, dans une
» ville étouffée de chaleur ; qu'elle se serve de
» châtiment à elle-même ; ou que la langueur,
» qui l'accable, aille encore en augmentant :
» pour moi, je monte mon coursier ; j'appel-
» le mes chiens, qui sçavent forcer le renard
» à quitter son terrier pour gagner un fort ;
» je les méne dans les endroits où le cerf tra-
» verse d'épaisses broussailles, & de son bois
» ébranle les arbrisseaux ; je lâche le faucon,
» qui prend son essor vers le Ciel, & ne s'ar-
» rête que pour fondre sur sa proye ; j'offre
» au poisson un appât trompeur ; ou je charge
» mon fusil d'un plomb meurtrier. C'est ainsi
» que je réunis constamment l'Exercice & le
» Plaisir.

» Belle Santé ! reste ici jusqu'à la fin de cet-

» te année. Quand l'année suivante arrivera; » mes vers t'inviteront à rester encore.

» Amène aussi avec toi ta fille, la Joye » tranquille. Je la connois: elle a les jouës » vermeilles, & l'air riant: l'éclat qui l'envi» ronne, chasse au loin les sombres nuages » de la Tristesse. C'est pour elle que je rends » mes gazons unis, & que j'ai soin de cour» ber mes berceaux, de tondre mes hayes, & » d'étayer mes fleurs. C'est en sa faveur que » j'ai construit cette retraite, & je l'y rece» vrai avec amitié, quand elle me fera sen» tir, qu'un repos studieux, qui succède aux » exercices du corps, n'est, sous une nouvel» le forme, qu'un plaisir continué.

» Le commerce de mes amis relève les » charmes de ce séjour, & le *Tusculе* de *Ci*» *ceron* revit dans le mien. Tantôt je m'oc» cupe à lire des ouvrages que la sagesse mê» me a dictés, & j'y puise des connoissances » moins propres à me faire considérer dans le » monde qu'à me rendre meilleur. Ou bien, » parcourant d'un pas leger des lieux où ré» gne l'harmonie & l'innocence, j'y rencontre » les mêmes objets que *Theocrite* chanta dans » les plaines de *Sicile*, & ceux que *Virgile*

„dé-

»dépeignit avec de ſi riantes couleurs (*).
»La Joye aime à ſe trouver au milieu de ces
„doux amuſemens, & ſa préſence eſt annon-
„cée par des chants.

„Belle Santé! reſte ici juſqu'à la fin de cet-
„te année. Quand l'année ſuivante arrivera,
„mes vers t'inviteront à reſter encore."

(*) *At ſecura quies, & neſcia fallere vita,*
Dives opum variarum: at latis otia fundis,
Speluncæ, vivique lacus; at frigida Tempe,
Mugituſque boum, molleſque ſub arbore ſomni
Non abſunt: illic ſaltus ac luſtra ferarum,
Et patiens operum, parvoque aſſueta juventus:
Sacra Deum, ſanctique patres: ———
Me vero primum dulces ante omnia Muſæ,
Quarum Sacra fero ingenti perculſus amore,
Accipiant.

Virg. Georg. II. 467.

ARTICLE TREIZIEME.

ODE. *

POurquoi te dérober à nos regards avides ?
Sommes nous dévoués aux fureurs des méchans ?
Tomberons-nous, Seigneur, sous leurs coups homicides,
Tels que l'herbe des champs ?
Hâte toi, Dieu des Dieux, on brave ta puissance;
Tes Enfans sont foulés par des monstres d'orgueil;
Vien ranimer des tiens la timide espérance;
Sauve-les du cercueil.
Je t'entens... Ces mortels qui trament nôtre perte,
Se prendront dans les rets, qu'ils nous ont préparés;
Sous leurs pas criminels la Terre est entr'ouverte,
Je les y vois r'entrés.
Ces hommes abrutis osent placer leur gloire
Dans l'assouvissement de leurs honteux desirs;
Mais la nuit du sépulcre engloutit leur mémoire,
Et finit leurs plaisirs.
Stupides & hautains ils ne courbent la tête
Que devant les tas d'or par l'avare amassés,
Ils courent aux faux biens, aucun péril n'arrête
Leurs desirs empressés.
Ils méconnoissent tout; leur sacrilège audace
Renverse avec fureur tous les droits les plus saints;
Où se tient, disent-ils, ce Juge qui terrasse
Les coupables humains ?

Nous

* *Imitée du Ps. X. Par Mr. R.... de Neufchatel.*

Nous ne révérons point, esclaves de la crainte,
Ces Loix qu'on inventa pour le tourment des cœurs ;
Nôtre bonheur jamais a-t-il reçu d'atteinte ?
Où sont donc nos vainqueurs ?
Ceux qui suivent ces Loix craignent nôtre présence,
Ils n'osent se montrer, & nous, nous les bravons ;
Non, il n'est point de Dieu, préjugé de l'enfance,
Puisqu'enfin nous vivons !
Jamais, jamais le mal ne pourra nous atteindre,
Nous ne redoutons point les célestes fléaux ;
Laissons aux cœurs rampans, à ces cœurs nés pour craindre,
La terreur & les maux.
Surprenons le crédule, oprimons sa foiblesse ;
Qu'il ignore le bras dont il se sent fraper !
Qu'a nos traits acerés, conduits avec adresse,
Il ne puisse échaper !
Tel que le fier Lion de sa caverne sombre
Guette au loin les passans, & court les déchirer ;
Tels nos persécuteurs ont machiné dans l'ombre ;
Ils vont nous dévorer.
Leur fierté quelquefois fait descendre aux bassesses,
Leur orgueil fait ramper pour servir leur fureur ;
Qui leur prête l'oreille & reçoit leurs caresses,
Voit bientôt son erreur.
Quand le Juste est surpris par leur main sanguinaire,
Ils chantent leurs succès, insultent à son sort ;
Ils disent fierement, Qu'il reclame son Pére,
Qu'il crie à son Dieu Fort !
Ce Dieu qu'on nous dépeint Maître & Juge du Monde,
S'il existe, est assis dans le sein du repos ;
Ses yeux n'ont point percé dans cette nuit profonde,
Qui couvroit nos complots.
Eternel ! C'est ainsi qu'on obscurcit ta Gloire !
Parle, parois, confons d'audacieux mortels ;

Leurs discours insolens, tels qu'un cri de victoire,
Menacent tes Autels.
Le Très haut feroit-il le jouët de la poudre?
Son Nom ne feroit-il qu'un nom vuide de sens?
Ah! sans la provoquer peut-on braver ta foudre,
Vengeur des innocens?
Tu parcours l'Univers du Trône où tu résides,
Tu prévois nos desseins, tu comptes tous nos pas,
Et ces hommes si vains, ces ames intrépides,
Ne t'échaperont pas!
Tu soûtiens tes enfans qu'oprime l'infortune,
La voix de leur misère éveille ton pouvoir;
L'orphelin par ses cris jamais ne t'importune,
Tu remplis son espoir.
Au jour que tu viendras dévoiler l'injustice,
L'opresseur triomphant se verra confondu;
Ton aspect changera son triomphe en suplice
Dans son cœur éperdu.
Le Sceptre des humains est un roseau fragile,
Leur pouvoir par le tems fut toûjours limité;
Mais tu régnes, Seigneur; sur un trône immobile,
Tu fais l'Eternité!
Oui, je sens qu'en ce jour un nouveau feu m'enflame:
De nôtre humble priére annonçons le succès.
Qu'une vaine frayeur dans le fond de nôtre ame,
Ne trouve plus d'accès.
Une fange orgueilleuse, une vile poussiére,
Ne fera plus la guerre à son Dieu Créateur;
L'on n'insultera plus aux enfans de Lumiére,
Qu'il porte dans son cœur.

ARTICLE QUATORZIEME.

VERS TECHNIQUES,

Qui contiennent un Abrégé Chronologique de l'Histoire de France.

DEpuis treize cent ans, le pays des Gaulois
Partage notre nom, notre fort, & nos Loix.
Trois Races, des François ont porté la Couronne.
La Loi Salique exclud les femmes de leur trône.
En quatre cent dix-neuf, le premier de nos Rois
Pharamond dans le camp fut mis fur le pavois.
Clodion, *Merovée*, & *Childeric* fuivirent;
Sous leurs armes l'Efcaut & la Somme fléchirent.
Clovis à Tolbiac défait les Allemands,
Et vient à Dieu dans Reims offrir un jufte encens:
Perfide, ambitieux, mais brave & politique, *
Il fait voir aux deux Mers un vainqueur pacifique.
Lui mort, fes quatre fils partagent fes Etats:
Ces partages, toujours féconds en attentats,
Cauferent de grands maux aux deux premieres Races.
Des quatre freres Rois les principales Places
Furent Mets & Soiffons, Orléans & Paris.
Clotaire furvécut, régna feul, eut des fils,
Dont quatre fous leurs Loix tinrent encor la France.
Mille odieux forfaits tranfmirent leur puiffance
A *Clotaire fecond*, né d'un fang déteflé.
A fon fils *Dagobert* des Moines trop vanté,

* 500.

En l'an six cent trente-huit *Clovis second* succède,
Sur un trône avili que la mollesse obsede
On ne voit plus alors que Princes Fainéants.
Les Maires du Palais devenus trop puissants,
De leurs Rois maitrisoient la foiblesse ou l'enfance.
Plusieurs, nés pour régner, servirent bien la France.
On respecta *Pepin* : on admira *Martel*,
Que les Maures vaincus doivent rendre immortel.
Il n'osa sur son front poser le diadême :
Pepin son fils parvint à cet honneur suprême.
Du Pape il fait valoir l'avis intéressé ;
Et *Childeric* troisiéme est du trône chassé.
Sept cent cinquante-deux est l'an de sa disgrace.
On compte vingt-un Rois de la premiére Race.
   Les Grecs & les Lombards virent sur leurs débris
Les Papes élevés par *Le Bref* & son fils.
   » *Charlemagne*, en huit cent, renouvelle l'Empire. *
» Grand Monarque, grand homme, en quatorze il expire. »
Le premier des *Louis*, » par des Prêtres jugé,
» D'un sac de Pénitent dans Soissons est chargé :
» Rétabli, toujours foible, il expire en quarante. »
Le Chauve lui succède : une guerre sanglante
Des Enfants de *Louis* signale la fureur.
Le Chauve revêtu du titre d'Empereur,
En soixante-dix-sept, meurt de la main d'un traître.
Le Begue monte au trône, & ne fait qu'y paroitre.
Dans l'Etat, après lui, tout est défiguré.
L'Empire, du Royaume est bientôt séparé.
Ou de force ou de gré, tout Grand devient un Prince.
Il faut aux fiers Normands livrer une Province ;
Le Simple la céda : du *Begue* né trop tard,
Il fut, dès le berceau, le joüet du hazard.
Quatre Rois, avant lui, portérent la Couronne.

Roi,

* *Annales de l'Empire*, Tome 1er.

Roi, détrôné, captif, il mourut à Peronne.*
Raoul l'usurpateur par la mort renversé,
Au trône paternel *D'outremer* est placé.
Il a pour Successeur son fils ainé *Lothaire*,
Dont le fils *Louis cinq* perd bientôt la lumiére.
Charles son oncle au sceptre avoit un droit certain ;
Mais, vassal de l'Empire, il est avec dedain
Rebuté des François. On élit à sa place
Hugues Capet, le chef de la troisiéme Race.
La seconde aux François donna quatorze Rois,
Et la troisiéme en compte aujourdhui trente-trois.
Neuf cent quatre-vingt-sept est l'époque brillante
Du bonheur de *Capet*; sa fortune constante
Triomphe du Lorrain & de ses partisans.
Le Domaine s'accroît, *Capet* régne neuf ans.
Robert Prince savant, pieux & débonnaire, †
Meurt en mil trente-deux. *Henri* soumet son frére,
Et les Grands contre lui par *Constance* excités.
En soixante, *Philippe*, ami des voluptés, **
Commence une honteuse & trop longue carriére.
Louis le Gros d'une ame & plus noble & plus fiére,
Regne en onze cent huit: il rompt avec l'Anglais,
Trop dangereux vassal de l'Empire Français.
Le Jeune, en trente-sept, hérite de son pére,
Au retour des saints lieux, il rend à la légére
La dot d'*Eleonor* : l'Anglais en profita,
Roi dans l'an quatre-vingt *Philippe* mérita
Le beau titre d'*Auguste* : il vainquit en Syrie.
Dans la France, il soumet, avec la Normandie, ††
Presque tout le pays possedé par l'Anglais.
A Bouvines par lui les Germains sont défaits.
En douze cent vingt-trois héritier de son pere,
Louis huit fit trembler l'Anglais & le Sectaire.

En

* 900. † 1000. ** 1100. †† 1200.

En vingt-six, *Louis neuf*, le plus Saint de nos Rois,
Dans un âge encòr foible, eût perdu de ses droits;
Mais *Blanche* tout-ensemble & Tutrice & Régente,
Par l'adresse ou le fer les maintient, les augmente.
En Afrique deux fois par son zèle guidé,
Louis fut par le sort toujours mal secondé.
Dans le sein du malheur, sa vertu, son courage,
Au Sarrasin lui-même arrache un humble hommage.
Au milieu des mourants, campé devant Tunis,
Il périt de la peste, en l'an soixante-dix.

Philippe en ce danger montre une ardeur insigne;
Du surnom de *Hardi* d'ailleurs il fut peu digne.

Philippe dit *le Bel*, maître des Navarrois,
En l'an quatre-vingt-cinq donne aux François des loix.
L'orgueilleux *Boniface* éprouve sa colére. *
Par lui le Parlement est rendu sedentaire.
Les Templiers sont détruits. Il finit son destin
En treize cent quatorze. A *Louis le Hutin*,
Qui fut, deux ans, l'objet de la haine publique,
Son frére succéda, suivant la Loi Salique.

Philippe dit *le Long* eut d'utiles projets;
Mais il périt trop tôt. On vit, six ans après,
Mourir *Charles le Bel*, ami de la justice.
Comme *le Long*, *Valois* ayant la Loi propice,
Il l'emporte en vingt-huit, sur *Edouard* l'Anglais,
Qui le bat à Creci, qui lui ravit Calais.
Il eut le Dauphiné. Sa mort est en cinquante.
Jean son fils transporté d'une ardeur imprudente,
Vaincu, pris à Poitiers, à Londres est conduit.
Une fatale paix en est le triste fruit.
Moins guerrier, plus prudent, *Charles cinq* dit *le Sage*,
Sur de fiers ennemis eut toujours l'avantage.

Les

* 1300.

Les *Guesclin*, les *Clisson* vengeoient ses différends.
Il déclara nos Rois Majeurs à quatorze ans.
Après seize de régne, une si belle vie
Eteinte en quatre-vingt fit place à l'anarchie.
Son fils resté mineur, & depuis insensé,
Sur son trône flottant est toujours éclipsé. *
L'Anglais, le Bourguignon, *Isabeau* de Baviere,
Enlévent au Dauphin le sceptre de son pere;
Il se sauve à Poitiers: l'Anglais est dans Paris.
Dans le quinziéme siécle expire *Charles six*.
En vingt-deux *Charles sept* ne tient sous sa puissance
Que les bords de la Loire; & sa perte s'avance.
Mais la Pucelle accourt: Orléans délivré,
Et, suivant sa parole, à Reims le Roi sacré,
Elle est prise à Compiegne, & dans Rouen brulée.
Cependant des François la valeur rappellée
Rend au Monarque oisif ses Etats envahis.
Il meurt en soixante-un, victime de son fils.
En changeant brusquement ce qu'avoit fait son pere,
Louis onze souleve & les Grands & son frere.
Il est du Bourguignon le captif imprudent;
Son salut est toujours dans l'intrigue & l'argent.
En Bourgogne, en Provence, il se fait rendre hommage.
Ce Monarque, dit-on, mit nos Rois hors de page.
En l'an quatre-vingt-trois succède *Charles huit*.
Dans un âge indocile, & follement séduit,
Il veut conquérir Naple: il y vole, & tout plie.
On se ligue; avec peine il sort de l'Italie;
Et de Naple bientôt le François est chassé.
En quatre-vingt-dix-huit sur le trône placé,
De Naple & de Milan *Louis douze* s'occupe, †
Toujours armé, souvent ou malheureux ou dupe.
Anne veuve de *Charle*, en lui donnant la main,

Des

* 1400. † 1500.

Des Bretons pour toujours lui soumit le destin.
De tout son Peuple il fut regretté comme un pére,
En l'an mil cinq-cent-quinze. Aimable, grand, sincère,
Vaillant, mais du plaisir écoutant trop le gout,
D'Angoulême entreprit, négligea, perdit tout.
Il recherche l'Empire, en veut à l'Italie,
Vainqueur à Marignan est pris devant Pavie.
Il rendit tout vénal, & fit le Concordat.
Sous lui tous les Beaux Arts reprirent leur éclat.
En l'an quarante sept, *Henri second* commence,
Et du vieux *Charles quint* abbaisse l'arrogance,
Prend Mets, Toul, & Verdun, & regagne Calais,
Défait à St. Quentin conclud trop tôt la paix,
Meurt en cinquante-neuf, blessé d'un coup de lance.
Des *Guises* nait alors la funeste puissance,
Du *Deuxiéme François* plus Rois que Favoris.
Contr'eux *Bourbon*, *Condé*, les *Chatillons* unis,
Avec les Protestants avoient juré leur perte;
Mais par un coup fatal la trame est découverte;
Et *Condé* périssoit, si le Roi n'eût péri.
Le bouillant *Charles neuf* second fils de *Henri*,
Trop jeune, en soixante-un, laisse libre carriere
Aux vœux ambitieux de *Medicis* sa mere.
Calvinistes, Romains, sans relâche abusés,
Maintiennent son pouvoir qui les tient divisés.
Vassy donne à la fin le signal de la guerre.
Après plus d'un combat au Protestant contraire,
Par une fausse paix follement endormi......
Ah! faut-il rappeller la St. Barthelemi!
En soixante-quatorze héritier de son frere,
Henri trois échapé d'une terre étrangere,
Vient avilir le trône avec ses favoris.

La

Le pouvoir Souverain demeure à *Médicis*.
Sous un voile sacré déguisant son intrigue,
Guise le balafré forme la Sainte Ligue.
Il osoit aspirer au trône de ses Rois ;
Un juste assassinat le fait périr à Blois.
De Paris révolté le Roi faisant le siége,
Meurt lui-même frappé d'une main sacrilège,
En l'an quatre-vingt-neuf. *Henri* Chef des *Bourbons*
Brava durant cinq ans le feu des factions.
Mayenne bon guerrier & de *Guise* le frere,
Armoit contre lui Rome, & la Ligue, & l'Ibere.
Enfin en abjurant, plus que par sa valeur,
Henri confond l'Ibere & soumet le Ligueur. *
Le pardon, les bienfaits prodigués aux coupables,
L'abondance renduë aux Peuples misérables,
La France rétablie en son premier renom,
De ce Roi pour jamais ont consacré le nom.
Dans Paris cependant un monstre, une furie
Tranche, en mil six-cent-dix, une si belle vie.
Sous *Louis treize* enfant une autre *Médicis*
Gouverne le Royaume avec les *Concinis*.
Richelieu qu'elle éléve est l'auteur de sa perte.
Au plein-pouvoir par lui la barriére est ouverte.
Fier, redouté des Grands, & même de son Roi,
Il fait dans la Rochelle au Protestant la loi,
De la superbe Autriche abbaisse la puissance,
Et fonde habilement la grandeur de la France.
Un autre Cardinal, le subtil *Mazarin*,
Sous *Louis quatorziéme*, accomplit son dessein.
En l'an quarante-trois orné du diadême,
En soixante *Louis* voulut régner lui-même.
Autant que *St. Louis* » par la gloire animé,
» Mieux obéi, plus craint, peut-être moins aimé,

* 1600.

» On

» On le vit éprouvant des fortunes diverſes,
» Trop fier dans ſes ſuccès, mais ferme en ſes traverſes.
» De vingt Peuples ligués bravant ſeul tout l'effort,
» Admirable en ſa vie & plus grand dans ſa mort. » *
Un Roi plein de bonté, d'équité, de vaillance,
Depuis mil ſept-cent-quinze eſt l'*Amour* de la France.

* *Henriade, chant 6.*

ARTICLE QUINZIEME.

EPITRE

Sur l'Honneur & la Vertu.

A M. le Comte T***.

TOi, qui des préjugés ne connois point l'ivresse,
T..... toi, qui vois tout des yeux de la sagesse,
Di-moi quel est ce Dieu qu'encense le Français,
Qui de la vertu même usurpant les attraits,
Par la voix de l'orgueil dicte une loi prophane,
Que la vertu proscrit & que le Ciel condamne ?
C'est l'honneur, me dis-tu; le redoutable honneur
Fait du trône des Lys la gloire & le bonheur;
Je le crois : mais avant d'adopter ses maximes,
D'un œil moins prévenu, voyons ses Loix sublimes,
Examinons son culte, & la balance en main,
Pesons tout : si par lui je deviens plus humain,
Plus secourable au monde, à mon Roi plus fidèle,
Surtout pour mon pays s'il augmente mon zèle,
Si l'indigent m'inspire une utile pitié,
S'il me rend plus sensible à la tendre amitié,
Moins fier dans les succès, plus grand dans l'infortune;
S'il peut vaincre des sens la révolte importune,
Si de nos passions il abat les vapeurs;
Citoyens, j'y consens, qu'il régne sur nos cœurs.
Mais quel affreux tableau ! la nature en soupire,
L'himen

L'himen fuit en pleurant, & la pudeur expire :
Vois-tu Lize & Damon, dans l'âge des plaisirs ?
L'himen a depuis peu couronné leurs desirs.
Damon dans son épouse adoroit sa maîtresse ;
Il ose à Lycidas confier sa tendresse ;
Lycidas en frémit, & forme dans son cœur
Le coupable projet de troubler leur bonheur ;
Il parle, persuade, & l'infidèle Lize
Voit sans honte un amour que l'exemple autorise :
Dupe du préjugé, le malheureux époux
Craint, dans son désespoir, de paroître jaloux.
Quel caprice ! l'honneur s'irrite de l'outrage,
Et l'honneur le condamne à dévorer sa rage.
L'usage après l'himen proscrit le sentiment ;
Il blâme dans l'époux les transports de l'amant ;
Et ce que la vertu regarde comme un crime,
L'usage en fait souvent une vertu sublime.

Comte, quelle vertu, qui peut être demain
Te mettra contre moi le poignard à la main !
D'un mot dit sans dessein l'honneur peut faire un crime,
Et te faire en pleurant égorger ta victime :
Tu frémis, je le vois, & ton cœur vertueux
T'inspireroit sans doute un pardon généreux.
Non, dit l'honneur cruel, immole ou perds la vie,
Ou cours dans un désert cacher ton infamie :
D'un opprobre éternel tu te vois menacé,
Et ton cœur malgré lui doit paroitre offensé.
Mon trépas, quelle horreur ! te devient nécessaire :
L'honneur a prononcé, l'amitié doit se taire.

Des discours menaçans d'un rival courroucé,
Themistocle autrefois ne se crut point blessé :
Frappe, s'écria-t-il, *mais écoute* ; la Grèce
Adopta ses conseils & loua sa sagesse.

Plus éclairés que nous, c'étoit pour les combats
Que les Grecs réservoient leur courage & leurs bras;
Ailleurs, dans la vertu mettant leur bien suprême,
Leur valeur étoit l'art de se vaincre soi-même.
Aimer le malheureux, protéger l'innocent,
Couronner les vertus, secourir l'indigent,
Exciter les beaux arts au bonheur de la terre,
Préparer dans la paix des soldats pour la guerre,
C'étoit là leur honneur; sous le nom de Pallas,
La sagesse elle-même éclaira leurs états;
Sous celui de vertu les Romains l'adorerent;
Sous d'autres noms encor nos peres l'adopterent;
Mais lorsque leurs neveux, sous un vain nom d'honneur,
Prirent pour la vertu son masque suborneur,
Bientôt l'humanité devint une foiblesse;
Le mépris insolent fut appellé noblesse,
L'austere piété fut l'art d'en imposer,
Et la Religion un droit de tout oser.

Achille avec fierté, dans les Ecrits d'Homere,
Contre un Roi qui l'offense exale sa colére.
Prenant nos mœurs pour règle, un critique envieux, (a)
Condamne Achille, Homere & leur siécle avec eux.
» Barbares, est-ce ainsi qu'un affront se répare?
Dit-il » Critique amer, es-tu donc moins barbare,
» Toi, qui te crois en droit de me percer le sein
» Sur un mot équivoque échappé sans dessein?
Les Scythes moins cruels, nourris dans les allarmes,
Contre eux-mêmes jamais tournerent-ils leurs armes?
Leur farouche valeur de climats en climats
Portoit ainsi que nous la guerre & le trépas;
L'humanité gémit, & Rome avec audace
Enchaina sans pitié cette coupable race.

(a) La Mothe, Essai sur la Critique.

Pour un cœur vertueux la guerre n'a d'attraits,
Que lorsqu'à son pays elle donne la paix.
Au milieu du repos dans le sein de nos villes,
Que font à nos côtés ces glaives inutiles?
Sans le secours du fer la vertu se défend;
Le Citoyen qui s'arme est traitre ou méfiant.
Périsse le Guerrier dont l'aveugle furie,
S'irritant du repos que bénit sa Patrie,
Pour chercher les combats ose franchir les mers,
Et va porter sa haine au fond de l'univers.
Humain pendant la paix, vaillant quand sur la terre
Les Dieux pour nous punir ont déchaîné la guerre,
Desirant le repos sans craindre le combat,
Le grand homme s'oublie & ne voit que l'Etat;
Prêt à sacrifier ses honneurs & sa gloire,
S'il pouvoit à ce prix lui donner la victoire.
Mais j'entens Montesquieu dans ses hardis portraits,
Nous tracer de l'honneur les sublimes effets (*a*):
Quand il ne croit, dit-il, penser qu'à sa fortune,
Tout citoyen travaille à la gloire commune;
C'est par l'ambition qu'animant ses travaux,
Du soldat paresseux l'honneur fait un héros;
Pour élever les fils au-dessus de leur pére,
L'industrie enrichit l'artisan mercenaire:
Par lui Cloé rejette, & désire en secret
Les douceurs dont la flatte un amant qui lui plait.
Damis enveloppé de sa vertu Stoïque,
Contre nos préjugés montre un zéle cynique;
Damis, qui par vertu fait la guerre aux beaux arts,
Par honneur du théatre affronte les hasards;
Quels que soient, en un mot, les motifs de leurs veilles,

Les

(*a*) Esprit des Loix, L. I. Chap. 17. Let. Pers. 77.

Les hardis Bossuets, les sublmes Corneilles,
Ont-ils moins des vertus inspiré le désir,
Moins corrigé les mœurs à l'aide du plaisir ?
Avec même valeur Turenne vend sa vie,
Pascal défend son culte & Villars sa patrie.
Qu'importe le motif s'ils ont bien combatu,
Et si l'honneur produit l'effet de la vertu ?
Qu'importe ? .... mais Eglé qu'entraîna sa foiblesse,
Qui porte dans son sein le fruit de sa tendresse,
Par la honte aveuglée, attend l'horrible jour
D'immoler à l'honneur le gage de l'amour :
Au crime qui se cache il prête ainsi ses ombres,
Quand la vertu nous suit dans les lieux les plus sombres.

Mes pinceaux trop pesants dirigés par l'erreur,
Au lieu du vrai peut-être ont peint le faux honneur :
Remontons à ses loix, criminelles ou sages :
Quel Français oseroit quereller ses usages ;
Lui, dont l'esprit trompé veut prouver par l'effet,
Qu'un forfait adopté cesse d'être un forfait?

La vertu nous retient sur le bord de l'abîme ;
Mais l'honneur n'est souvent que l'aiguillon du crime.
Vois Alceste & Mondor, ces coupables fameux,
Qu'une faute plongea dans des revers affreux :
Secretement méchant, Mondor dans sa disgrace,
Couvre son deshonneur des trésors qu'il entasse ;
Et déja reprenant sa premiére splendeur,
Par des crimes nouveaux rétablit son honneur.

Moins sensible à l'affront de paroître coupable,
Que vivement blessé du remord qui l'accable,
Alceste voit ses maux sans en être abattu,
Et dans son cœur flétri rappelle sa vertu.
La vertu nous soutient quand l'erreur nous égare ;
Mais quand l'honneur périt, le crime le répare.

Des suffrages d'autrui l'honneur fait une loi ;
Qui chérit la vertu ne respecte que soi.
Le mensonge imposteur, ou la cruelle envie,
Peuvent nous arracher & l'honneur & la vie ;
Au-dessus des périls, à l'abri de leurs coups,
La solide vertu ne dépend que de nous.
C'est d'elle qu'elle tient son éclat & son lustre ;
Elle n'est point le fruit d'une origine illustre.
Que Crésus en rougisse, honneurs, titres, trésors,
Rien ne le sauvera d'un seul de ses remords.
Crésus, qui prend encor, rempli de ses chimeres,
Pour ses propres vertus les vertus de ses péres,
Quoiqu'un vice secret deshonore son cœur,
Se croit avec raison au faîte de l'honneur.

Mais toi, pour qui l'erreur la plus accréditée,
T...... ne fut jamais qu'une erreur détestée.
Tu sçais que sans vertus il n'est point de héros :
Tu trouves en toi seul le prix de tes travaux.
C'est assez : tu m'appris qu'un encens ridicule
Blesse qui le reçoit, avilit qui le brûle ;
Qu'un heureux préjugé ne fait point le bonheur,
Et que la vertu seule est le solide honneur.

NOU-

NOUVELLES LITTERAIRES.

Nous n'annoncerons dans ces Nouv. Litt. *ni les brochures, ni les ouvrages qui ne méritent pas d'être tirés de l'obscurité; nos Lecteurs auront un Catalogue abrégé des meilleurs livres qui paroissent en France, en Angleterre, &c. ils pourront s'en faire une idée sur ce que nous dirons de ceux qui nous seront connus. Nous recevrons avec plaisir & reconnoissance les indications de Livres Nouveaux, les piéces détachées, les traductions, qu'on nous envoyera, & nous en ferons usage si nous croyons qu'ils méritent d'être donnés au Public. On addressera les envois* franco à Mrs. les Fréres PHILIBERT à Geneve.

FRANCE.

I. OEuvres de Mr. *de Crebillon.* Nouv. Edit. in 4°. 2 vol. imprimés au Louvre; se vendent à *Paris* chez *Grangé*: cette Edition est augmentée du *Triumvirat*; ce qui n'en fait pas le plus grand mérite.

II. Histoire naturelle des Animaux, par Mrs. *Arnault de Nobleville & Salerne*, 3 vol. in 12. qui contiennent ce qui concerne les insectes, les poissons, les amphibies & les oiseaux. *A Paris*, chez *Desaint & Saillant.*

III. Abrégé Chronologique de l'Histoire Ancienne des Empires & des Républiques, qui ont paru avant J. C.; avec la notice des Savans illustres, &c. Par Mr. *La Combe. Paris*, chez *Herissant.* Si cet ouvrage n'est pas original, c'est au moins une fort bonne copie.

IV. Fables nouvelles. Par Mr. l'Abbé *Aubert*. *Paris* chez *Duchesne*. Le mérite des Fables de *la Fontaine* n'empêche pas qu'on n'en trouve à celles-ci.

V. Recueil de Piéces concernant l'Inoculation de la petite verole, propres à en prouver l'utilité. *Paris*, chez *Desaint* & *Saillant*. Les plus zélés adversaires de l'Inoculation ne le seront que par obstination, lorsqu'ils auront lû ce Recueil.

VI. Tableaux tirés de l'Iliade, & de l'Odyssée d'*Homere*, & de l'Eneïde de *Virgile*, avec des observations générales sur le *Costume*. Par Mr. le Comte *de Caylus*. 8°. *Paris* chez *Tilliard*. Les Poëtes & les Peintres liront avec plaisir & utilité cet excellent ouvrage.

VII. Réfléxions Philosophiques & Litteraires sur le Poëme de la Religion naturelle. *Paris* chez *Hérissant*. Ces Réfléxions sont d'un Poëte, d'un homme qui pense, & qui presque toujours pense bien.

VIII. Nouvelle Traduction de l'Historien *Josephe*, faite sur le Grec, avec des Notes critiques &c. Par le P. *Gillet*. *Paris* chez *Chaubert*. On ne donne ici qu'une partie des Antiquités Juives, c'est à dire XIII. livres des XX. que ce morceau d'histoire comprend. On a lieu de désirer la suite de cette Traduction.

IX. Hist. de l'Acad. des Sciences, Année 1752. A *Paris*, de l'Imprimerie Royale. Ce vol. contient plusieurs Mémoires intéressans, dont voici les principaux. Sur *quelques montagnes de la France qui ont été des Volcans*. Sur *le Canada comparé à la Suisse par raport aux minéraux*. Observations sur *le Cœur*. &c. On trouvera en particulier bien des observations nouvelles dans les Mémoires sur la *parallaxe de la Lune* & sur la maniére dont se fait la *digestion* dans les differens animaux.

X. Avis d'un Pére à sa Fille. Ouvrage Anglois de Mylord *Hallifax*, traduit en François par ***. Ce sont de sages Conseils de Mylord à sa fille sur la *Religion*, *la Morale*, *le Mariage* &c. Le Style de la Traduction est tel qu'il ne semble pas que ce soit une Traduction.

XI. Edition corrigée du fameux Poëme de *Chapelain*, tant imprimé que manuscrit. Traduction de la *Henriade* en Vers Latins, les Vers François à côté. Recueil de Poësies diverses rélativement à la gloire de la France. Par Mr. *Du Caux*. Cet Ouvrage en 5 vol. in 8°. est proposé par souscription, à *Paris* chez *Du Chesne*: le prix est

de

de 15 liv. de Fr., broché. Les Talens poëtiques de l'Auteur invitent à souscrire; si le tout ressemble aux morceaux que nous avons vû, on n'aura pas lieu de s'en repentir.

XII. La *Colombiade*, ou, la Foi portée au nouveau Monde. Poëme, Made. *Du Bocage*. *Paris*, chez *Desaint* & *Saillant*. Les Journalistes François font de grands éloges de ce Poëme.

XIII. Traduction des Partitions Oratoires de *Ciceron*, avec des notes & des exemples. *Paris*, chez *Debure*. Cette traduction est très élégante; les notes & les exemples éclaircissent le texte, & rendent l'ouvrage fort utile à ceux qui étudient la Rhétorique.

XIV. Histoire de la Révolution du Royaume de Naples dans les années 1646. & 47. Par Madame *De Lussan*. 4 vol. in 12. *Paris*, chez *Pissot*. Ces 4 volumes, qui auroient dû être réduits à la moitié, renferment l'histoire singuliére de la Révolution dans laquelle le fameux *Masaniel* joüa le principal rôle.

XV. Dictionnaire Portatif des Prédicateurs François. *Lyon*, chez *Pierre Bruyset*, 1757. in 8°.

L'Auteur auroit dû ne parler que des Prédicateurs qui méritoient d'être connus. Les raisons qui l'ont porté à garder le silence sur les Prédicateurs Protestans nous ont paru très mauvaises.

ANGLETERRE.

I. AN *Harmony of the four Gospel*; &c. Harmonie des quatre Evangiles, avec une Paraphrase & des notes. Par J. *Macknigt*. In 4°. à *Londres*, chez *Dodsley*.

Ouvrage excellent; les 7 observations prélimi̇naires sur les principes d'une Concordance. & sur le systême de l'Auteur, qui sont à la tête, ne méritent pas moins l'attention du Lecteur que l'Ouvrage même.

II. *The History of the Royal Society of London*, &c. Histoire de la Societé Royale de Londres, depuis son premier établissement. Par Thomas *Birch*. Le 1er. & le 2d. vol. in 4°. A *Londres*, chez *Millar*.

On a inséré dans cette Hist., selon leur ordre naturel, les meilleures piéces qui ont été communiquées à la Societé, & qui n'avoient point été jusques ici publiées dans les

les Transactions Philosophiques, dont cet Ouvrage est une espèce de suplément.

III. *The Scripture Doctrine of the Redemption* &c. Doctrine de l'Ecriture Sainte sur la Rédemption de l'homme par J. C. Par Arthur *Ashley Sykes*. 8°. *Londres*, chez *Millar*.

Dans la 1ere. Partie l'Auteur examine tous les passages rélatifs à son sujet. Dans la 2me. il renferme dans 48 propositions la Doctrine de la Rédemption. Tous les Théologiens ne feront pas du sentiment de cet Auteur; cela ne prouve pas qu'il ne puisse être très bon.

IV. *The Credibility of the Gospel History* &c. Crédibilité des Faits Evangeliques. Part. 2me. Par *Nat. Lardner*, *Londres*. Dans cette 2me. part. de son Ouvrage, l'Auteur confirme les principaux faits du Nouv. Test. par des passages tirés d'anciens Auteurs, dont les uns ont été contemporains de J. C. ou de ses Apôtres, d'autres ont vêcu peu de tems après. Ce vol. in 12. contient une récapitulation de tout ce qui a été dit dans les vol. précédens, avec une table Alphabétique des Auteurs & des Matiéres. C'est un des meilleurs ouvrages qui ayent été écrits en faveur du Christianisme; on le liroit avec plus de plaisir & de fruit s'il étoit moins diffus; c'est le défaut de la plupart des Livres Anglois.

V. *Emily*, *or the History of a Natural Daughter*. Histoire d'Emilie. 2 vol *Londres* chez *Noble*. Roman estimé de ceux qui en lisent.

VI. *A Dissertation on the Knowledge of the Ancients* &c. Dissertation sur les connoissances des Anciens sur l'Astronomie, les causes physiques du Mouvement annuel & diurne, &c. Par J. *Rogers*. 8°. *Londres*, chez *Rivington*.

L'Auteur a recueilli tout ce que les Astronomes Juifs, Grecs, Romains, Egyptiens, Chaldéens ont dit sur l'Astronomie. Il montre que *Pythagore* a connu tous les principes de l'Astronomie moderne; & il prétend que par la projection & l'attraction on ne peut pas expliquer le mouvement de la terre & des autres planètes. Ce qu'il dit sur ce sujet ne nous semble pas mieux fondé que son systême pour expliquer ce mouvement.

VII. *Astronomy explained* &c. L'Astronomie expliquée suivant les principes de *Newton*. Par Jaq. *Ferguson*. Cet ouvrage mis à la portée de ceux qui n'entendent pas les Mathématiques, nous paroit un très bon cours d'Astronomie.

VIII

VIII. *The Hebrew Concordance*, &c. Concordance Hébraique adaptée à la Bible Angloise. Par Jean *Taylor*. folio. vol. 1. *Londres*, chez *Waugh*.

Cet ouvrage, d'un travail immense, est en même tems une Grammaire, un Lexicon & une Concordance; il aprend à connoitre le vrai sens des passages de l'Ancien Testament, par l'original Hébreu. Le 2me. vol. ne tardera pas à paroitre.

IX. *A New Method of demonstrating* &c. Nouvelles Demonstrations Philosophiques des quatre points fondamentaux de la Religion, savoir, l'*existence & l'immatérialité de l'ame*, *l'existence de Dieu*, l'*immortalité de l'ame*, & *une vie à venir*. *Londres* chez *Millar*.

L'Auteur croit avoir démontré ces quatre grandes vérités; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il s'exprime aussi clairement qu'il est possible dans des sujets de ce genre.

X. *Treatises on Ruptures*. Traité des Hernies, par Mr. *Pott*. *Londres*, chez *Hith*.

XI. *Observations on a Series of* &c. Observations sur une suite d'Expériences sur l'Electricité, par le Docteur *Hoadley* & Mr. *Wilson*, Membres de la Soc. Royale. *Londres*, chez *Payne*.

XII. *A Dissertation on the following Subject*; &c. Dissertation sur le sujet suivant: Quelles sont les principales causes qui augmentent l'Espèce dans un pays? Et quelle influence l'augmentation de l'Espèce dans une Nation a-t-elle sur son Commerce? Par Guill. *Bell*. 4°. *Londres*, chez *Rivington*.

On reduit ici les moyens de rendre une Nation nombreuse à ces cinq principaux. 1°. Fournir abondamment les choses nécessaires à la vie. 2°. Diminuer le nombre des besoins imaginaires. 3°. Encourager l'industrie. 4°. Refrener la Débauche. 5°. Faire respecter les loix de la modestie & de la vertu.

XIII. *All the Orations of Demosthnes*, &c. Traduction Angloise de toutes les Harangues de *Demosthènes* contre Philippe Roi de Macédoine. Par Thomas *Leland*. 4°. chez *Johnston*, à *Dublin*. Nonseulement cette Traduction est très bien faite, l'Auteur l'a de plus accompagnée de notes tirées de Denis d'*Halicarnasse*, de *Ulpian*, de *Libanius*, de *Suidas*, de *Toureil* & de l'*Abbé d'Olivet*. Il a rangé ces harangues dans leur ordre naturel; il a mis à la tête de chacune l'histoire de la Gréce, & il a si bien fait con-

connoitre les Athéniens & Philippe de Macédoine, qu'il n'y a plus d'obscurité dans ces Harangues.

XIV. *A Treatise of the Causes* &c. Traité sur les causes & les symptomes de la Pierre, & sur les principaux moyens qu'on a inventés depuis quelque tems pour guérir cette maladie. Par D. d'*Escherny*. 8°. chez *Griffith*. à *Londres*.

HOLLANDE.

I. LE Nouveau Testament mis en Catéchisme par Demandes & Réponses. 6. vol. in 8°. *Amst.* chez *M. Michel Rey*. 1756. Par Mr. *Polier*, Professeur en Langues Orientales à Lausanne. Quelques défauts dans le Stile, & quelques longueurs, n'empêchent pas que le Travail de l'Auteur ne mérite de grands éloges. Cet Ouvrage se trouve aussi à Lausanne & à Geneve.

II. Elémens d'Algébre de Mr. *Saunderson*, Prof. en Mathématiques à Cambridge, traduits de l'Anglois par Mr. *De Joncourt*, Prof. en Philosophie. *Amsterdam*, chez *Arkstée* & *Merkus*. Cet Ouvrage de l'illustre Aveugle dont nous avons donné l'histoire dans le 3e. vol. du *Choix Litt.* est écrit d'une maniére si intelligible, qu'il rend la Science de l'Algèbre aussi facile qu'elle peut l'être.

III. Lettres de Charles *Drelincourt* au Prince *Ernest* Landgrave de Hesse au sujet de son changement de Religion. Sous presse chez *Pierre van Cleef* à la *Haye*. On a changé le langage de cet excellent ouvrage de Controverse, dont les expressions étoient du vieux tems; on a enrichi cette nouvelle Edition de notes & de la vie de l'Auteur.

IV. Harangue de *Démosthéne* sur les Immunités, ou contre la Loi de Leptine, traduite par *Ged. Le Cointe* Ministre à Geneve. *Leyde* chez *Elie Luzac* fils.

On peut mettre cette Traduction à côté de celles de Mrs. de *Tourreil* & d'*Olivet*. On rend toujours bien un Auteur quand on en a le génie; Mr. *Le Cointe* en est une preuve. Ses Notes Critiques & Histor. ne lui font pas moins d'honneur que sa Traduction.

ALLEMAGNE.

I. MEmoires de l'Académie Royale de Suede pour l'année 1752, traduits du Suédois par Mr. *Kaistner*. *Hambourg*, chez *Grund*.

II. Etat présent des Belles-Lettres en Allemagne, en forme de Lettres. *Berlin.*

III. De Causis florentissimi Litterarum statûs apud veteres Græcos. Par Ch. Guill. *Schumacher. Jene.*

ITALIE.

I. *CIro riconosciuto.* C'est un ouvrage de Musique Italienne, du fameux *Santi* Maître de Chapelle de S. M. Danoise. *Vol. in-fol.* imprimé à *Coppenhague*, très belle Edition. L'Auteur se propose de publier d'autres morceaux dans le même goût. On peut souscrire à *Geneve*, chez les fréres *Philibert.*

II. *Opere Drammatiche* dell'Abbate *Metastasio*, 9. vol. in 8. *Paris* 1756. & se trouve à *Geneve* chez les fréres *Philibert.*

DANNEMARC.

DICTIONNAIRE UNIVERSEL DE COMMERCE, *d'Histoire Naturelle, & des Arts & Metiers; par les Fréres* SAVARY. *Nouvelle Edition augmentée. Quatre vol. in-folio.* Proposé par Souscription, à COPPENHAGUE & à GENEVE, Chez les *Fréres Philibert*, 1757.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

I. Les IV. vol. des précedentes Editions ont environ 180. feuilles chacun, *grand in-folio*, ceux-ci en auront autant, & davantage, à cause des Additions ou changemens convenables. L'impression sera fort belle, tant pour le Papier que pour les Caractéres qui seront *Petit Cicero*, entiérement neufs, de la fonderie de l'Université de *Glasgow*, que l'on estime les plus parfaits de l'Europe.

II. Nous ferons jouïr les *six-Cent* premiers Souscripteurs du prix le plus modique qu'il soit possible, si on considére la beauté de l'Impression, & les fraix des additions, sçavoir Rixd. Danois ou 30. Marcs Lubs. Mais si l'ouvrage va au delà de 750. feuilles, on en payera le surplus à propor-

portion, ou à raison de Rixd. 1. & demi les cent feuilles en recevant les deux derniers Volumes.

III. Les Souscripteurs au de-là de *six-Cent*, ne payeront pas moins de Rixd. 12. & l'Edition finie Rixd. 14. à quoi nous nous engageons solemnellement.

IV. Nous fournirons les Billets de Souscription, en payant Cinq Rixd. pour les Num. 1. à 600. & Six Rixd. depuis Num 601. & au de-là.

V. En recevant les deux premiers volumes en Juillet 1758. on payera l'autre moitié, & on recevra les deux derniers *gratis* en Juillet 1759. supposé qu'on ait payé la Seconde Souscription,& qu'il n'y ait qu'environ 750. feuilles, suivant l'article II.

VI. On souscrira aussi chez tous les Libraires & Négocians qui auront nos Avis, Lettres & Billets de Souscription signés de nous.

VII. Nous donnerons une liste des Noms de Mrs. les Souscripteurs, qualités, Négoce, &c. à la tête du premier volume.

VIII. Tous les Souscripteurs payeront les fraix de transport depuis Coppenhague où l'ouvrage s'imprimera, jusques chez eux, & les risques seront aussi pour leur compte; nous nous chargeons seulement de les expédier aux adresses qu'on nous donnera, d'abord après l'impression des deux premiers volumes, & des deux derniers; promettant de ménager les dits fraix comme pour nous-mêmes; ou bien nous nous chargerons de les rendre *francò* moyennant cinq, dix, à quinze pour cent, suivant l'éloignement, & les risques de Mer.

IX. Nous donnerons un Supplement de toutes nos additions, en faveur de ceux qui ont les précedentes Editions, afin que personne ne puisse se plaindre, à raison de *deux sols lubs* la feuille, moyennant que nous ayons deux ou trois cent Souscriptions assurées, au moyen d'un Ecu d'avance, parce que nous n'en imprimerons que pour les Souscripteurs, & on payera le surplus en les remettant.

Le prix des IV. Volumes est fixé à Geneve à 54. liv. de France pour les six-cent premiers Souscripteurs, & le reste à proportion.

A Coppenhague 1. *Mars* 1757.

II. Mo-

II. Monumens de la Mythologie & de la Poëfie des Celtes, & particuliérement des anciens Scandinaves. Par Mr. *Mallet*, Profeffeur &c. *Coppenhague*, & *Geneve* chez les fréres *Philibert*. L'Avant-propos, & les Notes de Mr. Mallet fur les piéces de Poëfie dont il donne la traduction, répondent à la réputation qu'il s'eft acquife par fon Introduction à l'Hiftoire de Dannemarc.

III. Forme du Gouvernement de Suéde, avec l'Inftruction du Prince Royal, &c. 8 *Coppenhague* chez les Fréres *Philibert* 1756.

SUISSE.

I. L*Ogica in ufum ftudiofæ Juventutis* &c. Logique à l'ufage de la Jeuneffe, par *Ami de la Rive*, P. & Prof. en Philof. à *Geneve*, chez les Fréres *De Tournes*. Nous ne connoiffons point d'Ouvrage qui mérite plus d'être recommandé aux Jeunes gens qui commencent leurs études de Philofophie; cette Logique eft débarraffée de tant de queftions inutiles dont les autres font remplies; le ftyle en eft fimple, & les préceptes fervent également à former l'efprit & le cœur.

II. La Banque renduë facile aux principales nations de l'Europe. Nouvelle Edition, revuë, corrigée & confidérablement augmentée fur les mémoires & les avis des plus fameux Banquiers & Négociants. Par Mr. *Giraudeau*, & fe vend chez lui feul, à *Geneve*.

On ne fauroit affez louër l'Auteur de cet ouvrage, qui n'a pû être foutenu dans un travail auffi pénible, que par l'utilité que le Commerce en pourroit retirer.

III. Lettres d'un Patriote fur la Tolerance Civile des Proteftans de France 8. 1756.

IV. Lettres Perfanes, Nouvelle Edition, avec une Table des Sommaires, & le Temple de Gnide du même Auteur, 2 vol. in-12. 1757.

V. Mes Loifirs, ou Penfées diverfes de Mr. le Chevalier *d'Arc*. Nouv. Edit. in 12. 1756.

VI. Sermons d'Ofterwald Pére & Fils, Nouv. Edit. augmentée d'un Abrégé de la vie du Pére, 2 vol. in-8. 1757.

VII. La Dévotion reconciliée avec l'Efprit, par Mr. *Le Franc* de Pompignan Evêque *du Puy*, in-12. Nouv. Edit. beaucoup plus correcte que la premiére. 1756.

MEMOIRES & LETTRES, pour servir à l'Histoire de Madame DE MAINTENON & à celle du Siécle passé. *Nouvelle Edition, augmentée de Remarques Critiques, & Corrections de* Mr. DE VOLTAIRE. Proposé par Souscription, en 15 vol. in-12. à GENEVE, Chez *Cl. & Ant. Philibert*, 1757.

AVERTISSEMENT.

Les différentes Editions de cet Ouvrage étant presque épuisées, nous avons formé le dessein d'en donner une nouvelle au Public, & afin de contenter un chacun, nous donnerons à part les *Mémoires*, & les *Lettres*. Nous ne négligerons rien pour que nôtre Edition soit exacte & supérieure à celles qui ont paru jusques à présent.

On pourra souscrire jusqu'à la fin de May prochain, *Sçavoir*

Pour les MEMOIRES & LETTRES, en 15 vol. Liv. 15. *de France*.

Pour les MEMOIRES séparément en 6. vol. à 1 liv. 5 sols.	L.	7. 10.
Pour les LETTRES séparément en 9. vol. à 1. liv. 5.		11. 5.

Ier. Payement d'avance à compte des 15. vol.	L.	7. 10
——— à compte des *Mémoires*		3. 15
——— à compte des *Lettres*		5. 10

On payera le surplus en recevant les *Mémoires* à la fin du mois de Sept. prochain, & les *Lettres* à la fin de Mars 1758.

L'Edition sera belle & exacte, du même Papier, format & caractéres de la *Préface*, que l'on distribue pour échantillon. Les Remarques Critiques & Corrections de Mr. DE VOLTAIRE, ne peuvent que donner un nouveau prix à cet Ouvrage, & rendre notre Edition bien préférable à toutes les autres.

TA-

TABLE
DES ARTICLES
Contenus dans ce Volume.

ART. I. Réfléxions sur *le Fanatisme.* page 3
ART. II. Voyage dans le Microcosme, par un Disciple moderne de *Pythagore.* 58
ART. III. Réflexions sur la différence qu'il y a entre l'*Homme honnête & Civil*, & *l'Homme poli & bien élevé.* 76
ART. IV. Discours sur cette Question : *Le Caffé est-il utile ou nuisible à la santé?* 85
ART. V. Réflexions sur le *Maïs.* 107
ART. VI. Lettre à M.... sur la question proposée par l'Académie de Marseille · *Le Bonheur est-il plus commun chez les Grands que chez les Petits?* 112
ART. VII. Réflexions sur la *Manie de Rimer.* 124
ART. VIII. Réflexions sur l'*Education considérée particuliérement du côté Moral.* 137
ART. IX. *Le Mensonge & la Vérité*, Allégorie. 165

Art. X. *Pensées Celtiques.* page 174
Art. XI. Discours sur ces Paroles : *L'amour mutuel du Prince pour les Sujets, & des Sujets pour le Prince, est le plus ferme appui d'un Etat Monarchique.* 184
Art. XII. *La Santé*, Eglogue. 207
Art. XIII. *Ode.* 212
Art. XIV. Vers Techniques, qui contiennent un *Abregé de l'Histoire de France.* 215
Art. XV. Epitre *Sur l'honneur & la vertu.* 223
Art. XVI. *Nouvelles Litteraires.* 229

Fin de la Table des Articles.